



M.-I. TOURGUÉNEFF

Nouvelles Scènes  
de la Vie russe

TRADUIT AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

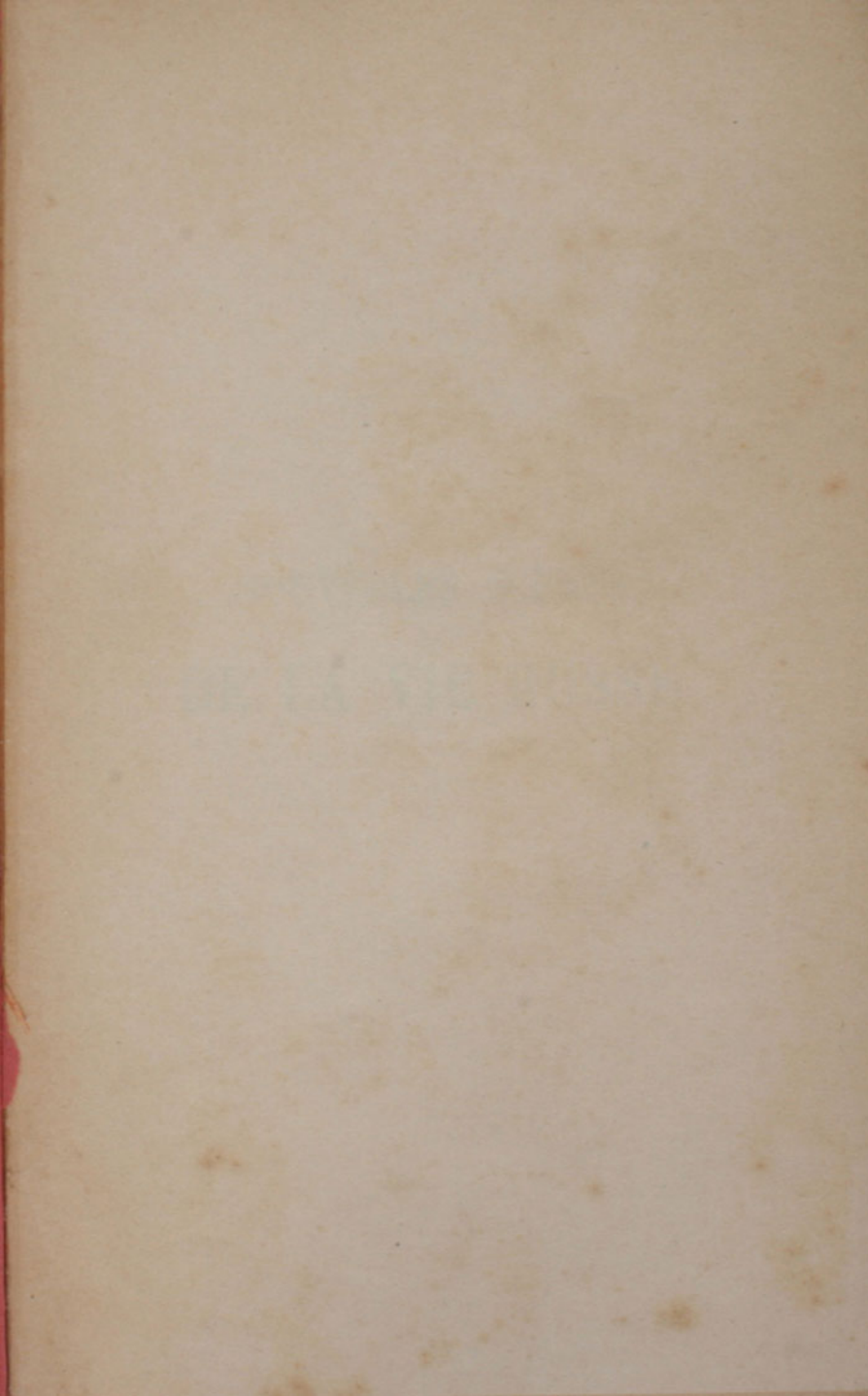
PAR LOUIS VIARDOT

NOUVELLE ÉDITION

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>  
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79











NOUVELLES SCÈNES  
DE LA VIE RUSSE

DU MÊME AUTEUR

---

Mémoires d'un Seigneur russe, traduits du russe. Deux vol.  
in-16, brochés. . . . . 2 fr.

Scènes de la vie russe, trad. du russe. Un vol. in-16, br. 4 fr.

M.-I. TOURGUËNEFF

---

NOUVELLES SCÈNES  
DE LA VIE RUSSE

TRADUITES AVEC L'AUTORISATION DE L'AUTEUR

PAR LOUIS VIARDOT

---

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1913

Tous droits réservés.

245





L'AUBERGE  
DE GRAND CHEMIN



# L'AUBERGE

## DE GRAND CHEMIN.

---

### I

Sur la route de B., à égale distance à peu près des deux villes de district qu'elle traverse, se trouvait, il n'y a pas encore longtemps, une vaste auberge bien connue de tous les voituriers, paysans d'*aboze*<sup>1</sup>, commis de marchands, colporteurs, et en général des divers et nombreux voyageurs qui, à chaque époque de l'année, parcourent le pays. Peu de personnes passaient devant cette auberge sans s'y arrêter; il n'y avait guère qu'un lourd carrosse de seigneur, attelé de six juments élevées à la maison, qui continuât majestueusement son chemin, ce qui n'empêchait ni le cocher ni le laquais pendu aux crochets de derrière, de jeter un regard d'attention et de regret sur le perron si connu; ou bien quelque pauvre hère, dans une méchante *telega*, avec trois kopecks dans sa bourse de cuir, arrivé à la hauteur de la riche auberge, se mettait à fouetter son bidet fatigué, pour aller chercher plus loin

1. On appelle *aboze* une longue file de *telegas* ou de traîneaux, qui font pour le seigneur des convois de corvées.

son gîte auprès de quelque paysan aussi pauvre que lui, chez lequel on ne saurait trouver autre chose que du foin et du pain, mais qui ne ferait pas payer un kopeck de trop.

Outre sa position avantageuse, l'auberge dont nous parlons avait d'autres attraits pour retenir les voyageurs : de l'excellente eau dans deux puits profonds, aux larges roues desquelles pendaient des seaux attachés par des chaînes de fer ; une vaste cour entourée de galeries couvertes reposant sur de gros piliers ; une bonne *isbá* bien chauffée par un immense poêle russe, avec ses prolongements qui servent de lits ; enfin, deux chambrettes assez propres, garnies d'un petit papier rougeâtre, d'un grand canapé en bois et de deux pots de géranium sur les fenêtres, qui, ne s'ouvrant jamais, étaient toutes noircies d'anciennes couches de poussière. Et puis le moulin et la forge n'étaient pas fort loin de l'auberge ; le *kabak*<sup>1</sup> n'en était qu'à une demi-verste ; l'hôtelier y vendait du tabac, qui, bien que mélangé de cendre, picotait agréablement le nez des pratiques. Grâce à tous ces avantages, l'auberge était fort achalandée ; mais, d'après les propos des voisins, c'était surtout parce que l'hôtelier avait du bonheur, et qu'il réussissait dans toutes ses entreprises, bien qu'il ne méritât point une pareille chance. Comme on dit chez nous : « Qui est heureux a raison. »

Il était de la classe des bourgeois<sup>2</sup>, et se nommait Naoum Ivanoff ; il avait la taille courte et épaisse, les épaules larges, la tête grosse et ronde, de longs cheveux onloyants et déjà grisonnants, bien qu'il n'eût que la quarantaine ; son visage était plein et frais, son front bas et blanc ; ses petits yeux, d'un bleu clair, regardaient d'une façon étrange, à la fois en dessous et avec impudence. Il

1. Cabaret.

2. *Metchanine*, classe intermédiaire entre le serf (car il est libre) et le marchand (car il est soumis au service militaire).



tenait la tête toujours penchée, ayant le cou trop court; il marchait vite, et ne laissait jamais balloter ses mains, qu'il tenait fermées. Quand il souriait, et il souriait souvent, mais sans rire et comme en cachette, ses lèvres rouges s'entr'ouvraient désagréablement, montrant une rangée de dents fort blanches et fort serrées. Il parlait d'une voix brève et d'un ton hargneux. Il se rasait la barbe, mais ne s'habillait pas à l'allemande. Son vêtement consistait en un long cafetan râpé, un large pantalon, et des souliers où il mettait ses pieds nus. Il faisait de fréquentes absences pour ses affaires, et il en avait de toutes sortes : il brocantait des chevaux; il affermaient des terrains; il achetait en bloc les produits des vergers. Mais ses absences ne se prolongeaient jamais longtemps. Comme l'épervier, auquel il ressemblait par son regard, il revenait promptement au nid. Il savait le tenir en bon ordre, ce nid; tout se faisait par ses mains. Les voyageurs ne conversaient pas volontiers avec lui, et lui-même n'aimait pas perdre le temps en paroles inutiles. « J'ai besoin de votre argent, disait-il, et vous de mes provisions. Nous n'avons pas d'enfant à baptiser ensemble. Un voyageur a mangé, son cheval aussi; qu'il parte, et, s'il est fatigué, qu'il dorme. » Il avait des domestiques grands et forts, mais silencieux et obéissants, qui le craignaient beaucoup. Jamais il ne prenait lui-même une goutte de spiritueux, mais il leur donnait à chacun, les jours de grandes fêtes, un *grivenik* pour boire. Les autres jours, ses domestiques n'osaient pas plus boire que lui. Les gens de cette espèce font vite fortune; mais ce n'était pas par le droit chemin que Naoum était arrivé à la position brillante qu'il occupait. On lui supposait un avoir de quarante à cinquante mille roubles assignats.



## II

Une vingtaine d'années avant l'époque où nous plaçons notre récit, il existait déjà une auberge au même endroit de la route. Elle n'avait, il est vrai, ni les toits peints en rouge, ni le petit fronton triangulaire à la grecque, posé sur de minces piliers tournés, qui donnaient à l'auberge de Naoum un faux air d'habitation seigneuriale; cependant la chambre y était chaude, les chevaux bien à l'abri, et les voyageurs la fréquentaient volontiers. Le propriétaire de cette ancienne auberge était, dans ce temps-là, un certain Akim Sémenoff, serf d'une dame du voisinage, Mme Kuntze, veuve d'un ingénieur, Allemand naturalisé. Cet Akim était un paysan intelligent et actif, qui, dans son jeune âge, parti pour faire le roulage avec deux méchants chevaux, était revenu, un an après, avec un attelage de trois passables bêtes, et qui avait, depuis lors, passé la plus grande partie de sa vie sur les grands chemins, qui avait visité Khasan et Odessa, Orenbourg et Varsovie, et même, passant la frontière, Lipetsk à la grande foire <sup>1</sup>, d'où il avait ramené deux énormes *telegas* attelées chacune de trois puissants étalons. Il payait avec exactitude l'*obrok* <sup>2</sup> à sa maîtresse, et avait ramassé quelque argent.

La vie errante lui pesait-elle? Voulait-il se faire une

1. Leipsick, qui a probablement une origine slave.

2. Redevance annuelle que donne le serf exempté de corvées.

famille nouvelle, car sa femme était morte pendant l'un de ses voyages? Nous ne savons; mais il se décida à laisser son métier et à construire une auberge. Avec la permission de sa maîtresse, il acheta une demi-déciatine de terre sur le bord de la grande route, et s'y établit. Son affaire marcha bien; la grande expérience d'Akim lui apprenait ce qu'il fallait faire pour attirer les rouliers, et bientôt son auberge fut connue à cent verstes à la ronde. Akim, il est vrai, avait encore tout laissé à la vieille mode. Les chambres n'étaient pas fort propres; on donnait aux chevaux l'avoine humide. Mais aussi il ne demandait pas mieux que de rabattre quelque chose sur les prix, ce que Naoum n'accordait jamais; il faisait volontiers crédit, et même, quelquefois, il aimait à traiter ses pratiques. Et puis, il racontait si bien! surtout lorsque, assis devant un *samovar*<sup>1</sup>, il parlait de Piter<sup>2</sup>, des steppes de la Russie ou bien encore des pays au delà de la mer<sup>3</sup>; il aimait aussi à boire, mais en compagnie d'un galant homme, et jamais, comme on dit, jusqu'à la laideur. Les marchands surtout avaient pour lui beaucoup de bienveillance, et généralement tous les gens de l'ancienne roche, de ceux qui ne se mettent jamais en route sans se ceindre les reins, qui n'entrent jamais dans une chambre sans faire le signe de croix, et n'adressent jamais la parole à un homme sans lui souhaiter une bonne santé. L'extérieur d'Akim prévenait en sa faveur. Il était de grande taille, un peu maigre, mais très-svelte, même dans un âge avancé. Il avait le visage long, régulier, agréable; le front haut et découvert, le nez droit et fin, comme les figures des saintes images, et de petites lèvres; le regard de ses yeux bruns, à fleur de tête, était toujours affable, et le

1. Bouilloire à thé.

2. Saint-Petersbourg.

3. Pays étrangers.



peu de cheveux qui lui restaient tombaient en boucles sur son cou. Il avait très-bien chanté dans sa jeunesse; mais tant de longs voyages faits en hiver avaient affaibli sa poitrine. Tous ses mouvements étaient lents et calmes, sans manquer d'une certaine assurance et d'une politesse sérieuse, comme chez un homme qui a beaucoup vu et beaucoup connu.

Oui, il avait tout ce qu'il faut pour être heureux, Akim, ou plutôt Akim Ivanitch, comme on l'appelait respectueusement, même dans la maison seigneuriale où il se présentait tous les dimanches après la messe; oui, s'il n'avait eu une faiblesse qui a déjà perdu bien des gens sur la terre, et qui finit par le perdre lui-même : la passion du beau sexe. Son cœur ne pouvait pas résister à un regard de femme; il fondait à sa chaleur, comme la première neige au moindre rayon du soleil. Akim avait déjà maintes fois souffert pour son excessive sensibilité.

Cependant il avait été si affairé, la première année de son établissement sur le grand chemin, qu'il n'avait pu songer à l'amour; et, si quelque pensée tendre lui montait à la tête, il la chassait aussitôt par la lecture des livres sacrés (Akim avait appris à lire dès son premier voyage), par le chant à mi-voix des psaumes, ou bien par quelque autre pieuse occupation. D'ailleurs il avait atteint déjà sa quarante-sixième année, époque de la vie où il est bien tard pour songer au mariage. Akim croyait lui-même que cette folle idée, comme il disait, l'avait à jamais quitté; mais il paraît qu'on ne peut éviter son sort.

La maîtresse d'Akim, Lisaveta Prokhorovna Kuntze, était, comme son défunt mari, originaire de la ville de Mittau, en Courlande, où existait encore sa famille, fort nombreuse et fort pauvre. Du reste elle s'en occupait très-peu, surtout depuis que l'un de ses frères, officier dans l'ar-



mée, étant venu lui faire une visite, s'était émancipé dès le second jour jusqu'à l'appeler *Du lumpen-mam'zelle* <sup>1</sup>, tandis que, la veille encore, il la notmait, en fort mauvais russe, « très-honorée sœur et bienfaiteur. » Malgré le sang étranger qui coulait dans ses veines, Lisaveta Prokhorovna ne le cédait point à une dame russe de noble race. Elle habitait presque constamment sa jolie petite propriété bien acquise <sup>2</sup>; je dis bien, mais un peu trop vite acquise par les soins de M. son mari. Elle l'administrait elle-même, et passablement. Ses paysans ne souffraient pas trop, mais il ne leur restait en tout que le plus juste. Elle savait tirer parti de tout; et en cela, comme dans son art de ne dépenser qu'un polouchka pour un kopeck <sup>3</sup>, elle trahissait son origine allemande. En tout le reste, elle se conduisait parfaitement à la russe. Elle avait dans sa cour une foule de gens fort mal habillés, surtout beaucoup de filles; qui du reste ne mangeaient pas leur pain sans le gagner. Dès le matin, leur pauvre échine ne se relevait plus, constamment pliée par le travail. Elle aimait à sortir dans un grand carrosse avec des laquais à livrée; elle aimait l'espionnage, les rapports, et savait en faire elle-même; elle aimait à prendre un homme parmi ses gens pour le combler de faveurs et, tout à coup, le frapper de disgrâce. En un mot, Lisaveta Prokhorovna se conduisait absolument comme il convient à une grande dame. Elle avait de l'affection pour Akim, qui lui payait un *obrok* plus que triplé; elle lui adressait gracieusement la parole, et quelquefois, en plaisantant, l'invitait à lui faire visite. Et c'est précisément dans la maison de sa maîtresse que le malheur attendait Akim.

Parmi les servantes qu'avait Lisaveta Prokhorovna, se

1. En allemand : *Toi, demoiselle faite de chiffons.*

2. On appelle ainsi les propriétés qui ne sont point patrimoniales.

3. Deux liards pour un sou.

trouvait une fille de dix-huit à vingt ans, orpheline, qui se nommait Dounacha. Elle était assez jolie, assez bien faite; son minois, quoique irrégulier, plaisait par une expression à demi caressante et à demi moqueuse, et, bien qu'elle n'eût ni père ni mère, elle avait une certaine fierté dans la tenue, parce qu'elle sortait d'une souche de domestiques du premier rang. Son père avait été, plus de trente années, intendant, et son grand-père valet de chambre du même prince, grand seigneur et sergent aux gardes sous l'impératrice Catherine<sup>4</sup>. Dounacha s'habillait aussi proprement qu'il lui était possible, et soignait surtout ses mains qui étaient fort belles. Elle montrait le plus grand dédain pour tous ses adorateurs, se bornant à leur répondre : « Oui, sans doute, je vous écouterai... une autre fois. » Elle avait étudié trois ans à Moscou chez une modiste française, d'où elle avait rapporté ces petites manières hautaines qu'ont toutes les servantes russes dès qu'elles ont été apprenties dans une capitale. « C'est une fille de grande ambition, » disaient d'elle ses camarades. Elle ne cousait pas mal; mais pourtant elle ne jouissait pas de la bienveillance de sa maîtresse, grâce à la servante en chef Kirilovna, femme rusée qui avait pris un grand ascendant sur Mme Kuntze, et qui avait le secret d'éloigner toutes ses rivales.

Ce fut précisément de cette Dounacha qu'Akim s'avisa de devenir amoureux. Il l'avait rencontrée plusieurs fois dans la maison seigneuriale, puis il avait passé toute une soirée avec elle chez l'intendant, qui l'avait convié à prendre le thé avec les autres principaux serviteurs. Akim n'appartenait pas à leur classe, et portait la barbe de *mougik*; mais c'était un homme civilisé, qui savait lire,

4. C'est l'impératrice elle-même qui était colonel de ce régiment, dont son favori Patiomkine fut lieutenant-colonel.

et il avait de l'argent. De plus, il ne s'habillait pas en paysan; il portait un long cafetan de drap noir, de hautes bottes, et un mouchoir autour du cou.

Dans cette soirée de l'intendant, Dounacha acheva de subjuguier le cœur d'Akim, bien qu'elle n'eût rien répondu à toutes ses phrases respectueuses, et qu'elle se fût contentée de jeter sur lui de temps en temps un regard de côté, comme si elle se demandait : « Pourquoi ce paysan est-il ici ? » Mais ses dédains ne firent qu'enflammer davantage Akim, qui, rentré chez lui, se mit à réfléchir profondément, et finit par se dire résolument : « Je serai son mari. » Aussi, comment décrire la colère et l'indignation de Dounacha, quand, cinq jours plus tard, Kirilovna (Akim avait su comment s'y prendre auprès de celle-ci), l'ayant appelée avec câlinerie dans sa chambre, l'informa que cet Akim, ce paysan barbu, auprès duquel elle avait rougi de se trouver assise, la demandait en mariage!

Dounacha devint pâle, puis partit d'un éclat de rire forcé, puis se mit à pleurer à chaudes larmes. Mais Kirilovna mena si adroitement son attaque, lui fit si bien sentir sa position dans la maison, et lui intima si clairement le désir de sa maîtresse elle-même, que Dounacha sortit de la chambre toute pensive, et, rencontrant Akim, ne se détourna plus et le regarda fixement dans les yeux. Kirilovna n'avait pas oublié non plus de lui glisser quelque mot de la richesse et de la complaisance d'Akim. En effet, les nombreux cadeaux qu'elle reçut de lui dissipèrent ses dernières hésitations. Enfin Lisaveta Prokhorovna, à qui, dans la joie de son cœur, Akim avait présenté une centaine de pêches sur un plat d'argent, daigna consentir à son mariage avec Dounacha. Et ce mariage se fit. Akim ne recula devant aucune dépense, fit les choses grandement, et sa fiancée, qui, la veille encore



pendant la *soirée de jeunes filles*, semblait plus morte que vive, et qui avait pleuré toute la matinée pendant que Kirilovna l'habillait pour la noce, se consola bientôt. Sa maîtresse lui avait prêté, pour aller à l'église, son propre châle, et Akim, le même jour, lui fit cadeau d'un châle tout pareil, et peut-être plus riche encore.

---

## III

Akim se maria donc, et emmena sa nouvelle épousee dans sa maison. Il apparut bientôt que Dounacha n'était pas une bonne ménagère, un bon aide pour son mari. Elle ne s'occupait de rien, était triste, s'ennuyait, à moins que quelque officier de passage ne lui contât fleurette pendant qu'elle lui apportait le *samovar*. Elle se sentait plus à son aise dans la maison seigneuriale, où elle allait aussi souvent qu'il lui était possible. Ses anciennes camarades admiraient ses robes; Kirilovna lui faisait prendre du thé; mais là aussi elle avait à passer des moments amers. Comme femme d'aubergiste, elle ne pouvait plus porter un bonnet, il lui fallait mettre un mouchoir sur sa tête, « comme une marchande, » lui disait la rusée Kirilovna, « comme une paysanne, » se disait-elle à elle-même.

Plus d'une fois revinrent à la mémoire d'Akim les paroles d'un de ses oncles, vieux paysan pauvre et sans famille : « Eh bien, frère Akimouchka, lui avait-il dit, en le rencontrant dans la rue quelques jours avant son mariage, tu vas prendre femme ? »



— Oui; après?

— Ah! Akim, Akim, tu n'es plus notre égal, à nous autres paysans. Tout est dit. Mais elle aussi n'est pas ton égale.

— En quoi donc n'est-elle pas mon égale?

— Mais ne fût-ce qu'en ceci. » Il montrait la barbe d'Akim, qu'il avait écourtée avec des ciseaux pour plaire à sa fiancée, mais sans oser la raser entièrement.

Akim fronça le sourcil, courba le front, et le vieillard, ramenant devant lui les pans de son vieux *touloup* déchiré sur toutes les coutures, s'en alla en hochant la tête.

Où, plus d'une fois, Akim rêva à ces paroles; mais son amour pour sa jolie femme n'en diminuait pas. Il était fier d'elle, surtout quand il la comparait, je ne dirai pas aux simples paysannes, ou bien à sa première femme, qu'on lui avait fait épouser quand il avait à peine seize ans, mais même aux autres servantes du château. « Nous tenons un joli petit oiseau en cage, » se disait-il en la regardant. De plus, elle se conduisait très-bien, et personne ne pouvait porter contre elle un mauvais témoignage.

Ainsi se passèrent plusieurs années. Dounacha finit par s'habituer à sa nouvelle vie. Plus Akim vieillissait, plus il s'attachait à elle. Il devenait plus riche de jour en jour; tout lui réussissait; Dieu ne lui avait refusé qu'une seule chose: il n'avait pas d'enfants. Dounacha venait d'atteindre vingt-cinq ans. Déjà personne ne l'appelait plus que Avdotia<sup>1</sup> Aréfiévna; déjà, dans la chambre principale de l'auberge, à côté du portrait d'Akim, était suspendu son portrait, peint à l'huile par un artiste du cru, fils du sous-diacre de la paroisse. Elle y était repré-

1. Dont le diminutif est Dounacha

sentée en robe blanche, avec un châle jaune et six grosses rangées de perles autour du cou, de grandes pendeloques aux oreilles et des bagues à chaque doigt. On pouvait la reconnaître, bien que le peintre l'eût faite trop grasse et trop rouge, et qu'au lieu de ses yeux gris il lui en eût donné de noirs, et même un peu louches. Le portrait d'Akim lui avait moins réussi. Il était sorti de son pinceau beaucoup trop sombre, à la Rembrandt. Du reste, Avdotia commençait à négliger les soins de sa toilette; elle se laissait aller à cette paresse endormie et soupirante à laquelle tout Russe n'est que trop enclin dès que son existence est assurée.

Cependant, à tout prendre, les affaires d'Akim et de sa famille allaient bien; ils étaient cités comme des époux modèles. Mais, comme l'écureuil qui se gratte le nez au moment où le chasseur le met en joue, l'homme ne présente jamais son malheur. La vie est comme la glace, dit le Russe; elle se brise sous le pied quand on la croit le plus solide.

---

#### IV

Un soir d'automne, descendit à l'auberge d'Akim un marchand ambulant, de ceux qui vendent toutes sortes d'étoffes. Avec deux *kibitkas* bien chargées, il se dirigeait de Moscou à Karkoff. C'était un de ces colporteurs que les gentilshommes, et plus encore leurs femmes et leurs filles, attendent souvent avec la plus grande impatience. Ce marchand, homme d'âge, était accompagné de deux commis, l'un petit, sec et bossu, l'autre jeune et beau

garçon, d'une vingtaine d'années. Ils soupèrent, puis demandèrent du thé. Le marchand pria ses hôtes de prendre une tasse avec lui. Entre les deux barbons (la cinquantaine d'Akim était sonnée), il s'établit bientôt une conversation animée. Le marchand se renseignait sur les gentilshommes du voisinage, et personne mieux qu'Akim ne pouvait le satisfaire. Le commis bossu sortait à chaque instant pour voir les chevaux, et il ne tarda pas à s'aller coucher. Avdotia dut entretenir l'autre commis. Elle s'était assise auprès de lui, parlait peu, mais écoutait beaucoup, et probablement les discours de l'étranger ne lui déplaisaient pas, car son visage s'était animé; une rougeur subite avait coloré ses joues; elle riait souvent, et avec abandon. Le jeune commis se tenait immobile, et sa tête bouclée penchait jusque sur la table. Il parlait doucement, sans élever et sans presser la voix; mais ses petits yeux, d'un bleu clair et d'une expression hardie, se tenaient constamment fixés sur Avdotia. Dans les premiers instants, elle cherchait à éviter ses regards, puis elle finit par le regarder elle-même. Le visage de ce jeune gars était frais et lisse comme une pomme. Il souriait à chaque instant, et jouait avec ses doigts blancs sur son menton, déjà couvert d'un léger duvet brun. Il s'exprimait à *la marchande*<sup>1</sup>, avec une extrême facilité, avec une espèce d'assurance négligée, et, tout en parlant, ne cessait de tenir sur elle son regard fixe et hardi. Tout à coup il se pencha encore davantage vers elle, et, sans le moindre changement sur son visage, il lui dit : « Avdotia Aréfiévna, de mieux que vous je n'ai vu personne au monde, et il me semble que je serais prêt à mourir pour vous. »

Avdotia rougit, et partit d'un grand éclat de rire.

1. Dans le jargon usité par la classe des marchands.



« Qu'y a-t-il? demanda Akim.

— Mais c'est celui-ci qui me raconte des choses si drôles! » répondit-elle.

Le vieux marchand se mit à sourire. « Oui, oui, mon Naoum est un plaisant. Mais ne vous avisez pas de l'écouter.

— Comment donc!... Par exemple... j'ai bien autre chose à faire, répliqua-t-elle en secouant la tête.

— Certainement, certainement, reprit le vieillard. Et pourtant, continua-t-il en traînant les mots, permettez-moi de vous dire adieu. Nous avons été très-charmés de votre compagnie, mais il est temps de se coucher. »

Et il se leva.

« C'est nous qui sommes très-contents de la vôtre, répondit Akim de la même voix, et se levant aussi. C'est à-dire que nous vous remercions pour votre politesse, et nous vous souhaitons une tranquille nuit. Lève-toi, Avdotiouchka. »

Avdotia obéit comme à contre-cœur; Naoum l'imita, et tous se retirèrent.

Les hôtes gagnèrent le petit réduit qui leur servait de chambre à coucher. Akim se mit à ronfler aussitôt; mais Avdotia ne put pas s'endormir aussi vite. Elle resta longtemps immobile, le visage tourné contre le mur; puis elle s'agita sur sa couche.... A peine commençait-elle à sommeiller, qu'une voix mâle d'homme retentit dans la cour. Il chantait une chanson à notes prolongées, mais non d'une expression triste, dont on ne pouvait pas saisir les paroles. Avdotia ouvrit les yeux, s'appuya sur son coude, et se mit à écouter. La chanson continuait de plus belle; elle retentissait sonore et fière dans l'air froid de la nuit. Akim aussi souleva la tête.

Qui est-ce qui chante? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, répondit sa femme.



— Il chante bien, reprit-il après un court silence. Bien. Quelle voix forte! Moi aussi, dans mon temps, j'ai chanté, et j'ai bien chanté, vois-tu. Mais la voix s'est gâtée. Elle est belle, celle-là! Ce doit être ce gars, ce Naoum, je crois, qu'on l'appelle. » Puis il se tourna sur l'autre oreille, poussa un soupir, et se rendormit.

Longtemps encore la voix se fit entendre. Enfin elle sembla tout à coup se briser, jeta un dernier accent, et s'éteignit par degrés.

Avdotia fit le signe de la croix, et posa sa tête sur l'oreiller. Une demi-heure se passa. Avdotia se souleva doucement, et commença à glisser du lit.

« Où vas-tu, femme? » demanda Akim à travers le sommeil.

Elle s'arrêta court.

« Ranimer la lampe des saintes images, répondit-elle; je ne puis m'endormir.

— Fais une prière, toi, » murmura-t-il en s'endormant.

Avdotia s'approcha de la lampe, toucha la mèche et l'éteignit brusquement. Puis, comme effrayée de ce qu'elle venait de faire, elle retourna dans son lit. Tout redevint calme et silencieux.

Dès le lendemain matin, de bonne heure, le marchand se remit en route avec ses deux commis. Avdotia dormait encore. Akim les reconduisit une demi-verste; il avait besoin de voir le meunier, dont le moulin était sur la route. En rentrant à la maison, il trouva sa femme déjà habillée. Elle n'était pas seule; le jeune gars de la ville, Naoum, se tenait debout auprès d'elle, entre la table et la fenêtre; ils causaient ensemble. En apercevant son mari, Avdotia sortit de la chambre sans parler; Naoum lui dit qu'il était revenu chercher les gants que son patron avait cru laisser sur un banc de la cour, et s'éloigna aussitôt.

Nous dirons dès à présent au lecteur ce dont il se doute. Avdotia s'était éperdument éprise de Naoum. Il est difficile d'expliquer comment cette passion lui était venue si vite ; d'autant plus difficile que, jusqu'à ce jour, sa conduite avait été sans reproche. Plus tard, quand son penchant pour Naoum fut découvert, le bruit se répandit chez les voisins que, dès le soir de leur première entrevue, Naoum lui avait jeté un philtre dans son thé (chez nous on croit encore fermement à l'efficacité d'un pareil moyen), et qu'on en avait pu remarquer aussitôt l'effet sur Avdotia, qui, dès ce jour, commença à devenir maigre, pâle et triste.

Quoi qu'il en fût, depuis ce temps on vit souvent Naoum dans l'auberge d'Akim. La première fois, il revint avec le même marchand ; trois mois plus tard, il reparut seul, avec des marchandises à lui. L'on sut bientôt qu'il s'était établi dans une des villes voisines ; et depuis lors il ne se passa pas de semaine que l'on n'aperçût sur la grand'route sa *telega* peinte, attelée d'un vigoureux couple de petits chevaux qu'il conduisait lui-même. Entre Akim et lui, il n'y avait ni amitié ni inimitié ; Akim ne faisait pas grande attention à Naoum ; il le considérait comme un garçon intelligent qui ferait son chemin. Il ne soupçonnait nullement les sentiments que lui portait Avdotia, et continuait à avoir en elle autant de confiance que par le passé.

Ainsi s'écoulèrent encore deux années.



## V

Voilà que, par une journée d'été, vers une heure de l'après-midi, Lisaveta Prokhorovna, qui, pendant ces deux années, était devenue jaune et ridée, malgré toutes les lotions et tous les cosmétiques imaginables, était sortie, avec son petit chien de manchon et son parasol à franges, pour se promener dans son jardinet taillé et ratissé à l'allemande. En faisant bruire sa robe empesée, elle marchait à petits pas par un chemin sablé, entre deux rangées de dahlias qui semblaient lui présenter les armes, quand elle fut rejointe par notre vieille connaissance Kirilovna, qui l'informa respectueusement qu'un marchand de B. venait d'arriver, et désirait l'entretenir d'une affaire très-importante. Kirilovna continuait à jouir des faveurs de sa maîtresse (en réalité, c'était elle qui administrait les biens de Mme Kuntze), à ce point que, depuis quelque temps, elle avait reçu la permission de porter un bonnet blanc, ce qui accentuait encore davantage les traits énergiques de son visage basané.

« Un marchand ? demanda la dame. Que me veut-il ? »

— Je ne sais ce qu'il désire, répondit Kirilovna de sa voix flûtée; mais il me semble qu'il a l'intention de vous acheter quelque chose. »

Lisaveta Prokhorovna regagna son salon, et s'assit sur sa place de parade. C'était un fauteuil avec une espèce de dais autour duquel s'enroulait élégamment un lierre. Elle fit appeler le marchand de B.



Ce fut Naoum qui entra. Il salua et s'arrêta près de la porte.

« Je viens d'apprendre que vous désirez m'acheter quelque chose. » Et en même temps elle pensa : « C'est un bel homme, ce marchand.

— Oui, madame, dit-il.

— Et qu'est-ce

— N'avez-vous pas l'intention de vendre votre auberge ?

— Quelle auberge ?

— Celle qui est sur le grand chemin, pas loin d'ici.

— Mais cette auberge n'est pas à moi.

— J'entends. C'est donc cette auberge que je désire savoir si vous voulez me vendre.

— Comment puis-je la vendre, puisqu'elle n'est pas à moi ?

— J'entends. Nous y aurions mis un bon prix. »

Lisaveta Prokhorovna se tut quelques instants.

« C'est très-étrange ce que vous dites là, fit-elle enfin. Et qu'auriez-vous donné ? ajouta-t-elle ; ce n'est pas pour moi que je le demande, c'est pour Akim.

— Mais avec toutes ses constructions et dépendances, et naturellement avec la terre qui s'y trouve attachée, nous en aurions bien donné deux mille roubles.

— Deux mille roubles, c'est bien peu, répliqua Lisaveta Prokhorovna.

— C'est le juste prix.

— Mais avez-vous parlé avec Akim ?

— A quoi bon lui aurions-nous parlé ? L'auberge est à vous, et c'est avec vous que nous prenons l'honneur d'en causer.

— Mais je viens de vous déclarer.... en vérité, c'est étonnant que vous ne me compreniez pas.

— Pourquoi ne pas comprendre ? nous vous comprenons. »



Lisaveta Prokhorovna regarda Naoum, qui regardait Lisaveta Prokhorovna.

« Eh bien ! reprit-il, quelle serait.... de votre côté.... la prétention ? »

— De mon côté ? répondit la dame en s'agitant sur son siège. Premièrement, je vous ai dit que deux mille roubles c'est trop peu ; et puis....

— Nous ajouterions, s'il le faut, une petite centaine. » La dame se leva pour s'éloigner.

« Ce que vous dites là, fit-elle, est hors de propos. Je vous ai déjà dit que je ne puis pas vendre cette auberge, et je ne la vendrai pas. »

— Que votre volonté soit faite, répondit Naoum après un court silence et courbant les épaules ; excusez l'incommodité. » Il salua de nouveau et étendit la main vers le bouton de la porte.

Lisaveta Prokhorovna se retourna à demi : « Cependant, dit-elle avec un peu d'hésitation, ne partez pas encore. » Elle sonna ; Kirilovna parut. « Fais donner du thé à M. le marchand. Je vous reverrai, » ajouta-t-elle en lui faisant un léger salut. Naoum s'inclina profondément et sortit avec Kirilovna.

Lisaveta Prokhorovna fit deux ou trois tours dans la chambre, et sonna de nouveau. Cette fois-ci, ce fut un petit garçon habillé en Cosaque qui entra. Elle lui dit d'appeler Kirilovna ; celle-ci vint bientôt, en faisant discrètement crier ses souliers en peau de chèvre.

« As-tu bien entendu, dit la dame avec un rire forcé, ce qu'est venu me proposer ce marchand ? quel homme bizarre ! »

— Non, je n'ai pas entendu ; qu'est-ce donc ? »

Et Kirilovna cligna finement ses yeux noirs fendus à la kalmouk.

« Il veut m'acheter l'auberge d'Akim. »

— Eh bien ?

— Mais elle n'est pas à moi, cette auberge.

— Oh ! madame, que daignez vous dire, au nom du ciel ? Est-ce que nous ne sommes pas tous à vous ? et le bien que nous pouvons avoir, est-ce qu'il n'est pas tout à notre seigneur ?

— Y penses-tu, Kirilovna ? s'écria la dame en chiffonnant son mouchoir brodé. Akim a bâti cette auberge et en a acquis le terrain de son propre argent.

— Son propre argent ! mais d'où l'a-t-il pris ? c'est grâce à votre condescendance qu'il l'a gagné. Et vous croyez, madame, qu'après cela il ne lui restera plus d'argent ? mais il est plus riche que vous. Je le dis devant Dieu. Et puis d'ailleurs, lui et les autres paysans, ne sont-ils pas assis sur le même sillon ? Vous lui avez permis de s'occuper de roulage, et voilà qu'il est devenu un richard, plus riche que les autres. Est-ce que c'est juste ?

— Tu as raison, certainement. Mais pourtant.... vendre....

— Et pourquoi ne pas vendre, puisqu'il se présente un acheteur ? Permettez-moi de vous demander combien on vous propose ?

— Deux mille roubles.... et même plus.... dit Lisaveta Prokhorovna à voix basse.

— Il donnera davantage, madame, s'il offre deux mille du premier mot. Et, pour Akim, on pourra diminuer son *obrok* ; il sera encore reconnaissant.

— Certainement, il faudra diminuer . . . Mais non, Kirilovna, non.... » Et Lisaveta Prokhorovna se mit à marcher avec agitation dans la chambre. « Non, c'est impossible ; ne m'en parle plus.... ou bien je me fâcherai.... »

Mais, malgré la défense de la dame émue, Kirilovna continua de parler, et, une demi-heure après, elle re-

tourna chercher Naoum, qu'elle avait laissé attablé dans l'office, près du *samovar*.

« Qu'avez-vous à me dire, ma très-respectable? demanda Naoum en retournant avec soin sa tasse sur la soucoupe.

— J'ai à vous dire qu'il faut aller chez la maîtresse; elle vous demande.

— Je vous obéis, » reprit Naoum, qui suivit Kirilovna dans le salon. La porte se referma sur eux.

Quand cette porte se rouvrit, et que Naoum sortit à reculons, l'affaire était conclue. L'auberge d'Akim lui appartenait; il l'avait achetée pour deux mille huit cents roubles. On était convenu de signer le contrat aussitôt que possible, et de garder le secret jusqu'au moment opportun. Lisaveta Prokhorovna reçut cent roubles d'ar-rhes, et Kirilovna deux cents de pot-de-vin. « Ce n'est pas payé cher, » se disait Naoum en grim pant dans sa *telega*.

---

## VI

A l'instant même où, dans la maison seigneuriale, se concluait cette affaire, Akim était assis près de la fenêtre de sa chambre, seul, et passait, d'un air mécontent, sa main sur sa barbe. Nous avons dit qu'il ne soupçonnait pas l'intelligence qui s'était établie entre Naoum et sa femme. Il avait pu certainement remarquer que celle-ci, depuis quelque temps, était devenue d'humeur capricieuse; mais, se disait-il, le sexe féminin est bizarre et difficile à mener. En outre, sa bonhomie naturelle n'a-



vait pas diminué avec les années, tandis que l'insouciance s'était accrue. Mais ce jour-là, il était vraiment de mauvaise humeur. La veille, il avait entendu par hasard dans la rue une conversation entre une ouvrière à son service et une autre paysanne.

La paysanne demandait à l'ouvrière pourquoi elle n'était pas venue chez elle le jour d'avant. « Je t'avais attendue, dit-elle.

— J'y étais allée, répondit l'ouvrière; mais, pour mes péchés, j'ai rencontré ma maîtresse, que le ciel la bénisse!

— Tu l'as rencontrée? reprit la paysanne d'une voix traînante et s'appuyant la joue dans la main; et où l'as-tu rencontrée, ma petite mère?

— Derrière le champ de chanvre au pope; elle y avait été probablement pour chercher son bon ami, son Naoum; et moi, je ne voyais pas dans l'obscurité; j'ai buté tout droit sur eux.

— Tu as buté, ma petite mère? Et que faisait-elle donc?

— Rien; elle était debout, lui aussi. Elle m'aperçut, et me dit: « Où cours-tu comme cela? Retourne à la maison. » Et je m'en allai.

— Et tu t'en allas? Eh bien! adieu, Fébiniouchka. » Et la paysanne continua son chemin.

Les paroles de l'ouvrière avaient fait une pénible impression sur Akim. Il voulait ne pas y croire, et pourtant elle avait dit la vérité. En effet, ce soir-là, Avdotia était allée chercher Naoum, qui l'attendait dans l'ombre épaisse que projetait sur la route l'immobile muraille du champ de chanvre. Une abondante rosée en avait mouillé chaque tige, et une odeur forte au point d'oppresser la respiration se répandait à l'entour. La lune venait de se lever, large et d'un rouge de sang, dans la brume noi-



râtre. Naoum entendit de loin les pas précipités d'Avdotia, et se dirigea à sa rencontre. Elle s'approcha de lui, pâle et haletante; la lune éclairait en plein son visage.

« Eh bien, l'as-tu apporté? demanda-t-il.

— Oui, je l'ai apporté, répondit-elle d'une voix hésitante. Mais ce que je veux vous dire, Naoum Ivanitch....

— Donne, si tu l'as apporté, » interrompit-il en tendant la main.

Elle tira de dessous son fichu une espèce de rouleau. Naoum s'en empara sur-le-champ, et le mit dans sa poche.

« Ah! Naoum Ivanitch, dit-elle lentement et sans le quitter du regard, je damne mon âme pour toi. »

Ce fut à ce moment que l'ouvrière s'approcha d'eux.

Donc Akim était assis sur le banc, d'un air chagrin Avdotia ne faisait qu'entrer et sortir; il la suivait des yeux. Enfin, lorsqu'elle entra une dernière fois pour décrocher du mur une petite *douchégréika*<sup>1</sup>, il ne put se contenir davantage, et dit à haute voix, comme s'il se fût parlé à lui-même :

« Je m'étonne que ces femmes aient toujours à courir. Rester un instant en place, il ne faut pas seulement le leur demander. Cela ne fait pas leur affaire. Mais courir le matin, et plus encore le soir, voilà ce qu'elles aiment; oui. »

Avdotia entendit sans bouger ce que disait son mari; seulement, au mot *soir*, elle fit un mouvement involontaire de la tête, et parut se troubler un peu.

« On sait bien, Séménovitch, dit-elle avec dépit, que quand tu te mets à faire à l'éloquence.... » Et, sans en

<sup>1</sup>. *Chauferette de l'âme*, nom d'un manteau pour les visites, fait en soie ornée de fourrures.

dire davantage, elle sortit en frappant la porte derrière elle.

L'éloquence d'Akim, en effet, n'était pas du goût d'Avdotia. Quand, le soir, il faisait le beau conteur avec ses hôtes, elle bâillait ou sortait sans bruit.

« Faire de l'éloquence ! répéta Akim en regardant la porte fermée ; je n'en ai pas fait assez avec toi. »

Il se leva et se frappa la tête de son poing fermé.

Plusieurs jours se passèrent ensuite d'une façon singulière. Akim regardait toujours sa femme comme s'il eût été prêt à lui faire une question ; mais Avdotia évitait ses regards, et tous deux restaient dans un silence contraint, que rompait enfin le mari par quelques remarques chagrines sur le compte des femmes en général. Avdotia ne répondait jamais rien. Cela ne pouvait durer ainsi longtemps, et l'éclat était inévitable, lorsqu'il arriva un événement après lequel tout éclaircissement devenait superflu.

---

## VII

Un matin, Akim et sa femme étaient à déjeuner (à cause des travaux de l'été, l'auberge n'avait aucun visiteur), quand tout à coup se fit entendre sur la route le bruit d'une *telega* qui vint s'arrêter brusquement devant le perron. Akim regarda par la fenêtre, et fronça le sourcil. De la *telega*, sans se hâter, descendait Naoum. Avdotia ne l'avait pas aperçu ; mais, quand la voix du nouvel arrivant retentit dans le vestibule, sa cuiller trembla dans sa main. Il ordonnait à son valet de

mettre son cheval dans la cour. Enfin, la porte s'ouvrit, et il entra.

« Bonjour, dit-il en ôtant son bonnet.

— Bonjour, répondit Akim entre ses dents; d'où est-ce que Dieu t'amène?

— Du voisinage, répondit l'autre, qui s'assit sur un banc. Je viens de chez votre maîtresse.

— De chez la maîtresse! répéta Akim qui continuait de rester assis. Était-ce pour affaire?

— Oui, pour affaire. Avdotia Aréfiévna, nous vous présentons nos respects.

— Bonjour, Naoum Ivanitch, répondit-elle, et tous se turent quelques instants.

— C'est une soupe que vous avez là? fit Naoum tout à coup.

— Oui, une soupe, reprit Akim devenant très-pâle; mais elle n'est pas bonne pour toi. »

Naoum leva les yeux avec étonnement.

« Comment! pas bonne pour moi?

— Non, pas bonne pour toi. » Le regard d'Akim étincela tout à coup, et sa main frappa la table. « Je n'ai rien dans la maison qui soit bon pour toi, entends-tu?

— Eh mais, qu'as-tu donc, Séménovitch?

— Moi? rien; c'est toi qui es de trop, Naoum Ivanitch. Voilà ce que j'ai. » Le vieillard se leva, tout tremblant d'une colère contenue : « Tu viens un peu trop souvent dans le pays; voilà ce que j'ai. »

Naoum se leva de même : « Es-tu bien dans ton sens, frère? dit-il avec un froid sourire. Avdotia Aréfiévna, que lui arrive-t-il donc?

— C'est moi qui te parle! s'écria Akim d'une voix entrecoupée. Va-t'en, te dis-je. Qu'as-tu à dire à Avdotia?... va-t'en!



— Que me dis-tu là? demanda Naoum avec une intention marquée.

— Je te dis de sortir sur-le-champ. Voici Dieu, voici la porte <sup>1</sup>. Me comprends-tu, maintenant? »

Naoum fit un pas en avant.

« Au nom du ciel! ne vous battez pas, mes petits pères! » balbutia Avdotia, qui jusqu'alors était restée comme pétrifiée devant la table.

Naoum lui jeta un regard. « Ne vous inquiétez point, Avdotia; pourquoi nous battre? Ah ça, frère, continua-t-il en se tournant vers Akim, comme tu cries! comme tu prends feu! A-t-on jamais vu chasser quelqu'un de la sorte, et encore de sa propre maison?

— Comment! de sa propre maison! s'écria Akim tout interdit.

— Oui, oui, de sa propre maison, reprit Naoum en montrant ses dents blanches.

— Quoi! ce n'est pas moi qui suis le maître ici, par hasard?

— Non, certainement, ce n'est pas toi.

— Mais qui donc?

— Tu as la tête bien dure, mon petit frère. C'est moi. »

Akim ouvrit de grands yeux. « Que me chantes-tu là? On dirait que tu as mangé de la belladone <sup>2</sup>. Quel diable de propriétaire peux-tu être ici?

— Inutile de bavarder avec toi, dit Naoum avec un mouvement d'impatience. Vois-tu cela? continua-t-il en tirant de sa poche un papier timbré; le vois-tu? c'est un contrat de vente; comprends-tu? la vente de ton auberge. Je l'ai achetée, ton auberge, je l'ai achetée de ta maîtresse, de Lisaveta Prokhorovna. C'est hier qu'il a été

<sup>1</sup>. Phrase qui se dit en montrant les saintes images.

<sup>2</sup>. Plante très-commune en Russie, et qui donne aux enfants une espèce d'ivresse.



signé à B..., le contrat. C'est donc moi qui suis ici le maître, et non pas toi. Dès aujourd'hui, ramasse ta pacotille, ajouta Naoum en remettant le papier dans sa poche, et que demain on ne sente plus ici ton odeur; entends-tu?»

Akim restait immobile, comme si la foudre l'eût frappé.

« Brigand, s'écria-t-il enfin d'une voix tremblante, brigand! Eh! Fedka, Mitka, femme, femme, saisissez-le, prenez-le, tenez-le. »

Il avait complètement perdu la tête.

« Voyons, voyons, pas de bêtises, vieux, dit Naoum avec un geste d'autorité.

— Mais prends-le donc, frappe-le donc, femme, criait Akim en faisant de vains efforts pour s'arracher de sa place. Scélérat, brigand, ce n'est pas assez d'elle.... tu veux encore prendre ma maison, et tout.... Mais non.... attends.... c'est impossible.... j'irai.... je dirai moi-même. Comment! ôter ainsi tout à coup.... Attends.... »

Et, sans prendre même son bonnet, il s'élança dehors.

« Où cours-tu, Akim Sémenovitch? où cours-tu, mon petit père? dit l'ouvrière Fétinia, contre laquelle il s'était heurté sur le perron.

— Laisse-moi; je vais chez la maîtresse, je vais chercher justice, » s'écria le désespéré. Et voyant la *telega* de Naoum qu'on n'avait pas encore dételée, il s'y élança, ramassa les rênes, et, frappant le cheval à tour de bras, il partit au galop dans la direction de la maison seigneuriale. « O notre mère, ô notre maîtresse, répétait-il tout le long du chemin; ne me laisse pas périr. Ne t'ai-je pas toujours servie avec zèle? » Et il ne cessait d'exciter le cheval. Tous ceux qui le rencontraient se rangeaient à l'écart, et le suivaient d'un regard étonné.

En un quart d'heure il arriva à la maison seigneuriale, arrêta brusquement son cheval devant le perron, sauta de la *telega*, et s'élança impétueusement dans l'anti-chambre.

« Eh bien ! qu'est-ce ? balbutia un laquais épouvanté qui dormait sur son banc

— La maîtresse.... il faut que je voie la maîtresse.... dit Akim d'une voix impérative.

— Serait-il arrivé quelque chose ?

— Rien n'est arrivé ; mais je veux voir la maîtresse.

— Comment parles-tu ? » reprit le laquais de plus en plus surpris.

Akim revint à lui. « Ayez la bonté, Piôtr Esgrafitch, dit-il avec un profond salut, de faire savoir à la maîtresse qu'Akim demande la permission de la voir.

— C'est bien ; j'irai, je lui dirai. Mais tu me parais wre, toi ; attends là, » murmura le laquais en s'éloignant.

Akim baissa lentement la tête. Le courage du désespoir s'éteignait rapidement dans son âme, du moment qu'il avait franchi le seuil de la maison.

Lisaveta Prokhorovna ressentit aussi de la confusion quand on lui annonça l'arrivée d'Akim. Elle fit aussitôt appeler Kirilovna.

« Je ne puis le recevoir, dit-elle avec agitation dès que celle-ci parut ; je ne le puis pas absolument. Que lui dirais-je ? Je t'ai bien avertie qu'il viendrait faire des plaintes, ajouta-t-elle avec dépit ; je t'en ai bien avertie.

— Pourquoi donc le recevoir, madame ? répliqua tranquillement Kirilovna ; ce n'est pas du tout nécessaire. Pourquoi vous donner ce désagrément ?

— Mais comment faire ?

— Si vous le permettez, c'est moi qui le recevrai. »

Lisaveta Prokhorovna leva la tête. « Fais-moi cette grâce, Kirilovna, dit-elle. Parle-lui ; dis-lui que j'ai

trouvé nécessaire.... mais que du reste.... Enfin tu sauras bien quoi lui dire. Je t'en prie, Kirilovna.

— Ne vous troublez pas, madame, » reprit la suivante, qui s'en alla aussitôt en faisant crier ses souliers.

Quelques instants plus tard, leur petit bruit discret se fit entendre de nouveau, et Kirilovna rentra dans la chambre avec la même placidité sur le visage et la même sagacité rusée dans le regard.

« Eh bien ! lui demanda la dame, Akim...? »

— Oh ! rien. Il dit que tout est dans la volonté de Votre Grâce ; pourvu que vous soyez bien portante et bien contente, pour lui, il a de quoi vivre jusqu'au bout.

— Il ne s'est pas plaint ?

— Pas du tout. Qu'avait-il à se plaindre ?

— Mais alors, pourquoi donc est-il venu ? reprit la dame avec une certaine incrédulité.

— Il était venu demander si vous ne voudriez pas lui faire la faveur de l'exempter de sa redevance pour l'année prochaine.

— Certainement, il faut l'en exempter, répliqua vivement Lisaveta Prokhorovna ; oh ! certainement. Et dis-lui que je le récompenserai. Je te remercie beaucoup, Kirilovna. Pour lui, je vois que c'est un bon paysan. Attends un peu ; donne-lui cela de ma part. » Et elle tira de sa petite table de travail un billet de trois roubles. « Tiens, porte-lui cela.

— Oui, madame, » répondit la suivante ; et, gagnant tranquillement sa petite chambre, elle mit tranquillement le billet dans un petit coffre-fort qu'elle avait au chevet de son lit. Elle y gardait tout son argent comptant, et la somme était assez ronde.





## VIII

Par son rapport, Kirilovna avait tranquilisé sa maîtresse. Mais, dans le fait, sa conversation avec Akim s'était passée tout autrement qu'elle ne l'avait racontée. Et voici comment :

Elle l'avait fait appeler dans la chambre des servantes. D'abord Akim avait refusé d'y aller, disant que ce n'était pas Kirilovna qu'il voulait voir, mais la maîtresse. Toutefois il avait fini par obéir. Il trouva Kirilovna seule. Entré dans la chambre, il s'arrêta court, s'appuya sur la muraille près de la porte, ouvrit la bouche, et ne put prononcer un mot. Le courage du désespoir, dont nous avons parlé, se remplaçait en lui par une autre forme du désespoir, une sorte d'impassibilité morne et abattue. Kirilovna le regarda fixement.

« Vous désirez voir la maîtresse, Akim Séménitch? »

Il ne put que faire un signe de tête.

« Cela ne se peut pas, Akim Séménitch. Et à quoi bon? Ce qui est fait ne peut pas se défaire; vous ne feriez que lui causer du désagrément. Elle ne peut pas vous recevoir maintenant, Akim Séménitch.

— Elle ne peut pas.... répéta-t-il, et il se tut quelques instants. Ainsi donc, reprit-il avec lenteur, l'auberge est perdue pour moi?

— Écoutez, Akim Séménitch, vous avez toujours été un homme de bon sens. C'est la volonté de l'autorité; et, vous le savez bien vous-même, cela ne peut pas se chan-

ger. Que nous discussions ensemble là-dessus, cela ne servira de rien, n'est-ce pas? »

Akim croisa ses bras derrière le dos.

« Pensez plutôt, continua Kirilovna, ne vaudrait-il pas mieux prier la maîtresse qu'elle diminue votre redevance? Et puis, vous avez encore votre *isbá* au village.

— Ainsi donc l'auberge est perdue pour moi? répéta Akim avec les mêmes inflexions de voix.

— Akim Séménitch, je vous le dis, c'est impossible, vous le savez mieux que moi.

— Oui. Pour combien a-t-elle été vendue, cette auberge?

— Je ne le sais pas, Akim Séménitch; je ne saurais vous le dire. Mais pourquoi vous tenez-vous debout? ajouta-t-elle; asseyez-vous.

— Oh! nous pouvons nous tenir debout.... nous sommes des paysans.... grand merci.

— Vous, un paysan, Akim Séménitch! mais vous êtes un des premiers parmi les gens de service<sup>1</sup>. Il ne faut pas vous désoler ainsi. Ne voulez-vous pas un peu de thé?

— Non, merci, pas nécessaire. Ainsi donc, l'auberge vous est restée? ajouta-t-il en s'écartant de la muraille. Grand merci! Nous vous saluons, ma bonne petite dame.»

Et tournant lentement sur ses talons, il s'éloigna. Kirilovna le regarda sortir, ajusta son tablier, et rejoignit sa maîtresse.

« Il paraît qu'en effet je suis devenu un homme de service, » se dit Akim en s'arrêtant devant la porte cochère. Il fit un de ces gestes de la main qui veulent dire : « Tout est dit.... Eh bien! rentrons chez nous. »

<sup>1</sup>. En russe, *gens de la cour* (*dvorovic*); c'est la classe des paysans enlevés de la terre et pris au service du maître.

Et, sans se rappeler la *telega* de Naoum qui l'avait amené, il prit à pied le chemin de son auberge.

Il n'avait pas fait une verste, lorsqu'il entendit à son côté le bruit d'une *telega*. « Akim! Akim Séménitch! » l'appelaient quelqu'un. Il leva les yeux, et aperçut une de ses connaissances, le sous-diacre d'une église voisine, Ephrem, surnommé *la Taupe*. C'était un petit homme tout rabougri, avec le nez pointu, des yeux chafouins et une tresse de cheveux noirs. Il était assis dans une *telega*, sur une poignée de paille.

« C'est à la maison que tu vas? » demanda-t-il à Akim.

Akim s'arrêta. « A la maison, dit-il.

— Veux-tu que je t'y mène?

— Volontiers. »

Le sous-diacre lui fit place, et Akim s'assit dans la *telega*. Ephrem, qui semblait revenir des vignes du Seigneur, se mit à fouetter avec les rênes en corde son maigre bidet, qui partit d'un trot fatigué en secouant sa tête sans bride.

Ils firent une verste à peu près sans se dire un mot.

Akim restait immobile, et Ephrem chantonnait à voix basse, tout en agitant ses rênes.

« Où es-tu allé comme ça sans bonnet, Séménitch? » demanda-t-il tout à coup; et, sans attendre sa réponse : « Je parie, continua-t-il, que tu l'as laissé en gage au cabaret. Tu es un ivrogne, je te connais; et je t'aime parce que tu es un ivrogne. Tu n'es pas un assassin, pas un voleur, pas un homme injuste; mais tu es un ivrogne. Il y a beau temps qu'on aurait dû te mettre en retraite<sup>1</sup>, toi; car c'est très-vilain de boire. Hourra! hourra! criait-il de toute sa gorge.

4. Punition ecclésiastique.



— Arrêtez! arrêtez! s'écria une voix de femme; arrêtez! »

Akim retourna la tête. A travers les champs courait, du côté de la *telega*, une femme tellement pâle et échevelée qu'il ne la reconnut pas au premier abord. « Arrêtez! » disait-elle toujours en étendant les bras. Akim frissonna involontairement : c'était sa femme.

Il saisit les rênes. « Pourquoi s'arrêter? balbutia Ephrem; s'arrêter pour une femme! Hue! »

Mais Akim tira le cheval sur ses jarrets. Avdotia venait d'atteindre la route. Elle se jeta la face dans la poussière.

« Oh! mon père Akim Séménitch! s'écria-t-elle, il m'a chassée aussi. »

Akim la regarda, sans faire d'autre mouvement que de serrer davantage les rênes contre lui.

« Hourra! » beugla Ephrem de nouveau.

— Ah! il t'a chassée! dit enfin Akim.

— Il m'a chassée, mon petit père, reprit Avdotia en sanglotant; il m'a chassée. « La maison est à moi, a-t-il dit; va-t'en. »

— Tiens, c'est pas bête, observa Ephrem.

— Est-ce que tu comptais rester? dit Akim avec amertume, sans bouger de la *telega*.

— Comment rester?... Mais, mon petit père, dit vivement Avdotia qui s'était relevée sur ses genoux et qui se jeta de nouveau la face contre terre, tu ne sais pas, toi, ce que j'ai fait. Tue-moi, Akim Séménitch, tue-moi sur la place!

— Pourquoi te frapper, Aréfiévna? répondit tristement Akim; ne t'es-tu pas déjà punie toi-même?

— Mais tu ne sais donc pas, Akim Séménitch? L'argent, ton pauvre argent, il n'y est plus. C'est moi, maudite, qui l'ai tiré de dessous le plancher. Je l'ai tout donné à ce coquin, à ce Naoum, maudite que je suis! Et pour-

quoi m'as-tu dit où tu cachais ton argent, à moi maudite? C'est avec ton pauvre petit argent qu'il a acheté ta pauvre petite auberge, ce scélérat!... »

Les sanglots lui coupèrent la voix.

Akim se pressa la tête entre ses deux mains. « Quoi, quoi! s'écria-t-il enfin; l'argent et la maison... tout mon argent... Et c'est toi... Ah! tu l'as pris sous le plancher.... Je vais te tuer, vipère. »

Et il s'élança de la *telega*.

« Séménitch, Séménitch, ne la bats point, voyons, disait Ephrem, chez qui tous ces événements inattendus faisaient passer les vapeurs de l'eau-de-vie.

— Non, mon petit père, frappe-moi, tue moi sans l'écouter; tue-moi, maudite, » criait Avdotia, qui se roulait convulsivement aux pieds d'Akim.

Il se tint immobile un instant, puis s'éloigna de quelques pas et s'accroupit sur l'herbe auprès du chemin. Il se fit un court silence. Avdotia tourna timidement la tête du côté de son mari.

« Séménitch, voyons, Séménitch, dit Ephrem en se soulevant dans la *telega*; que veux-tu? le malheur est fait.... En voilà une aventure! continua-t-il en se parlant à lui-même. Quelle satanée femme!... Va donc à lui, toi, ajouta-t-il en se penchant vers Avdotia. Ne vois-tu pas qu'il a perdu l'esprit? »

Avdotia se releva, s'approcha d'Akim, et tomba de nouveau à ses pieds. « Mon père, mon petit père.... » commença-t-elle d'une voix éteinte.

Akim se leva et revint vers la *telega*. Avdotia le saisit par le pan de son cafetan. « Va-t'en loin de moi! s'écria-t-il d'une voix farouche en la repoussant.

— Où veux-tu donc aller? demanda Ephrem, voyant Akim se rasseoir auprès de lui.

— Tu voulais me ramener à la maison tout à l'heure.

Eh bien ! mène-moi dans ta tienne. Je n'ai plus de maison, moi ; on me l'a vendue, ma maison.

— Bon ! allons chez moi, dit l'autre. Mais elle, qu'en ferons-nous ? »

Akim ne répondit rien.

« Moi, oui, moi, dit Avdotia en pleurant, me laisseras-tu ainsi toute seule ? Où irai-je ?

— Va chez celui à qui tu as porté mon argent, répondit Akim sans se retourner. Fouette, Ephrem. »

La *telega* partit ; Avdotia resta sur la place, inondée de larmes et chantant le chant du désespoir <sup>1</sup>.

## IX

Ephrem habitait une petite maison à une verste de l'auberge d'Akim, dans un hameau de popes qui entourait une grande église isolée, à cinq clochetons en dômes, construite par la libéralité testamentaire d'un ancien fournisseur d'armées. Le sous-diacre n'avait pas dit un mot pendant tout le trajet. De son côté, Akim détournait constamment le visage. Ils arrivèrent enfin. Ephrem, le premier, sauta de la *telega* ; une petite fille de six à sept ans, en longue chemise, sortit à sa rencontre en courant et criant : « Papa !

— Où est ta mère ? demanda Ephrem.

— Elle dort dans l'étable.

— Laisse-la dormir.... Akim Séménitch, que faites-vous

<sup>1</sup>. *Golozennié*. C'est un chant de très-antique origine, que les femmes russes entonnent dans les cas des plus grands malheurs, la mort de leur mari ou de leur fils, l'incendie de leur maison, etc.



donc ? Daignez entrer dans la chambre. » (Il faut remarquer que le sous-diacre ne tutoyait Akim qu'étant ivre ; et des gens bien plus huppés lui disaient *vous* aussi.)

Akim entra dans l'*isbá*.

« Venez ici sur ce petit banc ; faites-moi cette grâce, disait Ephrem.... Allez, allez, petits garnements, ajoutait-il, s'adressant à trois autres marmots qui, tenant des chats efflanqués et barbouillés de cendre, étaient sortis, comme des souris, des trous de la chambre ... C'est ici, c'est ici, Akim Séménitch, reprit-il en l'installant sur un banc de bois. Ne désirez-vous pas quelque chose ?

— Si fait, Ephrem. Je te dirai.... ne pourrait-on pas?...

— Quoi donc ?

— De l'eau-de-vie. »

Ephrem dressa les oreilles : « De l'eau-de-vie ! tout de suite. Je n'en ai pas à la maison, mais je vais en chercher chez le pope Fédor. Là, il y en a toujours. Je reviens à l'instant. »

Il empoigna son bonnet fourré.

« Apportez-en davantage, lui cria Akim quand il sortit. Je payerai ; j'ai encore assez d'argent pour cela.

— A l'instant, » répéta Ephrem, qui disparaissait derrière la porte.

Il revint bien vite, en effet, avec deux bouteilles sous le bras, ayant trouvé le temps en route d'en déboucher une. Il les posa sur la table, avec deux petits verres, du pain et du sel.

« Voilà ce que j'aime, disait-il en s'attablant en face d'Akim. A quoi bon s'attrister ? » Il remplit les deux verres, et se mit à bavarder. La conduite d'Avdotia l'avait fort scandalisé. « Quelle étonnante chose ! disait-il ; et comment a-t-elle pu se faire ? Je t'assure qu'il lui a fait boire un charme. Voyez comme il faut être sévère avec sa femme ! il faut la tenir avec des gants de hérisson. Et

cependant vous feriez bien d'aller chez vous. Tout votre avoir y est resté. »

Et bien d'autres choses ajoutait Ephrem, qui n'aimait pas à se taire en buvant.

Deux heures plus tard, voici ce qui se passait dans la maison d'Ephrem. Akim, qui, pendant tout le repas, n'avait pas répondu un seul mot aux commérages de son convive bavard, et n'avait fait que boire verre sur verre, dormait sur le poêle d'un sommeil lourd et pénible. Les enfants le considéraient d'un air étonné, et gardant le silence; Ephrem, hélas! dormait aussi, dans un réduit étroit et frais, où l'avait enfermé sa femme, personne d'une athlétique constitution. Il était allé lui-même la réveiller dans l'étable, et la menacer. Mais ses propos étaient si incohérents qu'elle avait reconnu sur-le-champ de quel pied il boitait, et, l'ayant pris au collet, l'avait mené dans ce réduit où, du reste, il dormait fort paisiblement. Ce que c'est que l'habitude!

---

## X

Nous avons vu que Kirilovna n'avait pas fidèlement transmis à sa maîtresse sa conversation avec Akim. On en peut dire autant d'Avdotia : Naoum ne l'avait pas chassée de sa maison; il n'en avait pas le droit, ayant fait la promesse de laisser aux anciens maîtres de l'auberge un délai de trois jours pour s'éloigner. L'explication qu'ils avaient eue ensemble s'était passée fort différemment. Quand Akim s'élançait dans la rue, en criant qu'il allait chez sa maîtresse, Avdotia s'était tournée vers Naoum,

le regardant avec de grands yeux et frappant dans ses mains.

« Mon Dieu, fit-elle, qu'est-ce que signifie tout cela, Naoum Ivanitch ?

— Quoi donc ? répondit-il.

— Vous avez acheté notre auberge ?

— Je l'ai achetée. »

Avdotia resta stupéfaite et tressaillit tout à coup :  
« C'est donc pour cela que vous aviez besoin de l'argent ?

— Comme vous daignez le dire. Eh ! eh ! ajouta-t-il en entendant le bruit de la *telega*, il me semble que votre mari a pris mon cheval. Quel gaillard !

— Mais c'est du brigandage, s'écria Avdotia ; mais c'est notre argent, c'est l'argent de mon mari, et l'auberge est à nous.

— Non, Avdotia Aréfiévna, l'auberge n'était pas à vous. Pourquoi parler ainsi ? l'auberge était au seigneur. Mais l'argent, ah ! l'argent était bien à vous. Seulement... vous avez eu... on peut le dire... la bonté de me l'offrir, et je vous en reste reconnaissant. Et même, à l'occasion, je vous le rendrai, si une telle occasion se présente. Car... daignez vous-même prendre ceci en considération... il est tout à fait inutile que je reste pauvre. »

Naoum dit tout cela fort tranquillement, avec son sourire glacé.

« Oh ! bon Dieu ! se mit à crier Avdotia, bon Dieu ! bon Dieu ! Comment pourrai-je, après cela, me montrer aux yeux de mon mari ? Mais, misérable, ajouta-t-elle en regardant avec une haine subite le jeune et frais visage de Naoum, mais j'ai perdu mon âme pour toi ; mais je suis devenue une voleuse pour toi ; mais tu vas nous envoyer mendier par le monde, scélérat que tu es. Mais je n'ai plus qu'à me mettre une corde au cou, trompeur infâme qui m'as perdue.



— Ne vous donnez pas la peine de vous tourmenter, Avdotia Aréfiévna. Moi, je vous dirai une chose : il n'y a pas de chemise qui soit plus près du corps d'un homme que la sienne ; et puis, le brochet est dans le fleuve pour que la tanche ne s'endorme pas.

— Où irons-nous ? qu'allons-nous devenir ? balbutiait Avdotia à travers ses larmes.

— Ah ! quant à cela, je ne saurais vous le dire.

— Je te tuerai, misérable, je te tuerai.

— Non, vous ne le ferez point, Avdotia Aréfiévna ; alors pourquoi le dire ? Seulement je vois bien qu'il faut que je m'éloigne un petit peu d'ici. Vous vous agitez trop. Nous avons celui de vous saluer, et demain nous nous présenterons sans faute<sup>1</sup>. Vous me permettrez cependant de vous envoyer dès aujourd'hui mes petits domestiques. Fort heureusement, les voici qui viennent, ajouta-t-il en regardant par la fenêtre. Sans eux, quelque malheur pouvait arriver, que Dieu nous en préserve ! Comme cela, nous serons plus tranquilles. Vous me ferez la grâce de ramasser dès aujourd'hui vos petites hardes, et ils pourront, si vous voulez, vous prêter la main. Au revoir ! »

Il salua, sortit, et appela ses valets.

Avdotia se laissa tomber sur un banc, s'appuya sur la table et se tordit les mains. Tout à coup elle se releva, et sortit, en courant, à la rencontre de son mari. Nous avons raconté leur entrevue.

Quand elle se vit abandonnée toute seule au milieu des champs, après le départ d'Akim, elle resta longtemps à pleurer sans quitter la place. Enfin elle se décida à gagner la maison seigneuriale. Il lui fut bien pénible d'y entrer, et plus pénible encore de se montrer à ses anciennes camarades, les servantes, qui l'entourèrent toutes avec des

1. Phrase ordinaire des marchands.

signes de compassion. Les larmes jaillirent de nouveau de ses paupières gonflées et rougies, et elle se laissa tomber inanimée sur une chaise. Kirilovna vint aussi, et la traita avec douceur; mais elle ne lui permit pas d'aborder sa maîtresse, comme elle avait fait pour Akim. Elle fit apporter le *samovar*, et, bien qu'elle eût d'abord assuré qu'elle ne toucherait à quoi que ce fût, Avdotia finit par prendre quatre tasses de thé. A peine Kirilovna la vit-elle un peu tranquillisée, qu'elle lui demanda où ils comp- taient aller s'établir. Avdotia répondit qu'il ne lui restait plus qu'à mourir; mais Kirilovna, en femme de tête, l'ar- rêta court en lui disant que ce qu'elle avait de mieux à faire, c'était de rassembler immédiatement son avoir, et de le transporter dans l'*isbâ* d'Akim, au village où de- meurait ce vieil oncle qui n'avait pas approuvé son ma- riage, et que, avec la permission de la maîtresse, on leur donnerait des hommes et des chevaux pour les aider.

« Quant à vous, ma chère petite, ajouta Kirilovna, dont un sourire aigre-doux plissait les lèvres de chat, il y aura toujours place pour vous chez nous, et il nous sera très-agréable de vous donner asile jusqu'à ce que vous ayez une autre maison. Surtout il ne faut jamais déses- pérer; vous le savez: Dieu l'a donné, Dieu l'a repris, Dieu peut le rendre encore; tout est dans sa main. Lisa- veta Prokorovna s'est trouvée, par suite de diverses com- binaisons, dans la nécessité de vendre votre auberge.... A propos, où est Akim? »

Avdotia répondit que, l'ayant rencontré, il l'avait of- fensée cruellement, et s'était réfugié chez le sous-diacre Ephrem.

« Chez cet homme! reprit Kirilovna. Ah! je comprends, maintenant qu'il a du chagrin. Il est possible qu'on ne puisse plus le trouver aujourd'hui. Il faut prendre nos mesures. Malachka, appelle-moi Nikanor Illitch. »

Aussitôt apparut Nikanor Illiitch, petit homme de chétive apparence, espèce d'intendant, qui écouta avec la plus humble déférence tout ce que lui dit Kirilovna. Dès qu'elle eut achevé :

« Tout sera ponctuellement exécuté, » dit-il en saluant.

Et, emmenant Avdotia, il mit à sa disposition les trois premiers paysans qui lui tombèrent sous la main, avec leurs *telegas*. Un quatrième paysan s'ajouta de lui-même au convoi, déclarant qu'il saurait mieux s'y prendre que les autres. Avdotia gagna avec eux son auberge, où elle trouva ses anciens domestiques et son ouvrière Fétinia dans la plus grande confusion : car, depuis le matin, les valets de Naoum, trois vigoureux gaillards, s'y étaient installés, et avaient si bien fait la garde que les fers de roue d'une *telega* neuve avaient déjà disparu.

La pauvre Avdotia eut grand'peine à emballer tous ses effets, malgré l'aide de l'habile homme, qui ne faisait pas autre chose que se promener de long en large un bâton à la main. Elle ne put quitter l'auberge le jour même, et dut y passer la nuit, après avoir prié Fétinia de rester dans sa chambre. Elle ne s'endormit qu'à l'aurore, d'un sommeil fiévreux, et les larmes coulaient encore sur ses joues après qu'elle se fut endormie.

---

## XI

Cependant le sous-diacre s'était réveillé plus tôt que de coutume dans son étroit réduit; il se mit à cogner contre la porte pour qu'on le laissât sortir. Sa femme s'approcha, mais ne voulut pas lui ouvrir, lui disant, à travers la



fente, qu'il n'avait pas assez dormi. Mais il piqua sa curiosité en lui promettant de lui raconter l'étrange aventure arrivée à Akim. Elle leva le loquet. Ephrem lui conta tout ce qu'il avait vu, et finit en demandant :

« Est-il éveillé, ou non ? »

— Dieu le sait, répondit la femme; vas-y voir toi-même; il n'est pas encore descendu du poêle. Comme vous vous êtes soulés tous deux hier ! Si tu pouvais voir ta figure ! ça ne ressemble plus à un visage ; ça ressemble à un torchon de cuisine. Et le foin que tu as dans ta queue !

— Qu'importe qu'il y ait du foin ? » reprit Ephrem en passant la main dans ses cheveux ; et il entra dans sa chambre.

Akim ne dormait plus ; il était assis sur le poêle, les jambes pendantes ; son visage aussi était étrangement hagard, et d'autant plus qu'Akim n'avait jamais eu l'habitude de s'enivrer.

« Eh bien ! Akim Séménitch, comment avez-vous reposé ? » demanda Ephrem.

Akim leva sur lui un regard lent et trouble.

« Écoute, Ephrem, mon frère, dit-il d'une voix sourde, ne peut-on pas encore.... tu sais.... »

Ephrem sentit un tressaillement intérieur semblable à celui qu'éprouve un chasseur placé à l'affût, quand il entend tout à coup aboyer un chien courant dans un bois d'où il n'espérait plus faire sortir du gibier.

« Comment ! encore ?... demanda-t-il enfin.

— Oui, encore.

— La femme verra.... pensa Ephrem ; elle ne me laissera pas.... Si, si, on peut.... Attendez. »

Il sortit, et, grâce à d'habiles manœuvres, il réussit à rentrer, cachant une grosse bouteille sous le pan de son cafetan. Akim s'empara de la bouteille. Pour Ephrem, par

crainte de sa femme, il ne se mit pas à boire comme la veille. Après avoir informé Akim qu'il allait voir ce qui se passait à son auberge, il partit avec son pauvre cheval, qu'il avait oublié de nourrir; mais il ne s'était pas oublié lui-même, à en juger par l'enflure inusitée de son cafetan.

Peu après son départ, Akim dormait de nouveau comme un mort sur le poêle; il ne se réveilla même pas, ou du moins feignit de ne pas s'éveiller lorsque, quelques heures plus tard, Ephrem, au retour de son expédition, se mit à le secouer et à lui crier dans l'oreille que tout était fini et parti, et que les saintes images étaient emportées, et qu'on cherchait Akim partout, et que lui, Ephrem, avait défendu qu'on le cherchât. Il cria tant et si bien que sa femme vint le reprendre et l'enferma dans son réduit. Pleine d'indignation contre son mari et contre l'importun visiteur grâce auquel son mari se grisait de la sorte, elle se coucha dans la chambre même. Mais lorsque, s'étant éveillée de très-bonne heure, selon sa coutume, elle regarda sur le poêle, Akim n'y était plus. On n'avait pas encore entendu le chant du coq, que déjà Akim traversait la porte de la maison du sous-diacre. Son visage était pâle; ses yeux jetaient des regards attentifs, et sa démarche n'était pas celle d'un homme ivre. Il sortit et se dirigea sur son ancienne habitation, sur cette auberge qui était définitivement en la possession du nouveau propriétaire.



## XII

Naoum ne dormait pas non plus à l'heure où Akim quittait furtivement la demeure d'Ephrem. Il ne dormait pas ; ayant étendu sous lui son *touloup*, il s'était couché tout habillé sur un banc. Non que sa conscience le tourmentât : il avait assisté depuis le matin , avec un parfait sang-froid , à l'enlèvement de tous les effets d'Akim, et même il avait plus d'une fois adressé la parole à Avdotia, qui était tellement abattue qu'elle avait cessé de lui faire des reproches. Sa conscience était tranquille ; mais des projets et des calculs l'occupaient : il ne savait pas s'il réussirait dans cette nouvelle carrière , car il n'avait jamais tenu d'auberge , jamais eu de maison à lui , et ces réflexions l'empêchaient de dormir.

« Elle est bien entamée, la petite affaire, pensait-il ; comment marchera-t-elle ensuite ? »

Après avoir expédié, la veille au soir, la dernière *telega* chargée des effets d'Akim, qu'Avdotia suivait en pleurant, il avait minutieusement visité la cour, les caves, les hangars, les resserres, les greniers ; et , après avoir maintes fois prescrit à ses domestiques d'être bien sur leurs gardes, il avait soupé et, demeuré seul, n'avait pu trouver de repos. Ce jour-là, par hasard, aucun voyageur n'était resté pour passer la nuit, ce qui l'avait fort satisfait.

« Il faut, pensait-il en se retournant sur l'un et l'autre côté, que dès demain j'achète un chien, un bon chien bien méchant. Les meuniers en tiennent. Ils m'ont emmené le leur. »



Tout à coup, il leva la tête : il lui avait semblé que quelqu'un glissait lentement devant la fenêtre ; il prêta l'oreille... rien. Il n'entendait que le bruit du grillon dans le foyer, d'une souris qui grignotait dans un coin, et de sa propre respiration. Tout était tranquille dans la chambre presque vide, faiblement éclairée par la lueur d'une petite lampe de verre qu'il avait allumée devant une image de saint. Il reposa la tête. Bientôt il lui sembla entendre gémir légèrement la porte cochère, puis craquer la clôture en bois. Il ne put y tenir ; il se leva rapidement, entr'ouvrit la porte de la chambre voisine, et appela à voix basse :

« Fédor ! Fédor ! »

Personne ne lui répondit. Il franchit le seuil, et manqua de tomber en heurtant du pied Fédor, qui dormait étendu par terre. Il le secoua rudement.

« Qu'est-ce donc ? quoi ? fit le domestique en se frottant les yeux.

— Qu'as-tu à beugler ? tais-toi. Comme ils dorment, les maudits ! N'as-tu rien entendu ?

— Rien.

— Où sont couchés les autres ?

— Là.

— Suis-moi. »

Naoum ouvrit doucement la porte qui donnait de l'antichambre sur la cour. Il faisait sombre ; à peine les piliers des galeries de la cour se pouvaient distinguer dans les ténèbres.

« Ne faudrait-il pas allumer une lanterne ? » murmura Fédor.

Naoum fit un geste de la main, et retint sa respiration pour écouter.

Il n'entendit d'abord que les bruits nocturnes qui se font dans tout lieu habité. Un cheval mangeait son avoine,

un homme ronflait. Mais bientôt un bruit suspect, qui s'élevait au fond de la cour, parvint à ses oreilles. Il sembla qu'un être quelconque s'y agitait en soufflant ou respirant avec force. Naoum jeta un coup d'œil par-dessus l'épaule de Fédor, et, descendant le perron avec précaution, il se dirigea vers ce bruit. Tout à coup il tressaillit. A quelques pas devant lui, au milieu des ténèbres, apparut subitement un point lumineux. C'était un charbon ardent, et, tout contre, une bouche entr'ouverte qui soufflait dessus. Naoum se précipita sur ce feu, rapidement et en silence, comme le chat sur une souris. Un long corps, se soulevant de terre et se jetant à sa rencontre, manqua de le renverser et essaya de glisser entre ses mains; mais il put s'y cramponner de toutes ses forces.

« Fédor! Andréi! Pétrouchka! se mit à crier Naoum; vite! vite ici! j'ai attrapé un voleur! un incendiaire! »

L'homme que Naoum avait saisi s'agitait en désespéré; mais Naoum le tenait comme avec des tenailles. Fédor était accouru.

« Une lanterne! vite une lanterne! cours la chercher! réveille tous les autres! je le tiendrai bien à moi tout seul. Vite! et prends aussi une corde pour l'attacher. »

Fédor courut. L'homme que tenait Naoum cessa tout à coup de se débattre.

« Tu n'as pas assez de la femme, et de l'argent, et de l'auberge; tu veux aussi me perdre, moi! » dit une voix étouffée.

Naoum reconnut Akim.

« Ah! c'est toi! Eh bien! attends!

— Lâche-moi. Est-ce que tu n'as pas assez?

— Je te montrerai demain, devant la justice, si j'en ai assez. »

Et Naoum serra plus fortement son bras autour du prisonnier.

Les domestiques accoururent avec des lanternes et des cordes.

« Liez-le! » leur commanda Naoum.

Les domestiques s'emparèrent d'Akim, le soulevèrent et lui attachèrent les mains derrière le dos. L'un d'eux avait commencé à lui adresser des injures; mais il s'arrêta tout à coup en reconnaissant l'ancien maître de l'auberge, et se borna à échanger un regard avec ses camarades.

« Voyez, voyez, disait cependant Naoum en promenant sa lanterne sur le sol. Voilà du charbon dans un pot. Il a apporté tout un brasier. Nous saurons où il a pris tout cela. Il a aussi cassé des branches. »

Et Naoum éteignit soigneusement le feu sous ses pieds.

« Fouille-le, Fédor, et voyons s'il n'a pas encore quelque chose. »

Fédor fouilla Akim, qui se tenait immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

« Oui, quelque chose, en effet, » dit Fédor, qui tira de la poche d'Akim un vieux couteau de cuisine.

« Eh, eh! mon cher, voilà où tu en voulais venir! Garçons, vous êtes témoins qu'il voulait m'assassiner, qu'il voulait incendier ma maison. Enfermez-le jusqu'au matin dans la cave; il ne pourra pas s'en échapper; je le veillerai moi-même, et demain, dès la pointe du jour, nous le mènerons à la ville chez l'*ispravnik*<sup>1</sup>. Et vous serez tous témoins, entendez-vous? »

On poussa Akim dans la cave, et la porte se referma sur lui. Naoum posa deux de ses gens en sentinelle, et lui-même ne se coucha plus.

1. Chef de la police d'un district.





## XIII

Pendant ce temps, la femme du sous-diacre, après s'être convaincue que son hôte s'était éloigné, se mit à cuisiner, bien qu'il fit à peine jour. C'était fête, et le sous-diacre devait aller à l'église. Elle s'accroupit devant le poêle pour y prendre du feu, et s'aperçut qu'on avait déjà enlevé toute la braise. Elle chercha son couteau et ne le trouva point. Enfin, de ses quatre pots, il en manquait un. Cette femme avait la réputation de n'être pas sotte, et avec raison. Elle alla chercher son mari dans le réduit. Il ne lui fut pas facile de l'éveiller, et encore moins facile de s'en faire comprendre. A tout ce qu'elle lui disait, Ephrem répétait toujours la même chose : « Il est parti; eh bien! que Dieu soit avec lui; je n'y suis pour rien. Il a emporté le pot et le couteau; eh bien! que Dieu soit avec lui! je n'y suis pour rien. » Il finit pourtant par se relever, et convint avec sa femme que c'était une méchante affaire, qu'on ne pouvait en rester là.

« Oui, disait la sous-diacresse, c'est fort mal. Il peut faire quelque malheur, dans l'état de désespoir où il est. Je me suis bien aperçue, hier, qu'il ne dormait pas sur le poêle, qu'il était seulement couché. Vous feriez bien, Ephrem Alexandritch, d'aller aux renseignements.

— Écoutez bien ce que je vais vous dire, Ouliana Féodorovna. Je m'en vais sur-le-champ à l'auberge moi-même; mais vous, ma petite mère, ayez la bonté de me donner un verre d'eau-de-vie pour me dégriser, et dites aussi au pope Fédor qu'il ne m'attende pas.

— Voyons, dit la femme après un peu d'hésitation, je vais te donner de l'eau-de-vie, et je préviendrai le pope; mais toi, prends garde de faire des sottises.

— Soyez parfaitement tranquille, Ouliana Fédorovna. »

Et, s'étant fortifié d'un petit verre, Ephrem partit pour l'auberge.

Le soleil était à peine levé quand il y arriva, et déjà, devant le perron, était attelée une *telega* où se tenait un des domestiques de Naoum, les rênes dans les mains.

« Où va-t-on, dit Ephrem ? »

— A la ville, répondit l'autre de mauvaise humeur.

— Et pour quoi faire ? »

Le domestique ne fit que secouer les épaules et ne répondit pas.

Ephrem mit pied à terre et entra dans la maison. Naoum vint à sa rencontre dans l'antichambre, tout habillé et le bonnet sur la tête.

« Nous offrons au nouveau propriétaire nos félicitations de bienvenue, dit Ephrem, qui connaissait personnellement Naoum. Où allez-vous de si bonne heure ? »

— Il y a de quoi féliciter, dit brusquement Naoum; dès le premier jour j'ai manqué brûler. »

Ephrem tressaillit :

« Comment cela ? »

— Comment cela ! Il s'est trouvé un petit bonhomme qui a voulu se passer la fantaisie de me brûler dans ma maison. Heureusement je l'ai pris sur le fait, et maintenant je le mène à la ville.

— Ne serait-ce pas.... Akim ? demanda Ephrem en hésitant.

— Comment l'as-tu deviné ? Oui, c'est Akim. Il est venu cette nuit avec des tisons dans un pot, il est entré dans ma cour, et tout était déjà préparé. Mes garçons l'ont vu. Veux-tu le voir aussi avant que je l'emmène ?

— Mon petit père Naoum Ivanitch, relâchez-le; ne perdez pas le pauvre vieux jusqu'au bout. Ne prenez pas ce péché-là sur votre âme. Pensez-y; un homme au désespoir, la tête perdue....

— Cesse de radoter, interrompit Naoum; le relâcher! il reviendra me brûler dès le lendemain.

— Il ne reviendra pas, Naoum Ivanitch; croyez-moi, vous aurez moins d'embarras de cette façon. Sinon il y aura des interrogatoires, la justice viendra, vous le savez vous-même.

— Eh bien! la justice, je n'ai pas à la craindre.

— O mon père Naoum Ivanitch, y a-t-il un homme qui n'ait pas à craindre la justice?

— Veux-tu finir? Je vois que tu es ivre dès le matin, bien que ce soit fête aujourd'hui. »

Ephrem fondit en larmes tout à coup.

« Oui, je suis ivre; mais je dis la vérité. Et vous, faites-lui grâce, pour la bonne petite fête du bon Jésus.

— Allons, viens, pleurnicheur. »

Et Naoum se dirigea vers la cour.

« Faites-lui grâce pour Avdotia Arélievna, » continuait Ephrem en marchant sur ses pas.

Naoum s'approcha de la cave, et en ouvrit la porte toute grande. Ephrem, avec une curiosité craintive, éten-dit le cou par derrière Naoum, et dans un coin de la cave, qui n'était pas profonde, aperçut Akim. Le riche aubergiste, l'homme considéré et respecté dans tout le voisinage, était accroupi sur de la paille, les mains liées comme un criminel. Le bruit lui fit lever la tête. Il paraissait avoir affreusement maigri pendant ces deux derniers jours. Ses yeux enfoncés se voyaient à peine sous son front jauni comme la cire, ses lèvres étaient sèches et noires. Tout son visage avait changé; il avait pris une expression à la fois farouche et effrayée.



« Lève-toi et sors, » dit Naoum.

Akim se leva et franchit péniblement le seuil de la cave.

« Akim Séménitch, s'écria Ephrem, tu as donc voulu perdre ta pauvre tête ? »

Akim le regarda en silence.

« Ah ! si j'avais su pourquoi tu me demandais de l'eau-de-vie, je ne t'en aurais pas donné ; devant Dieu, je ne t'en aurais pas donné ; je l'aurais plutôt toute bue moi-même. Oh ! Naoum Ivanitch, ajouta-t-il en saisissant celui-ci par la manche, faites-lui grâce, lâchez-le.

— Elle est bonne, la plaisanterie, » répondit Naoum en retirant sa main. Et, se tournant vers Akim : « Eh bien ! qu'attends-tu ? avance.

— Naoum Ivanoff ? fit Akim.

— Quoi ?

— Naoum Ivanoff, écoute. Je suis fautif. J'ai voulu me rendre justice moi-même, et c'est Dieu qui doit nous juger. Tu m'as tout pris, tu le sais bien, tout. Maintenant tu peux m'achever. Seulement voici ce que je te dirai : Si tu me relâches à présent, eh bien ! je me résigne ; que tout soit à toi ; j'y consens et te souhaite bonne réussite. Oui, je te le dis comme devant Dieu ; si tu me relâches, tu n'auras pas à te repentir. Que Dieu soit avec toi ! »

Akim ferma les yeux et se tut.

« C'est ça, on n'a qu'à te croire !

— Oui, devant Dieu, on peut le croire, dit Ephrem ; je suis prêt à répondre d'Akim sur ma tête ; oui, je suis prêt.

— Bêtises ! s'écria Naoum ; partons. »

Akim rouvrit les yeux.

« Comme tu voudras, Naoum Ivanitch, dit-il, comme tu voudras. Mais tu prends un peu trop sur ton âme. Si tu as tant d'impatience, eh bien ! partons. »

Naoum regarda fixement Akim :

« En effet, pensa-t-il, ne vaut-il pas mieux l'envoyer au

diable? Simon, les voisins me mangeront tout cru; Avdotia ne me laissera ni paix ni trêve, et peut-être la justice se fourrera.... qu'est-ce qu'on peut en attendre de bon? »

Pendant que Naoum se consultait tout bas, personne ne prononça une parole. Le cocher de la *telega*, qui voyait toute la scène à travers la porte, ne faisait que secouer la tête et frapper les rênes. Les autres valets se tenaient sur le perron et se taisaient aussi, se regardant l'un l'autre en dessous.

« Eh bien! écoute, vieux, dit enfin Naoum; si je te lâche, et si je défends à ces gars de parler.... eh bien! serons-nous quittes ensemble? Comprends-moi bien, serons-nous quittes? »

— Je te l'ai déjà dit : garde tout.

— Tu ne compteras pas que j'aie nulle dette envers toi?

— Ni toi ne me devras rien, ni moi ne te devrai rien. »

Naoum se tut un instant : « Jures-en devant Dieu.

— Je le jure, comme Dieu est saint.

— Je m'en repentirai, je le sais d'avance, reprit Naoum; enfin, à la grâce de Dieu! donne-moi tes mains. »

Akim se tourna; Naoum se mit à détacher ses liens.

« Rappelle-toi, vieux, dit-il en faisant glisser les cordes le long des poignets, que je t'ai fait grâce. Ne l'oublie pas.

— O mon petit pignonneau Naoum Ivanitch, balbutia Ephrem tout ému, Dieu lui-même vous fera grâce en faveur de ce que vous venez de faire. »

Akim étendit ses mains gonflées et refroidies, et s'avança vers la porte. Naoum sembla ressentir un regret de lâcher sa proie; il lui cria : « Tu as juré devant Dieu : prends garde! »

Akim se retourna, et promena lentement ses regards sur cette maison et cette cour qu'il avait construites lui-même. « Garde tout, dit-il avec tristesse, irrévocablement et dans l'éternité. Adieu. » Et, suivi d'Ephrem, il sortit lentement sur le grand chemin. Naoum fit dételer la *telega*, et rentra chez lui.

« Eh bien ! Akim, où vas-tu ? n'est-ce pas chez moi ? » s'écria Ephrem, voyant qu'Akim ne prenait pas la route de sa maison.

— Non, mon bon Ephrem, merci ; je veux aller voir ce que fait ma femme.

— Tu le verras plus tard : maintenant, pour célébrer cette joie, il faudrait.... tu sais bien....

— Non, merci, Ephrem, c'est assez comme cela. Adieu. » Et Akim s'en alla sans se retourner.

« Par exemple, assez comme cela ! » répliqua le sous-diacre tout ébahi. Et moi, qui avais donné ma tête en gage ! Voilà ce que je n'aurais jamais cru. Fi ! »

Alors il se rappela qu'il avait laissé dans l'auberge son pot et son couteau. Naoum les lui fit rendre, mais ne pensa pas seulement à lui offrir le moindre verre. Ephrem, tout dépit et tout dégrisé, revint à la maison.

« Eh bien ! lui demanda sa femme, l'as-tu trouvé ? »

— Quoi, trouvé ? sottie femme. Oui, je l'ai trouvé. Tiens, voilà ta vaisselle.

— C'est Akim qui l'avait emportée ? » reprit-elle.

Ephrem ne fit qu'un signe de tête. « Voyez un peu le galant homme ! il était à la veille de pourrir dans une prison ; j'ai prié pour lui tous mes grands dieux ; s'il m'avait offert seulement un petit verre ! Vous, Ouliana Fédorovna, montrez-moi un peu de considération, donnez-moi une goutte. » Mais Ouliana ne lui montra pas la moindre considération, et le chassa du côté de l'église.



## XIV

Cependant Akim suivait à pas lents le chemin qui menait à son village. Il ne pouvait revenir à lui-même; un tremblement intérieur l'agitait, comme un homme qui vient d'échapper à une mort certaine. A peine pouvait-il croire à sa liberté. Avec un étonnement stupide, il regardait les champs, le ciel, les alouettes qui s'élevaient dans l'air radieux. La veille, il n'avait pas fermé l'œil chez le sous-diacre, bien qu'il fût resté immobile sur son poêle. Vainement il avait essayé d'endormir dans l'ivresse de l'eau-de-vie la douleur insupportable de l'offense reçue et les angoisses du dépit impuissant. L'eau-de-vie n'avait pu le vaincre; son cœur s'était gonflé de colère; alors il roula dans sa tête des projets de haine: mais il ne pensait qu'au seul Naoum; sa maîtresse ne lui venait pas seulement à la pensée. Pour Avdotia, il s'en détournait violemment. Vers le soir, cette soif de vengeance devint une véritable rage. C'est alors que lui, homme faible et bon, sortit, le feu à la main, pour détruire son ancienne habitation. On l'avait saisi, enfermé; la nuit était venue. De quelles pensées fut-il assailli dans cette nuit cruelle? Et cependant vers le matin, avant la venue d'Ephrem et de Naoum, il sentit comme un soulagement. « Tout est perdu, se dit-il, le vent a tout emporté; » et résolument il fit l'abandon de lui-même. L'action criminelle qu'il avait tentée avait ébranlé son âme jusque dans ses dernières profondeurs, et l'insuccès ne lui avait laissé, au lieu de dépit, qu'une grande fatigue et un profond

dégoût. Il arracha son cœur à tout regret terrestre, et se mit à prier amèrement, mais avec ferveur. D'abord il avait prié à voix basse; mais il lui était arrivé de dire tout haut: « O mon Sauveur! » et les larmes avaient coulé. Il pleura longtemps, et finit par se calmer. Ses sentiments auraient changé sans doute, s'il eût été puni pour la tentative avortée, car il était précisément sur la limite fatale entre la résignation et le désespoir; mais tout à coup on lui rendait la liberté, et il s'en allait, prêt à revoir sa femme, à demi mort, mais tranquille.

La maison seigneuriale était à une verste et demie de son village; arrivé à l'embranchement des chemins qui conduisaient à l'une et à l'autre, il hésita un instant, et se décida à voir d'abord son vieil oncle.

La petite et déjà vieille *isba* d'Akim se trouvait à l'extrémité du village. Il suivit toute la rue sans rencontrer âme qui vive; tout le monde était à l'église. Seule, une vieille paysanne malade souleva la croisée pour le regarder passer, et une petite fille, qui était sortie avec un seau vide pour tirer de l'eau au puits, le reconduisit aussi du regard. Le premier homme qu'il aperçut fut précisément cet oncle qu'il cherchait. Le vieillard avait passé toute la matinée sur le banc en terre sous la fenêtre, à se chauffer au soleil et à prendre quelques prises de tabac. Ne se sentant pas bien, il s'était dispensé d'aller à l'église, et il venait de se lever du banc pour aller visiter un vieux voisin plus malade encore que lui, lorsqu'il rencontra Akim. Il s'arrêta, le laissa s'approcher, et, après avoir jeté sur ses traits pâlis un regard attentif, il lui dit :

« Bonjour, Akimouchka.

— Bonjour, » répondit Akim, qui, sans lever les yeux, le précéda dans la cour de sa maison.

Il y aperçut ses chevaux, sa vache, sa *telega*, ses poules aussi. Il entra dans l'*isba* sans mot dire. Le vieil-

lard l'avait suivi. Akim s'assit sur un banc et s'y appuya les poings fermés. Son oncle le regardait d'un œil de pitié, adossé contre la porte.

« Où est la femme ? dit enfin Akim.

— Dans la maison du seigneur, se hâta de répondre le vieillard. Ici on a placé tout ton petit bétail, et les coffres aussi ; mais elle, elle est là-bas. Veux-tu que j'aille la chercher ? »

Akim se tut quelques instants : « Vas-y, dit-il. Ah ! oncle, ajouta-t-il avec un profond soupir, tandis que le vieillard décrochait son bonnet pendu à un clou, ne te rappelles-tu pas ce que tu m'as dit la veille de mon mariage ?

— Tout se fait à la volonté de Dieu, Akim.

— Rappelle-toi : tu m'as dit alors que je n'étais plus votre égal à vous autres paysans ; et voici que les temps sont venus où moi-même je suis nu comme un ver.

— On ne peut pas toujours prévoir ce que feront les mauvaises gens, répliqua le vieillard ; mais, si quelqu'un pouvait donner une bonne leçon à cet homme sans conscience, ou s'il y avait une loi chez nous ?... Mais comme cela, qu'y a-t-il à craindre ? C'est un loup, et il sait mordre comme un loup. » Et le vieillard enfonça son bonnet sur sa tête pour s'en aller.

Avdotia revenait de l'église quand on lui dit que l'oncle de son mari la demandait. Jusqu'alors elle avait vu cet oncle bien rarement ; il n'allait jamais les visiter ; il passait pour un homme étrange, n'aimant qu'à renifler sa prise et à se taire. Aussi l'appelait-on : « Peu de paroles. » Avdotia s'empessa d'accourir.

« Que veux-tu, Péetrovitch ? est-il arrivé quelque chose ?

— Rien ; ton mari te demande.

— Il est de retour ?

— Oui.

— Où est-il ?



— Au village, dans l'*isbá*. »

Avdotia frissonna de peur. « Écoute, Pétrovitch, dit-elle en le regardant droit dans les yeux ; est-ce qu'il est fâché ?

— Je n'ai pas vu qu'il fût fâché. »

Avdotia baissa la tête. « Allons, partons. » Elle se coiffa d'un grand mouchoir, et tous deux partirent. Ils cheminèrent en silence jusqu'au village. Quand ils approchèrent de l'*isbá*, Avdotia eut un nouvel accès de frayeur, si fort que ses jambes se dérobaient sous elle.

« O mon père Pétrovitch, dit-elle d'une voix tremblante, entre le premier. Dis-lui que je suis venue à son ordre. »

Pétrovitch entra dans l'*isbá*. Il trouva Akim sur la même place et dans la même situation où il l'avait laissé.

Quoi ! dit-il en soulevant la tête ; elle n'est pas venue ?

— Elle est venue.

— Où donc est-elle ?

— Là, devant la porte ; elle a peur.

— Envoie-la ici. »

Le vieillard sortit, fit à Avdotia un signe de la main, et se remit sur son banc. Avdotia ouvrit la porte en tremblant, franchit le seuil et s'arrêta.

Akim la regarda. « Voyons, Aréfiévna, commença-t-il, qu'allons-nous faire ensemble à présent ?

— Je suis coupable, murmura-t-elle.

— Eh ! Aréfiévna, nous sommes tous des pécheurs. A quoi bon parler de ça ?

— C'est lui, le scélérat, qui nous a perdus tous les deux, dit Avdotia d'une voix qui se brisa tout à coup, et les larmes coulèrent sur ses joues. Ne laisse pas passer cela ; réclame ton argent ; ne m'épargne pas ; je suis prête à jurer sous serment que cet argent, c'est moi qui le lui ai prêté. Lisaveta Prokorovna a eu le droit de vendre

notre auberge ; mais lui , pourquoi nous pille-t-il ? Réclame ton argent.

— Je n'ai pas d'argent à lui réclamer, répondit Akim d'une voix sombre. Nous sommes quittes.

— Comment, quittes ?

— C'est ainsi. Sais-tu bien, continua Akim, et ses yeux commencèrent à s'enflammer, sais-tu bien où j'ai passé la nuit ? Tu ne le sais pas ? Dans la cave de Naoum, les pieds et les mains liés comme un mouton ; voilà où j'ai passé la nuit. Je voulais lui brûler sa maison ; mais il m'a attrapé, ce Naoum. C'est qu'il est bien adroit, ce Naoum. Et aujourd'hui il voulait m'emmener à la ville ; mais il a bien voulu me faire grâce. Tu vois donc bien que je n'ai pas d'argent à lui réclamer. Et comment le réclamerais-je ? Il me dira : « Quand t'ai-je emprunté de l'argent ? » Veux-tu donc que je lui réponde : « Ma femme l'a déterré sous le plancher et te l'a porté. — Elle ment, me dira-t-il, ta femme. » Trouves-tu, Aréfiévna, que tu n'as pas encore assez prêté aux mauvaises langues ? Tais-toi plutôt, je te le dis, tais-toi.

— Je suis coupable, Séménitch ! je suis coupable ! reprit Avdotia effrayée.

— Ce n'est pas cela que je veux dire, reprit Akim après un court silence ; mais qu'allons-nous faire ensemble ? nous n'avons plus de maison, plus d'argent.

— Nous tâcherons de nous tirer d'affaire, Akim Séménitch ; nous prierons la maîtresse de nous aider. Kirilovna m'a promis qu'elle le ferait.

— Non, Aréfiévna ; si tu le veux, toi, prie la maîtresse avec ta Kirilovna ; vous êtes toutes deux des fruits du même champ. Pour moi, voici ce que j'ai à te dire : Reste ici avec Dieu ; je n'y resterai pas. Par bonheur, nous n'avons pas d'enfants. Peut-être ne périrai-je pas ; une seule tête n'est jamais pauvre.

— Quoi donc, Séménitch ? Est-ce que tu veux recommencer à t'occuper de roulage ? »

Akim rit amèrement : « Quel beau voiturier je ferais ! quel gaillard ! Non , ce n'est pas comme pour se marier, par exemple. Un vieillard ne vaut rien pour cela. Seulement, je ne veux pas rester ici ; je ne veux pas qu'on me montre au doigt ; comprends-tu ? J'irai prier Dieu pour qu'il lave mes péchés. C'est là que j'irai , Aréfiévna.

— Mais quels sont donc tes péchés, Séménitch ? dit timidement Avdotia.

— Mes péchés, femme, c'est moi qui les connais. Comment es-tu devenue ma femme ?

— Mais à qui me laisseras-tu, Séménitch ? Comment pourrai-je vivre sans mon mari ?

— A qui je te laisserai, Aréfiévna ? Comme tu parles. Tu as bien besoin, vraiment, d'un paysan comme moi, d'un paysan vieux et ruiné ! Tu t'en es passée jusqu'à présent ; tu t'en passeras encore, et le bien qui nous es encore resté, prends-le, ça m'est égal.

— Comme tu voudras, Séménitch, reprit humblement Avdotia ; tu sais mieux que moi ce qu'il faut faire.

— C'est juste ; seulement ne va pas croire que je t'en veuille, Aréfiévna. A quoi bon se fâcher maintenant ? il eût fallu s'y prendre plus tôt. Je suis fautif, je suis puni. » Akim soupira. « Si tu aimes à descendre la montagne de glace, résigne-toi à monter les traîneaux. Mes années s'avancent ; il est temps que je pense à mon âme. C'est Dieu lui-même qui m'a éclairé. Vieux fou que j'étais ! je m'étais imaginé pouvoir passer la vie à mon goût avec une jeune femme. Non, vieillard, mon frère, prie auparavant, souffre, jeûne, frappe la terre de ton front. Et maintenant, laisse-moi, ma petite mère ; je suis bien fatigué, je voudrais dormir un peu. »

Akim s'étendit en gémissant sur le banc de *l'isbâ*.



Avdotia fit mine de vouloir répondre; mais elle le regarda un instant, se détourna et sortit. Elle n'avait pas compté d'en être quitte à si bon marché.

« Il ne t'a pas battue? » demanda Pétrovitch, courbé sur son banc de terre, quand elle passa devant lui.

Avdotia s'éloigna en silence. « Voyez-vous ça? il ne l'a pas battue! » grommela le vieillard. Puis il sourit, il hérissa sa barbe de la main, et se mit dans le nez une prise de tabac.



Akim réalisa son projet. Sa maîtresse lui fit donner un passe-port, et l'exempta généreusement de l'*obrok* pour les trois années suivantes. Il arrangea ses petites affaires à la hâte, et, peu de jours après la conversation que nous avons rapportée, il vint, en habits de voyage, faire ses adieux à sa femme, qui s'était provisoirement établie dans une des ailes de la maison seigneuriale. Leurs adieux ne furent pas longs. Kirilovna y assistait; elle conseilla à Akim d'aller prendre congé de la maîtresse. Il y alla. Lisaveta Prokorovna le reçut avec une certaine confusion; mais elle l'admit gracieusement à lui baiser la main, et lui demanda où il avait l'intention d'aller. Akim répondit qu'il commencerait par se rendre à Kieff<sup>1</sup>, et qu'il irait ensuite où Dieu le mènerait. Elle loua fort sa résolution, et le congédia.

Depuis lors, il ne fit que de rares apparitions à son village; mais il ne manquait jamais, en ce cas, de rapporter au château un pain consacré, dont il avait fait détacher par le prêtre une parcelle déposée dans le calice pour la santé de sa maîtresse<sup>2</sup>. Aussi, partout où

1. C'est la ville sainte de la Russie, et la mère de toutes les villes russes.

2. Espèce de vœu d'un usage universel.

affluent les gens pieux de la Russie, on pouvait apercevoir son visage vieilli et amaigri, mais toujours régulier, toujours plein d'aménité. Et près du tombeau de saint Serge<sup>1</sup>, et sur les Rivages-Blancs<sup>2</sup>, et dans le désert d'Optine<sup>3</sup>, et dans le couvent de Valaam, perdu au bout des profondeurs du Nord<sup>4</sup>, partout on l'avait remarqué. Une année, il passait confondu parmi la foule innombrable qui suit en procession l'image de la Vierge portée de Koursk à Korenoï l'espace de trente verstes; une autre année, on le rencontrait assis, avec un petit havre-sac sur le dos, au milieu des autres pèlerins, sur les dalles de l'église Saint-Nicolas, à Mtsensk; chaque printemps, il venait à Moscou, de pays en pays, avec son pas lent et mesuré, mais qui ne s'arrêtait jamais. On dit même qu'il avait été jusqu'à Jérusalem. Il paraissait complètement heureux et tranquille, et ceux à qui il arrivait de s'entretenir avec lui vantaient beaucoup sa sagesse et son humilité.

Pendant ce temps, les affaires de Naoum marchaient on ne peut mieux. Il les gouvernait avec intelligence et résolution; et, comme on dit, il montait rapidement la montagne. Tous les voisins savaient par quels moyens il s'était procuré son auberge; on découvrit même que c'était Avdotia qui lui en avait livré le prix. Personne ne l'aimait à cause de son caractère froid et rude; on racontait même avec indignation qu'Akim étant venu un jour, comme pèlerin, lui demander l'aumône par la fenêtre, il avait répondu : « Dieu te la fera<sup>5</sup>, » et ne lui avait

1. Au célèbre couvent de Troitskoïé, près de Moscou.

2. Autre célèbre couvent du gouvernement d'Orel.

3. Cellules d'anachorètes, au gouvernement de Kalouga, groupées autour de l'église où l'on révere la Vierge aux trois mains.

4. Dans une île, au nord de Ladoga.

5. Formule de refus. Une forme plus douce est celle-ci : « Ne l'indigne pas contre moi. »

rien donné. Mais tout le monde convenait que personne n'avait meilleure chance que lui. Son blé venait mieux que chez le voisin ; ses abeilles donnaient plus de miel ; ses poules même poussaient plus souvent ; ses vaches n'étaient jamais malades, et ses chevaux ne boitaient jamais. Le pope Fédor lui-même en était surpris.

De longtemps Avdotia ne put entendre prononcer son nom (elle était redevenue maîtresse couturière au château) ; mais peu à peu sa haine diminua, et l'on dit même que, la nécessité l'ayant forcée de recourir à lui, il lui rendit cent roubles ; ne la jugeons pas trop sévèrement. La pauvreté dompte bien d'autres gens qu'Avdotia. Le renversement subit arrivé dans sa vie l'avait bien abattue et bien humiliée. On ne saurait dire avec quelle vitesse elle avait vieilli et enlaidi.

Comment finit tout cela ? demandera le lecteur. Voici comment :

Après avoir, pendant quinze ans, fort bien mené sa barque, Naoum vendit l'auberge à un autre bourgeois, et fort cher. Il ne l'aurait pas quittée, sans une circonstance en apparence fort insignifiante. Deux matinées de suite son chien, assis devant les fenêtres, se mit à pousser de plaintifs hurlements. A la seconde fois, Naoum sortit de la maison, se plaça devant le chien, secoua la tête, et se rendit sur-le-champ à la ville, où il traita de l'auberge avec un bourgeois qui la marchandait depuis longtemps. Une semaine après, il partit pour un endroit éloigné, hors de la province. Le nouveau propriétaire vint s'établir à sa place ; mais, le soir même, l'auberge brûla de fond en comble, sans qu'il en restât vestige, et le successeur de Naoum fut entièrement ruiné.

Le lecteur comprendra facilement quels bruits coururent dans le voisinage à propos de cet incendie. « Il a emporté sa chance avec lui, » disait-on. Maintenant on ra-



conte que Naoum a traité avec l'État pour des fournitures de blé, et qu'il est devenu immensément riche. Reste à savoir si c'est pour longtemps : bien d'autres colonnes se sont écroulées.

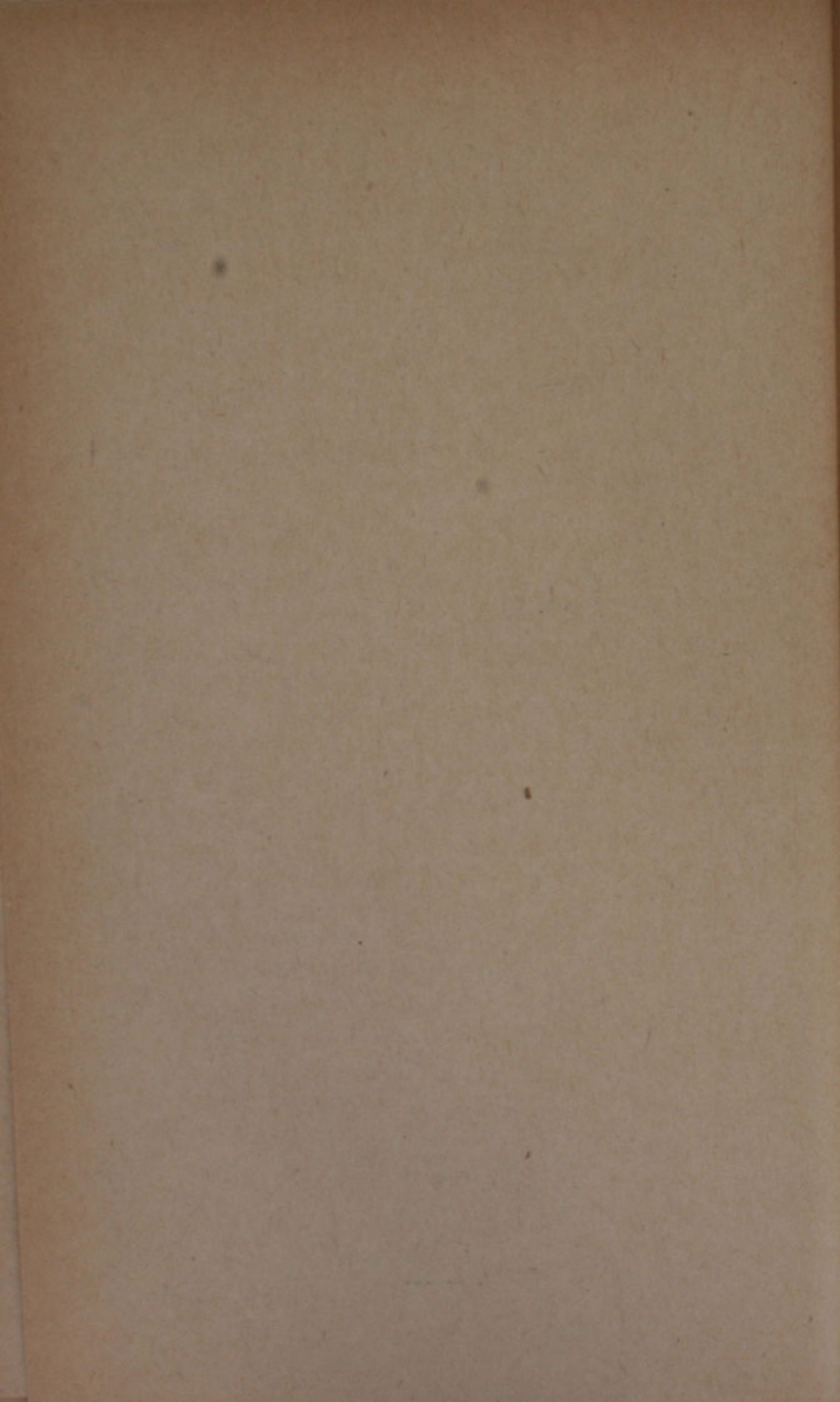
Quant à Lisaveta Prokhorovna, il y a peu de chose à dire d'elle. Elle vit toujours, et, comme il arrive souvent aux personnes de sa trempe, elle n'a pas changé, et c'est à peine si elle a vieilli ; seulement elle est devenue plus sèche encore, et son avarice s'est accrue démesurément. Il est pourtant difficile de comprendre pour qui elle garde tout ce qu'elle amasse, n'ayant pas d'enfants et n'aimant personne. Dans la conversation, elle mentionne souvent le nom d'Akim, et ne manque jamais d'assurer que, depuis qu'elle a eu l'occasion d'apprécier les grandes qualités du paysan russe, elle le respecte infiniment pour son dévouement et son obéissance. Kirilovna s'est rachetée de sa maîtresse pour une assez forte somme, et s'est mariée par amour avec un jeune blondin, domestique à la journée, qui lui fait souffrir mort et passion. Avdotia continue à habiter l'aile des servantes ; mais elle a descendu quelques degrés dans l'échelle de la domesticité ; elle s'habille pauvrement ; des manières pimpantes d'une fille élevée dans la capitale et des habitudes d'une riche aubergiste, il n'est pas resté trace ; personne ne la remarque, et elle se tient pour heureuse de ne pas être remarquée. Le vieux Pétrovitch est mort ; et, pour Akim, il mène toujours sa vie errante. Dieu seul peut savoir quand viendra pour le pauvre paysan le repos et un asile !





L'ANTCHAR





# L'ANTCHAR<sup>1</sup>.

---

## I

Dans une chambre nouvellement blanchie de la petite maison seigneuriale du village de Sassovo, gouvernement de Toula, un jeune homme était assis, devant une vieille table boiteuse, sur une étroite chaise à dossier, compulsant des comptes. Il portait un paletot de voyage. Deux bougies brûlaient devant lui sur des flambeaux de nécessaire. Dans un coin gisait une malle ouverte, et dans un autre, un domestique montait un lit en fer. Vêtu de son *armiak*<sup>2</sup> neuf, et les reins serrés par une ceinture rouge, un paysan à large barbe et à figure intelligente se tenait à la porte d'entrée. C'était le *starosta*<sup>3</sup> du village. Il regardait avec beaucoup d'attention le jeune homme assis. Près de la fenêtre, on voyait une ancienne épinette, à côté d'une commode du même âge. Le portrait éraillé d'une femme coiffée en poudre et habillée d'une robe à falbalas était accroché à la cloison en pendant

1. Ce titre sera expliqué dans la nouvelle.

2. Habillement d'été.

3. L'ancien, espèce de maire.

d'une vieille glace *rococo*. A en juger par l'abaissement du plafond et les larges fentes du plancher, la petite maison où nous venons d'introduire le lecteur était construite depuis bien longtemps. Inhabitée d'ordinaire, elle ne servait que de pied-à-terre lors de l'arrivée du seigneur. Le jeune homme dont nous venons de parler était précisément le propriétaire du village de Sassovo; il était arrivé la veille de sa terre principale, qui en était distante d'environ cent verstes. Il comptait repartir dès le lendemain, après avoir fait la visite de son domaine, écouté les requêtes de ses paysans et réglé les comptes.

« C'est assez, dit-il brusquement en relevant la tête; je suis fatigué. Tu peux t'en aller, dit-il au starosta; reviens demain matin, et fais savoir de bonne heure aux paysans qu'ils aient à se présenter ici. Je veux les voir en assemblée générale. Entends-tu ? »

— J'écoute, répondit l'autre.

— Tu n'as pas mal fait, continua le maître en jetant un regard autour de lui, de faire blanchir ces vieilles murailles; c'est plus propre à présent. »

Le starosta suivit le regard de son maître autour de la chambre, mais ne dit mot.

« Tu peux t'en aller. »

Le starosta fit un profond salut, et s'éloigna.

« Holà! s'écria le seigneur en étirant ses membres; donnez-moi du thé, il est temps de dormir. »

Le domestique alla derrière la cloison où l'on entendait bouillir un *samovar*, et revint bientôt, apportant un verre de thé, un paquet de craquelins acheté à la ville et un pot à crème. Le seigneur avait à peine approché le verre de ses lèvres, qu'on entendit un bruit de pas dans la chambre voisine, et qu'un mince filet de voix demanda : « Vladimir Sergeïtch Astakoff y est-il, et peut-on le voir ? »

Astakoff jeta sur son domestique un regard surpris, et



lui dit précipitamment à voix basse : « Va savoir qui ce peut être. »

Le domestique sortit, tirant après lui la porte qui s'obstinait à rester ouverte.

« Annonce à Vladimir Sergeïtch, fit entendre la même voix, que son voisin Ipatoff désire lui rendre visite, si cela ne le dérange pas, et qu'un autre voisin, arrivé avec moi, Bodriakoff, désire également lui présenter ses profonds respects. »

Astakoff fit un geste de dépit. Toutefois, quand son domestique rentra dans la chambre, il lui dit d'introduire les visiteurs, et se leva pour aller à leur rencontre. La porte souvrit, et les deux voisins parurent. L'un deux, petit vieillard trapu, à la tête ronde et aux yeux brillants, marchait le premier ; le second, homme d'une trentaine d'années, grand et maigre, avec le teint basané, les cheveux noirs et en désordre, le suivait les bras ballants. Le vieillard portait une redingote grise très-propre, avec des boutons en nacre de perle, des pantalons quadrillés à l'écossaise et des guêtres sur ses souliers. Un mouchoir rose, à demi recouvert par le col blanc de sa chemise, entourait son cou. De toute sa personne s'exhalait une impression fraîche et agréable. Son camarade, au contraire, n'avait pas l'extérieur fort séduisant. Il portait un vieil habit noir boutonné jusqu'au menton, et un épais pantalon d'hiver de la même couleur. On ne lui voyait de linge ni au cou ni aux poignets. Le petit vieillard s'approcha le premier d'Astakoff, le salua d'un air affable, et de cette même voix douce et frêle : « J'ai l'honneur, lui dit-il, de me recommander à vous, votre plus proche voisin, et même un peu votre parent, Ipatoff, Mikhaël Nicolaïtch. J'ai longtemps souhaité le plaisir de faire votre connaissance, et j'espère que je ne vous ai pas causé de dérangement. »

Astakoff répondit que le plaisir était de son côté... qu'il n'y avait eu nul dérangement.... et qu'il les priaît de s'asseoir pour prendre le thé....

« Et ce gentilhomme, continua le vieillard, après avoir écouté avec un sourire bienveillant les phrases inachevées d'Astakoff, et montrant de la main le monsieur en habit noir, c'est aussi un de vos voisins, un de mes bons amis, Bodriakoff Ivan, Iliitch, qui a toujours eu aussi le plus vif désir de vous connaître. »

Le monsieur au frac, d'après le visage duquel personne n'avait pu supposer qu'il eût vivement désiré quoi que ce fût dans sa vie, tant l'expression en était à la fois distraite et endormie, salua gauchement. Astakoff lui rendit son salut, et pria pour la seconde fois les visiteurs de s'asseoir. Ils prirent place.

« Je suis content, très-content de vous voir enfin personnellement, reprit le vieillard en ouvrant les bras, tandis que l'autre regardait le plafond la bouche ouverte. Quoique vous habitiez de préférence un district assez éloigné de nos contrées paisibles, nous vous comptons au nombre de nos principaux seigneurs terriens.

— Cela m'est très-flatteur, répondit Astakoff.

— Flatteur ou non, cela est ainsi. Vous devez nous excuser, Vladimir Sergeïtch; nous sommes ici des gens droits; nous vivons dans la simplicité; ce que nous pensons, nous le disons sans détour. Et même les jours de nos fêtes, nous nous faisons des visites en redingote, je vous assure; c'est l'usage chez nous. Dans les districts voisins, on nous appelle pour cela des *redingotiers*, et l'on nous reproche d'avoir mauvais ton. Mais nous n'y faisons pas la moindre attention. Jugez vous-même, de grâce: vivre à la campagne, et faire des cérémonies!

— Certainement; que peut-il y avoir de mieux à la campagne que ces manières naturelles? remarqua Astakoff.

— Et pourtant, repartit le vieillard, dans notre district vivent des hommes d'un esprit extraordinaire, des gens civilisés à l'européenne, bien qu'ils ne portent pas de frac. Par exemple, notre historien Efsukoff, Stépan Stépanitch ; il s'occupe de l'histoire de toutes les Russies depuis les temps les plus reculés ; il est connu même à Saint-Pétersbourg : c'est un homme d'une science profonde. Vous savez, dans notre ville, sur la place publique, on a érigé un boulet suédois. C'est lui qui a découvert que ce boulet était suédois. Zenteller, Anton Carlitch, celui-là s'occupe particulièrement de l'histoire naturelle. On dit que cette science est l'attribut spécial des Allemands. Lorsque, il y a de cela dix ans, on a tué chez nous une hyène qui vaguait, c'est lui, Zenteller, qui a reconnu que c'était effectivement une hyène, grâce à la constitution particulière de sa queue. Il y a encore Kabourdine, un gentilhomme. Celui-là s'adonne plutôt à la littérature légère. On lit de ses petits articles dans la *Galathée*<sup>1</sup>, qui sont du dernier fini. Bodriakoff, pas celui-ci.... non, celui-ci néglige les Muses.... mais un autre, Serge.... tiens, comment est son nom patronymique ?

— Sergeïtch, prononça avec lenteur le Bodriakoff présent.

— Oui, oui, Sergeïtch. Celui-là écrit des vers. Ce n'est pas un Pouchkine ; mais quelquefois il vous rase son homme à faire envie à la capitale. Connaissez-vous son épigramme contre Aggé-Fomitch ?

— Non ; quel est ce monsieur ? demanda Astakoff.

— Ah ! pardon ; j'oubliais que vous n'êtes pas un fidèle habitant de notre pays. C'est notre maître de police. L'épigramme est venue très-drôle. Ivan Illiitch, il me semble que tu la sais par cœur ?

1. Journal littéraire, disparu depuis longtemps.



— La voici, dit Bodriakoff :

Ce n'est pas en vain qu'Aggé-Fomitch  
A été honoré par la confiance de la noblesse....

— Il faut vous dire, interrompit Ipatoff, qu'aux élections il n'a reçu que des boules blanches, parce que c'est un homme tout à fait honorable. Eh bien ! continue.

— Ce n'est pas en vain qu'Aggé-Fomitch  
A été honoré par la confiance de la noblesse ;  
Il boit et il mange en maître ;  
Comment ne serait-il pas maître de police ? »

Le vieillard partit d'un éclat de rire.

« Ce n'est pas mal, hein ? Remarquez : en maître, et maître de police. Depuis ce temps, croiriez-vous que chacun de nous ne manque jamais, après avoir dit bonjour à Aggé-Fomitch, d'ajouter le dernier vers :

Comment ne serait-il pas maître de police ?

Et vous croyez qu'Aggé Fomitch se fâche ? pas le moins du monde. Ce n'est pas de mise chez nous. Demandez plutôt à Bodriakoff. »

Celui-ci, pour toute réponse, leva les yeux au plafond.

« Se fâcher pour une plaisanterie ! comment serait-ce possible ? Mais ce Bodriakoff lui-même, on l'a surnommé chez nous *Ame de poche*, parce que, comme il consent volontiers à tout ce qu'on lui propose, chacun peut le mettre dans sa poche. Eh bien ! croyez-vous qu'il se fâche pour cela ? jamais. »

Bodriakoff promena lentement son regard sur le vieillard d'abord, puis sur Astakoff.

Ce surnom d'*Ame de poche* convenait, en effet, merveilleusement à Bodriakoff. Il n'y avait pas en lui une ombre

de volonté et de caractère. Quelqu'un lui disait-il : « Partons, » il prenait aussitôt son bonnet; et si quelque autre, survenant, lui disait : « Restons plutôt, » il posait son bonnet. Il était d'un naturel tranquille et doux, mais triste; resté garçon, il ne pensait pas aux cartes, mais il aimait à se tenir près des joueurs, pour regarder les mines qu'ils faisaient. Il ne pouvait se passer de société, et la solitude lui était insupportable. Seul, il tombait dans une noire mélancolie; mais cela lui arrivait rarement. Il avait encore une autre manie : chaque matin, en quittant son lit, il fredonnait l'air d'une vieille romance française... *Vous chassez, monsieur, et je pêche.* Cette manie lui avait valu un autre surnom, celui de *Tarin*, parce qu'on sait que cet oiseau ne chante qu'une fois par jour, au lever du soleil. Tel était Ivan Iliitch Bodriakoff.

La conversation continua quelque temps encore entre Ipatoff et Astakoff; mais elle sortit bientôt des généralités. Le vieillard questionna le jeune homme sur l'état de ses bois, sur les améliorations qu'il se proposait d'introduire, et lui soumit quelques-unes de ses propres observations. S'étant toutefois aperçu que les yeux de son hôte commençaient à se fermer et qu'il répondait avec plus de lenteur, le vieillard se leva, disant qu'il ne voulait plus l'incommoder de sa présence, mais qu'il espérait le recevoir à dîner le lendemain. « Et quant à mon village, ajouta-t-il, je ne dirai pas un petit enfant, mais la première poule ou la première femme venue, vous en montrera le chemin. Il n'y a qu'à demander Ipatofka; les chevaux iront d'eux-mêmes.

— Si rien ne s'y oppose, répondit Astakoff avec son hésitation habituelle.

— Pas de si, interrompit Ipatoff; nous comptons sur vous. » Et, le repoussant doucement de la main, il sortit en disant : « Pas de cérémonies. »

L'*Ame de poche* Bodriakoff salua en silence, et disparut avec son compagnon, après avoir trébuché sur le seuil. Dès qu'il eut reconduit ses visiteurs inattendus, Astakoff se coucha et s'endormit.



Vladimir Sergeïtch Astakoff était du nombre de ceux qui, après avoir prudemment essayé leurs forces dans deux ou trois carrières diverses, se décident enfin, comme ils disent, à considérer la vie au point de vue pratique, et à consacrer leurs loisirs à l'accroissement de leurs revenus. Il ne manquait pas d'esprit; il était assez avare, et fort réfléchi. Il aimait la lecture, la société, la musique, mais fort modérément. Sa préoccupation principale était de passer pour un homme comme il faut. On a vu depuis peu surgir en Russie beaucoup de jeunes gens de même caractère. Astakoff n'avait que vingt-sept ans; il était de taille moyenne, bien fait; ses traits ne manquaient pas d'agrément, mais ils manquaient d'expression. Son regard clair et sec ne changeait jamais; à peine pouvait-on quelquefois y surprendre un peu d'ennui; un sourire poli ne quittait point ses lèvres; ses cheveux, d'un blond de soie, étaient soigneusement frisés. Il possédait six cents âmes en bon état, et commençait à penser au mariage. Ce qu'il désirait rencontrer, c'était une femme à grandes relations, trouvant qu'il n'en avait pas assez. En un mot, il méritait le surnom qui est devenu fort à la mode en Russie, celui de *gentleman*.

Le lendemain de bonne heure, notre *gentleman* se mit à ses affaires, ce qu'il faisait, il faut lui rendre cette justice, avec plus de bon sens que la plupart de nos jeunes gens à vues pratiques. Il écouta patiemment les



plaintes embarrassées des paysans, ce qui consola un peu ceux-ci de ce qu'il ne fit droit à aucune; il apaisa des discordes naissantes entre parents, dans les familles privées de pères, en menaçant les uns et exhortant les autres. Il découvrit quelques filouteries commises envers ses administrés par le starosta, qu'il se garda bien toutefois de destituer. En un mot, il se conduisit de telle sorte qu'il demeura fort content de lui-même, et que les paysans, au sortir de l'assemblée, ne purent s'empêcher, bien qu'il n'eût rien fait, de lui donner quelques louanges. Malgré sa promesse de la veille, Astakoff s'était décidé à dîner chez lui, et déjà il avait commandé à son cuisinier de campagne un de ses potages favoris, lorsque, probablement sous l'influence de ce sentiment de satisfaction intérieure, il s'écria tout à coup : « Si j'allais chez ce vieux bavard ! » Aussitôt dit, aussitôt fait. Une demi-heure après, son élégant *tarantass*, attelé de quatre bons chevaux de paysan, galopait dans la direction d'Ipatofka, qui n'était éloigné que de douze verstes, par une route facile.

L'habitation d'Ipatoff se composait de deux petites habitations seigneuriales, placées face à face, des deux côtés d'un immense étang d'eau courante. Une longue digue, plantée de peupliers aux feuilles d'argent, formait le barrage de l'étang, au bout duquel on apercevait le toit aigu d'un petit moulin. Bâties de la même façon, et peintes de la même couleur lilas, les deux maisons semblaient se regarder, au-dessus de l'étang, par leurs petites vitres luisantes. Une terrasse arrondie s'avancait devant chaque maison, surmontée d'un fronton à la grecque, que soutenaient quatre minces colonnettes en bois. Un ancien jardin enveloppait tout l'étang; de vieux tilleuls s'y étendaient en longues avenues, et de hauts sapins, de sombres chênes, d'élégants érables, y élevaient leurs

cimes d'espace en espace. Des masses de lilas et d'acacias pressaient les deux maisons à n'en laisser voir que les façades, desquelles partaient, du côté de l'étang, de petits sentiers pavés de briques écrasées en poussière. Des canards de toutes nuances, des oies blanches et grises, nageaient en petites troupes sur l'eau claire de l'étang, que ne couvrait jamais aucune mousse verdâtre, grâce aux nombreuses sources qui jaillissaient du fond d'un ravin pierreux pour alimenter l'étang. Le site de cette habitation était agréable, avenant, et pourtant solitaire.

Dans une de ces deux maisonnettes, vivait Ipatoff lui-même; dans l'autre, sa vieille mère, bonne femme caduque, âgée de plus de soixante-dix ans. Arrivé sur la digue, Astakoff ne savait sur quelle maison se diriger. Un petit garçon pêchait à la ligne, assis, les pieds nus, sur un tronc d'arbre pourri. Astakoff lui demanda son chemin :

« Mais chez qui allez-vous? chez la vieille dame, ou chez le jeune seigneur? » repartit le garçon sans quitter son hameçon des yeux.

— De quelle vieille dame parles-tu? Je vais chez Michaël Nicolaïtch.

— Ah! chez le jeune homme; alors prenez à droite. »

Et le garçon, donnant une secousse à sa ligne, tira de l'eau un petit goujon argenté. Astakoff prit à droite.

Ipatoff jouait aux dames avec l'*Ame de poche*, quand on vint lui annoncer l'arrivée d'Astakoff. Il se leva précipitamment, gagna en courant l'antichambre, et donna trois baisers sur les joues à son visiteur.

« Vous me trouvez, dit-il, avec mon fidèle compagnon Ivan Illiitch, qui, pour le dire en passant, est tout ravi de votre amabilité. » Bodriakoff dirigea son regard vers un coin de la chambre, ce qu'il faisait chaque fois qu'on

parlait de lui. « Il a eu la bonté de rester avec moi, tandis que ces demoiselles sont allées se promener au jardin. Vanka, cours les chercher, dis-leur que la visite est arrivée. Et comment trouvez-vous notre nature et notre site? Kabourdine a composé des vers en leur honneur; ils commencent :

Ipatofka, aimable refuge....

Le reste est tout aussi bien, mais je ne m'en souviens plus. Le jardin est grand, un peu trop pour mes moyens; et ces deux maisons, si merveilleusement pareilles, ont été construites par deux frères, mon père Nicolas et mon oncle Serge. C'étaient deux amis exemplaires; c'étaient Damon et.... comment donc s'appelait l'autre?

— Pythion, murmura Bodriakoff.

— Est-ce bien là le nom? reprit le vieillard; enfin c'est égal. Il faut que vous sachiez que je suis veuf; j'ai perdu ma chère femme; les aînés de mes enfants sont élevés dans les établissements de la couronne; je n'ai avec moi que mes deux filles cadettes, et la sœur de ma femme. Vous allez les voir. Mais, mon Dieu, Ivan Illiitch, tu ne me fais pas observer que je n'offre rien à mon visiteur. Quelle eau-de-vie daignez-vous préférer?

— Je ne bois rien avant le repas, répondit Astakoff.

— Comment est-ce possible? Du reste, comme il vous plaira. « Laisse libre ton visiteur, ainsi tu lui feras honneur. » Et puis, vous le savez bien, nous vivons ici dans la simplicité. Ce n'est pas un désert, mais c'est un refuge, une retraite solitaire. Vous ne vous asseyez point? »

Astakoff s'assit, en gardant son chapeau dans ses mains.

« Permettez-moi de vous alléger, » reprit Ipatoff; et, lui ayant enlevé son chapeau, il alla le poser soigneusement



sur un siège. Puis il revint s'asseoir en face de son visiteur, et, cherchant à lui dire quelque chose d'aimable, il le regardait en se frottant les mains : « Aimez-vous à jouer aux dames ? »

— J'ai pour principe de ne jouer à aucun jeu.

— Ah ! c'est très-sensé de votre part ; mais les dames, ce n'est pas un jeu ; c'est plutôt un amusement, une manière agréable de tuer le temps. N'est-ce pas, Ivan Illitch ?

— Oui.... les dames.... ce n'est rien.

— Les échecs, c'est autre chose, continua Ipatoff ; mais voici nos demoiselles qui reviennent, » dit-il en s'interrompant et en jetant un regard sur la porte vitrée.

Astakoff se retourna, et aperçut deux jeunes filles d'une dizaine d'années, portant des robes roses et de grands chapeaux de paille, qui montaient rapidement les marches du perron. Une autre fille de vingt ans à peu près, grande et bien faite, les suivait à quelque distance. Toutes trois entrèrent dans la chambre ; les deux petites filles firent leur révérence.

« Voici, je vous les recommande, mes deux filles, dit Ipatoff ; Katia et Nastia<sup>1</sup>. Et voici ma belle-sœur, Marie Pavlovna, dont j'ai eu déjà l'honneur de vous parler. »

Astakoff fit un profond salut à Marie, qui lui répondit par un brusque mouvement de tête. Elle tenait en main une serpette ouverte ; ses épais cheveux châtain s'échappaient un peu en désordre d'un peigne qui avait peine à les retenir, et une feuille s'y était accrochée. Son visage hâlé s'était coloré au grand air ; elle respirait fortement par ses lèvres entr'ouvertes, ses yeux brillaient, et l'on voyait

1. Diminutifs de Catherine et Anastasie.

qu'elle venait de courir, et même quelques taches sur sa robe, de couleur sombre, montraient qu'elle avait travaillé au jardin. Elle sortit immédiatement de la chambre, et les petites filles la suivirent en courant.

« Il faut, dit le vieillard, arranger un peu la toilette, même chez nous. »

Astakoff sourit pour toute réponse. Il était resté frappé de la figure de Marie; jamais il n'avait vu de beauté plus russe, plus particulière à la steppe. Elle revint bientôt, s'assit sur un sofa, et demeura immobile. Elle avait seulement un peu relevé et peigné ses cheveux, mais n'avait pas changé de robe, et n'avait pas même mis de manchettes.

Sa figure était plutôt farouche que fière; son front, large et bas; son nez, droit et court; un sourire lent et contenu effleurait à peine ses belles lèvres, un peu fortes et vivement colorées. Dans le léger froncement de ses sourcils en ligne droite se lisait quelque mépris. Elle tenait ses grands yeux sombres presque toujours baissés. « Je sais bien, semblait-elle dire, que vous me regardez tous; cela m'ennuie, mais, à votre aise, regardez-moi. » Quand elle levait ses yeux, il y avait dans son regard quelque chose de sauvage, de majestueux et d'étonné, qui le faisait ressembler au regard d'une biche. Sa taille était grande, élancée, de contours irréprochables; un poète classique l'eût comparée à Cérès ou à Junon.

« Que faisiez-vous dans le jardin? lui demanda Ipatoff, qui cherchait à la faire parler.

— Nous coupions des branches mortes, et nous bêchions des plates-bandes, » répondit-elle d'une voix un peu basse de timbre, mais douce et sonore à l'oreille.

— Vous êtes-vous bien fatiguées?

— Les enfants le sont; pas moi.

— Je m'en doute ; tu es une vraie Bobeline<sup>1</sup>. Avez-vous été voir la grand'mère ?

— Oui, elle dormait.

— Vous devez aimer les fleurs, dit Astakoff se mêlant à l'entretien.

— Oui.

— Pourquoi ne mets-tu jamais de chapeau quand tu sors ? reprit Ipatoff ; regarde comme tu es rouge et hâlée. »

Elle passa silencieusement sur son visage une de ses mains, qui étaient petites, mais assez larges et colorées, car elle ne mettait jamais de gants.

« Vous vous occupez vous-même de jardinage ? » demanda de nouveau Astakoff.

— Oui. »

Astakoff prit occasion de là pour raconter qu'un de ses voisins et amis, le prince N..., avait un jardin magnifique. « Le jardinier en chef, un Allemand, ajouta-t-il, reçoit de gages deux mille roubles d'argent. » Astakoff n'avait pas l'habitude de mentir, et pourtant il avait ajouté cinq cents roubles.

« Comment se nomme ce jardinier ? demanda tout à coup l'*Ame de poche* en se levant.

— Je ne sais.... vraiment ; Mayer ou Miller. Mais pourquoi cette question ?

— Il est toujours utile de savoir un nom de famille, » répondit l'autre en s'asseyant.

Astakoff continua à parler du prince N.... Les deux jeunes filles entrèrent en tapinois, s'assirent côte à côte, et se mirent à le dévorer des yeux en se donnant de légers coups de coude.

<sup>1</sup>. Héroïne de la dernière insurrection des Grecs contre les Turcs, dont le nom est resté très-populaire en Russie.



« Yégor Kapitonitch vient d'arriver, annonça un domestique, du seuil de la porte.

— Fais entrer, fais entrer, » s'écria Ipatoff.

Un petit vieillard, gros et court, entra sur-le-champ. Sa figure était bouffie et plissée comme une pomme cuite. Il portait une lévite en drap gris, à brandebourgs noirs et collet droit, et son large pantalon en velours s'arrêtait bien au-dessus de la cheville.

« Bonjour, mon très-cher ami, s'écria Ipatoff en allant à sa rencontre. Il y a bien longtemps que nous ne vous avons vu.

— C'est vrai, répondit l'autre d'une voix plaintive et grasseyante, après avoir d'abord salué chacun des assistants. Mais vous le savez, Michaïl Nicolaïtch, suis-je un homme libre?

— En quoi n'êtes-vous pas un homme libre?

— Et Matrona Markovna!

— Eh bien.... Matrona Markovna? reprit Ipatoff en faisant sous cape un signe à Astakoff, pour attirer son attention.

— Mais c'est connu de tout le monde, reprit Yégor Kapitonitch en s'asseyant. Vous le savez aussi; elle n'est jamais contente de moi. Quoi que je dise, ce n'est pas délicat, pas comme il faut, pas décent. Et pourquoi pas décent? Dieu seul peut le savoir. Et les demoiselles.... mes filles, je veux dire, elles imitent leur mère. Je ne dis pas.... Matrona Markovna est une excellente femme, la meilleure des femmes; mais, à propos des manières, elle est d'une trop grande sévérité.

— De grâce, en quoi donc vos manières sont-elles mauvaises, Yégor Kapitonitch?

— C'est ce que je pense moi-même; mais enfin il est difficile de la contenter. Hier, par exemple, je dis à table : « Matrona Markovna (et Yégor Kapitonitch donna

à sa voix l'expression la plus caressante), permets.... 1  
me semble que notre cocher ne ménage pas les chevaux,  
ne sait pas son métier. Aujourd'hui l'éta lon noir est tout  
à fait abattu.... » Là-dessus, voilà Matrôna Markovna qui  
part comme la poudre. Elle se met à me faire honte.  
« Tu ne sais pas, me dit-elle, t'exprimer décemment  
dans la société des dames. » Et voilà que les demoiselles  
quittent aussitôt la table; et le lendemain, les autres de-  
moiselles, les Biruleff, les nièces de ma femme, savent  
déjà tout. En quoi m'étais-je mal exprimé? je m'en rap-  
porte à vous. Il est vrai que, quelquefois, je m'exprime  
un peu crûment; à qui cela n'arrive-t-il pas, surtout chez  
soi? Eh bien! dès le lendemain, les demoiselles Biruleff  
savent tout. Je ne sais vraiment plus que faire. Quelque-  
fois je suis assis, et je me mets à penser, à ma façon.  
Quand on pense, vous savez, on a la respiration forte.  
Alors Matrôna Markovna se met à me faire honte :  
« Ne ronfle pas, dit-elle; qui est-ce qui ronfle aujour-  
d'hui? — Pourquoi me grondes-tu, dis-je, Matrôna  
Markovna? tu devrais avoir de la compassion pour mes  
infirmités, et tu me grondes. » Maintenant, je ne pense  
plus à la maison. Je me tiens assis et je regarde par  
terre, comme un enfant puni. C'est comme je vous le dis,  
en vérité. Encore un exemple : L'autre soir, en me cou-  
chant, je dis à Matrôna Markovna : « Ma petite mère,  
vous gâtez tout à fait votre petit laquais cosaque. Si ce  
jeune pourceau se lavait la figure au moins les diman-  
ches.... » Il me semble que je m'exprimais avec tendresse  
et d'une façon détournée. Eh bien, je n'ai pas été plus  
heureux. Matrôna Markovna s'est mise à me faire honte.  
« Tu ne sais pas, m'a-t-elle dit, te conduire dans la so-  
ciété des dames. » Et le lendemain les demoiselles Biru-  
leff savaient tout. Comment voulez-vous, après cela, que  
j'aie le cœur à faire des visites, Michail Nicolaïtch ?

— Je suis fort étonné de ce que vous me dites, répartit Ipatoff. Matrona Markovna me semblait....

— Ah! c'est une excellente femme, interrompit Yégor Kapitonitch, une mère, une épouse exemplaire. Mais elle a trop de sévérité sur la question des manières. Elle me dit qu'il faut en tout *de l'ensemble*, et que je n'en ai pas. Vous savez que je ne parle pas le français, et que je le comprends assez mal. Qu'est-ce donc que cet *ensemble* que je n'ai pas? »

Ipatoff, qui ne savait pas plus le français que son visiteur, se contenta de l'usser les épaules.

« Et que font vos fils? demanda-t-il.

— Oh! mes fils, j'en suis content; ce n'est pas comme des demoiselles. Lolo est un garçon adroit; ses supérieurs en sont satisfaits. Quant au second, malheureusement, c'est un philanthrope.

— Que voulez-vous dire?

— Mais qu'il ne veut voir personne, qu'il est sauvage. Et sa mère lui dit toujours: « Respecte ton père, mais ne l'imite en rien. »

A ce moment entra une vieille femme, la tête enveloppée d'un mouchoir; elle annonça que le dîner était prêt. On alla se mettre à table.

Le dîner dura assez longtemps. Ipatoff tint le dé de la conversation. Marie, près de laquelle on avait placé Astakoff, continuait à garder le silence, malgré toutes les avances aimables qu'il lui prodiguait. Elle ne souriait de temps à autre qu'aux deux petites filles, qui venaient lui chuchoter à l'oreille, et qu'elle semblait aimer beaucoup. *L'Ame de poche* mangeait avec la même paresse qu'il mettait à toutes choses. Après le dîner, on alla prendre le café sur la terrasse. Le temps était superbe, et l'air imprégné du parfum des tilleuls en fleur. Une douce fraîcheur qui venait de l'étang et des grands arbres



tempérait l'ardeur d'un jour d'été. Tout à coup le galop d'un cheval retentit sur la digue; une amazone en large chapeau gris apparut, se dirigeant vers la maison, suivie d'un petit Cosaque monté sur un cheval à sa taille.

« Ah! » s'écria Ipatoff, voici Nadejda Alexeïevna qui nous arrive. Quelle agréable surprise!

— Seule? demanda brusquement Marie en relevant la tête.

— Seule. Il est probable que quelque chose a retenu Piôtr Alexeïtch. »

Une vive rougeur colora le visage de Marie, qui se détourna pour la cacher. Cependant l'amazone, qui était entrée dans le jardin par une petite porte, s'approcha de la terrasse au grand galop, et sauta légèrement par terre sans attendre ni son Cosaque, ni Ipatoff, qui s'était empressé d'aller à sa rencontre. Ayant lestement relevé sa longue jupe, elle franchit en courant les marches de la terrasse, et s'écria gaiement : « Me voici!

— Soyez la bienvenue, s'écria Ipatoff; c'est aimable, c'est charmant, c'est inespéré. Permettez-moi de vous baiser la main.

— A votre aise. Seulement, ôtez mon gant vous-même.... Macha, imagine-toi que mon frère ne vient pas aujourd'hui.

— Je vois bien qu'il n'est pas venu, répondit Marie à demi-voix.

— Il te fait dire qu'il est occupé; ne te fâche pas.... Bonjour, Yégor Kapitonitch; bonjour, les enfants; bonjour, tout le monde.... Vassa, dit-elle en se tournant vers son petit Cosaque, fais bien promener *Krasavtchick*<sup>1</sup>. Macha, donne-moi une épingle pour rattacher ma jupe.... Aïe, je me suis piquée.... Michaïl Nicolaïtch, venez ici. »  
Ipatoff s'approcha d'elle.

4. Le petit coquet.

« Quel est ce nouveau personnage si grave? demanda-t-elle d'une voix assez haute.

— C'est notre voisin Astakoff, vous savez, le propriétaire de Sassovo. Voulez-vous que je vous le présente?

— Bien, plus tard.... Ah! quel beau temps! Yégor Kapitonitch, est-il possible que Matrona Markovna vous gronde même par un aussi beau temps?

— Matrona Markovna ne me gronde jamais; seulement....

— Et les demoiselles Biruleff? Le lendemain elles savent tout, n'est-ce pas? »

Et elle partit d'un joyeux éclat de rire.

« Vous daignez toujours rire, repartit Yégor; du reste, quand rirait-on, si ce n'est à votre âge? »

— Yégor, mon cher ami, ne vous fâchez pas, ou j vous embrasse.... Ah! je suis fatiguée, permettez-moi de m'asseoir. »

Elle se jeta dans un fauteuil, et enfonça d'un geste mutin son chapeau jusque sur ses yeux.

« Permettez, Nadejda Alexeïevna, que j'aie l'honneur de vous présenter notre voisin M. Astakoff, dont vous avez certainement beaucoup entendu parler. »

Astakoff salua d'un air compassé, et Nadejda le regarda sous le rebord de son chapeau.

« Nadejda Alexeïevna Vérétiëff, continua Ipatoff en se tournant vers son hôte. Elle vit ici avec son frère Piôir Alexeïtch, lieutenant aux gardes en retraite; grande amie de ma belle-sœur, et très-bienveillante pour toute notre maison.

— C'est un véritable état de services, » reprit la dame en continuant à lancer de dessous son chapeau des regards malicieux sur M. Astakoff.

Astakoff se tenait tout roide, et néanmoins il se disait intérieurement : « Mais celle-ci aussi est très-jolie »

En effet, Nadejda était une charmante personne; svelte et mince, elle paraissait plus jeune qu'elle ne l'était réellement, car elle comptait déjà vingt-six ans sonnés. Elle avait le visage rond, la tête petite, les cheveux longs, fins et légers, un petit nez hardiment retroussé, et des yeux où la malice et la gaieté semblaient s'allumer par étincelles. Tous les traits de son visage étaient extrêmement mobiles et prenaient mainte fois une expression comique avec laquelle alternait sur sa physionomie un air réfléchi, un air de bonté, qui venait et passait comme un éclair. Elle avait été très-gâtée dans son enfance, et cela se voyait encore, car les enfants gâtés en gardent le cachet toute leur vie. Elle saisissait facilement le côté ridicule des gens, et même dessinait assez bien des caricatures. Son frère l'aimait tendrement, bien qu'il eût coutume d'assurer qu'elle piquait, non comme l'abeille, mais comme la guêpe : car l'abeille meurt de sa piqûre et la guêpe ne s'en porte que mieux; comparaison qui la fâchait toujours.

« Êtes-vous ici pour longtemps ? demanda-t-elle brusquement à Astakoff en baissant les yeux et tournant sa cravache entre ses mains.

— Non, je me dispose à partir dès demain.

— Pour aller ?...

— Chez moi.

— Pour quoi faire, chez vous ?

— Comment, pourquoi ? J'y ai des affaires qui ne souffrent aucun délai.

— Êtes-vous donc un homme si rangé ?

— Je tâche de l'être; dans notre temps positif, chaque homme qui se respecte doit être positif et rangé. »

Nadejda souleva le bord de son chapeau, et Ipatoff s'écria : « Dieu ! que c'est dit avec justesse ! n'est-ce pas. Bodriakoff ? »



L'Ame de poche donna d'un regard son assentiment, et Yégor ajouta : « C'est absolument l'opinion de Matrona Markovna.

— Je regrette, reprit Nadejda, que cette vérité soit si bien reconnue. Mais, franchement, vous feriez mieux de rester ici; il nous manque un jeune premier. Jouez-vous la comédie ?

— Je vous avoue que ce genre d'occupation m'a toujours été pleinement étranger.

— Je suis sûre que vous joueriez bien. Vous avez l'air si... imposant ! C'est ce qu'il faut aujourd'hui pour les jeunes premiers. Mon frère et moi nous avons l'intention d'établir ici un théâtre; mais ce ne sera pas seulement pour jouer des comédies : nous jouerons tout, des drames, des ballets et même des tragédies. Que manque-t-il à Macha pour faire une Cléopâtre ou une Phèdre ? Regardez-la. »

Astakoff se retourna pour la voir. La tête appuyée contre le chambranle de la porte, et les bras croisés sur la poitrine, Marie, d'un air pensif, étendait son regard dans le lointain. Ses traits, réguliers et harmonieux, rappelaient en effet, dans ce moment, le contour des figures antiques. Elle n'avait pas entendu les dernières paroles de Nadejda; mais, remarquant que tous les regards se dirigeaient soudainement sur elle, elle se douta de leur sens, rougit et voulut s'éloigner. Nadejda saisit sa main, et, avec la caresse coquette d'un petit chat, elle l'attira vers elle et déposa un baiser sur cette main presque masculine. Marie devint plus rouge.

« Tu fais toujours des folies, Nadia.

— Mais n'ai-je pas dit la vérité ? Je le demande à tous. Allons, calme-toi, je ne le ferai plus.... Je le répète, continua-t-elle en se tournant vers Astakoff, c'est grand dommage que vous partiez. Nous avons bien un jeune

premier qui se propose lui-même; mais il est trop mauvais.

— Qui est-ce?

— Bodriakoff, le poète. Et comment voulez-vous qu'un poète soit bon jeune premier? D'abord, il s'habille d'une façon à faire frémir; et puis, on dit qu'il écrit des épigrammes, et pourtant chaque femme lui fait peur; même moi, imaginez-vous. Il balbutie, il tient toujours une main plus haut que sa tête. Enfin... dites-moi, monsieur Astakoff, est-ce que tous les poètes sont ainsi?

— Je n'ai jamais connu personnellement aucun d'eux, répondit Astakoff, en se redressant de toute sa taille, et je dois dire de plus que je n'ai jamais cherché à faire une telle connaissance.

— Oui, c'est vrai, vous êtes un homme positif... Que faire? Nous prendrons Bodriakoff. Les autres jeunes premiers sont encore plus mauvais. Celui-là du moins apprendra son rôle par cœur, il a de la mémoire; c'est grâce à cela qu'il fait des vers. Macha, outre les rôles tragiques, fera chez nous la *prima donna*. Vous ne l'avez pas entendue chanter?

— Non, reprit Astakoff d'un air agréable et surpris. Je ne savais pas....

— Qu'as-tu donc aujourd'hui, Nadia? » interrompit Marie mécontente.

Nadejda se leva brusquement et jeta son chapeau sur un siège : « Au nom du ciel, Macha, chante-nous quelque chose, de grâce. Je ne te laisserai pas de repos que nous ne t'ayons entendue. Allons, Macha, mon âme, j'aurais chanté moi-même pour égayer ce monsieur, qui s'ennuie visiblement; mais tu sais combien ma voix est vilaine. En revanche, tu verras comme je t'accompagnerai.

— Il faut faire toutes tes volontés, reprit Marie après

un moment de silence. Tu es une enfant gâtée, habituée à ce qu'on passe par tous tes caprices. Allons, je vais chanter.

— Bravo, bravo ! s'écria Nadejda en frappant des mains. Messieurs, au salon ! Et quant à mes caprices, ajouta-t-elle en la menaçant du doigt, tu me les payeras une autre fois. Est-il permis de dévoiler ainsi les faiblesses des gens devant des personnes inconnues ? Yégor Kapitonitch, est-ce ainsi que Matrona Markovna vous fait rougir devant les étrangers ?

— Matrona Markovna, murmura Yégor, est une femme très-respectable ; seulement...

— C'est bien, c'est bien, » reprit Nadejda, et elle se dirigea en sautillant vers le salon.

Tous l'y suivirent. Elle s'assit devant le piano ; Marie s'arrêta à quelques pas d'elle, les mains derrière le dos, et s'appuya à la muraille.

« Macha, dit Nadejda après un moment de réflexion, chante-nous *Le paysan sème du blé.* »

Marie chanta. Sa voix était sonore et pure ; elle chantait simplement, mais avec expression. Tous l'écoutèrent avec plaisir, et Astakoff ne put cacher son étonnement. A peine eut-elle fini, qu'il s'approcha d'elle pour lui dire qu'après avoir entendu tous les artistes de la capitale, il n'aurait jamais pu croire....

« Attendez, vous en verrez bien d'autres, interrompit Nadejda. Macha, je vais contenter ton âme de Petite-Russienne ; chante-nous : *Il s'élève un long bruit dans la forêt.*

— Vous êtes de ce pays-là, de la Petite-Russie ? s'écria Astakoff.

— C'est ma patrie, » répondit-elle, et sur-le-champ elle se mit à chanter.

Elle prononça les premiers vers avec assez de calme ; mais bientôt cette mélodie mélancolique et pénétrante,



qui lui rendait le pays natal, la jeta dans une émotion profonde. Ses yeux brillèrent, son regard prit un sentiment de fierté, sa voix vibra fortement.

« Dieu ! que tu as bien chanté ! s'écria Nadejda ; que mon frère aura de regrets de n'être pas venu ! »

Marie baissa aussitôt sa tête, qu'elle avait relevée, et sourit de ce sourire amer qui lui était habituel.

« Encore quelque chose, dit Ipatoff.

— Oh ! oui, ayez cette bonté, ajouta Astakoff.

— Excusez-moi, je ne chanterai plus aujourd'hui, » répondit Marie, qui sortit brusquement de la chambre. Nadejda la suivit du regard, sembla réfléchir un moment, sourit et se mit à jouer avec un seul doigt la chanson : *Le paysan sème du blé* ; puis tout à coup elle commença une polka brillante, et, sans l'avoir achevée, ferma le piano et se leva.

« Quel dommage qu'on ne puisse pas danser en ce moment ! car vous ne dansez pas, je suppose, monsieur ? dit-elle en s'adressant à Astakoff.

— Marie Pavlovna a une très-belle voix, répondit-il d'un ton sentencieux.

— Vous aimez donc la musique ? reprit Nadejda.

— Certainement.

— Un homme aussi savant qui aime la musique !

— Qui vous a dit, mademoiselle, que je suis... ?

— Ah ! pardon ! c'est un homme aussi positif que j'aurais dû dire... Mais qu'est devenue Macha ? Attendez, je vais la ramener. »

Et Nadejda sortit en courant.

« Une étourdie, une folle, comme vous voyez, dit Ipatoff. Mais le cœur excellent ! Et quelle éducation elle a reçue ! On ne peut s'en faire l'idée. Elle parle toutes les langues. Mais ce sont des gens riches, cela se comprend.

— C'est une personne digne par son amabilité de figu-

rer dans les plus hauts cercles, reprit Astakoff. Mais, pardon.... Votre femme était donc de la Petite-Russie?

— Oui, ma défunte était Petite-Russienne, et même elle ne parlait pas le russe très-correctement. Quant à Marie, c'est autre chose. Elle est venue fort jeune en Russie. Mais le sang se montre toujours. Vous avez remarqué comme elle a chanté.... Ah! il ne faut pas dire du mal de son pays en sa présence.

— Ce pays nous appartient, dit gravement Astakoff. En dire du mal serait impolitique.

— Vous avez raison. Mais que sont-elles devenues? Il est temps de prendre le thé. »

Les deux amies restèrent longtemps absentes. Ipatoff fut obligé de les envoyer chercher plusieurs fois. Elles revinrent enfin. Marie versa le thé, et Nadejda, s'approchant de la terrasse, se mit à regarder dans le jardin. Une calme et sereine soirée avait succédé à la chaleur d'un jour d'été. Le crépuscule embrasait le ciel. Sur le lac, à demi empourpré par les feux du couchant, à demi assombri par la nuit tombante, se réfléchissaient, immobiles et renversés, les arbres et les maisons. Tout se calmait, tout se taisait alentour.

« Regardez un peu, dit Nadejda à Astakoff qui s'était approché d'elle; regardez, que c'est joli! Là, dans l'étang, une étoile se mire tout près d'une lumière allumée dans la maison. L'une est dorée, l'autre rouge. Tiens! voilà la grand'mère qui arrive, » ajouta-t-elle à haute voix.

Une petite calèche d'enfant apparut derrière une touffe de lilas. Deux hommes la traînaient. Une petite vieille, bien emmaillottée, et la tête tombant sur la poitrine, y était assise. Les barbes de sa coiffe cachaient presque entièrement sa figure jaunie et ratatinée. La calèche s'arrêta devant la terrasse, et la dame s'annonça par une petite toux sèche. Ipatoff sortit aussitôt à sa rencontre, suivi de ses

deux filles, qui, durant toute la soirée, n'avaient cessé d'entrer et de sortir comme des souris.

« Je vous souhaite le bonsoir, ma mère, dit Ipatoff en élevant la voix autant que possible ; comment vous sentez-vous ? »

— Je suis venue voir ce que vous faites, répondit la vieille dame avec effort et d'une voix sourde. Le temps est si beau ! J'ai dormi tout le jour, et mes jambes viennent de me réveiller. Oh ! ces jambes ! Elles ne me servent plus à rien qu'à me faire souffrir.

— Permettez-moi, ma mère, de vous présenter notre voisin, M. Astakoff.

— Enchantée, dit la vieille en jetant sur le visiteur un regard de ses grands yeux noirs, déjà ternes. Je vous prie d'avoir de la bonté pour mon jeune homme. C'est un bon jeune homme. Je lui ai donné l'éducation que j'ai pu, comme peut une femme. Il a encore beaucoup de légèreté ; mais il faut espérer qu'avec l'aide de Dieu, l'âge le rendra plus raisonnable. Je le désire beaucoup, car il est temps que je remette à un autre la conduite des affaires.... C'est vous, Nadia ?

— C'est moi, grand'mère.

— Que fait Macha ?

— Elle verse le thé.

— Hum ! S'en tire-t-elle bien ? Et qui est encore là ?

— Ivan Illiitch et Yégor Kapitonitch.

— Le mari de Matrona Markovna ?...

— Lui-même, grand'mère. »

La vieille murmura encore quelques paroles inintelligibles.

« Allons, c'est bien, fit-elle. Écoute un peu, Micha<sup>1</sup>.

1. Diminutif de Michail.



J'ai beau demander le starosta, il ne vient point. Dis-lui qu'il se présente demain de bonne heure ; j'ai une quantité d'ordres à lui donner. Je vois bien que, sans moi tout irait de travers. C'est assez ; je suis fatiguée. Traînez-moi, vous autres. Adieu, mon petit père, ajouta-t-elle en se tournant vers Astakoff ; j'ai oublié votre nom, excusez une vieille. Et vous, petites filles, ne me reconduisez pas, c'est inutile. Vous ne pensez qu'à courir. Restez assises, et apprenez vos leçons. M'entendez-vous ? Macha vous gâte.... Allons, marchez. »

La tête de la bonne dame, qu'elle avait relevée avec effort, retomba sur sa poitrine, et la calèche s'éloigna.

« Quel âge a votre mère ? demanda Astakoff.

— Elle n'a que soixante et quatorze ans ; mais il y en a déjà vingt-six qu'elle est entièrement perclue. Ce malheur lui est arrivé bien peu après la mort de mon père. C'était une beauté. »

Tous se turent un moment.

« Quelle horreur ! s'écria Nadejda. Une chauve-souris vient de passer. » Et, rentrant précipitamment dans le salon : « Il est temps que je m'en aille. Michail Nicolaïtch, faites seller mon cheval.

— Moi aussi, dit Astakoff.

— Comment, comment ! s'écria Ipatoff. Mais non, vous passerez ici la nuit. Il y a douze grandes verstes à faire. Et vous, Nadejda Alexeïevna, qui vous presse ? Attendez au moins que la lune se lève.

— Voilà une idée, répondit-elle ; il y a longtemps que je n'ai monté à cheval au clair de lune. C'est donc convenu. Et vous, Vladimir Sergeïtch, je vais vous faire préparer une chambre. »

On apporta des lumières. Ipatoff et Yégor se mirent à jouer à la préférence, et l'*Ame de poche* s'établit silencieusement auprès d'eux.

« Oui, c'est charmant, reprit Nadejda, de monter à cheval au clair de lune, surtout en traversant des buissons de noisetiers. On a peur, et ça fait plaisir. Quel étrange jeu de lumières et d'arbres ! On croit toujours que quelqu'un vous précède, ou vous suit, ou se glisse auprès de vous. »

Astakoff l'encouragea par un sourire protecteur.

« Encore autre chose, dit-elle. Vous est-il arrivé d'être assis, par une nuit bien chaude et bien sombre, sur la lisière d'un bois ? Il me semble, à moi, que deux personnes se disputent en chuchotant tout contre mon oreille.

— C'est le sang, dit Ipatoff en jetant sa carte.

— Vos descriptions sont très-poétiques, mademoiselle, ajouta Astakoff.

— Vous trouvez ? En ce cas, elles ne doivent pas plaire à Macha.

— Pourquoi donc ? Est-ce que Marie Pavlovna n'aime pas la poésie ?

— Non ; elle trouve que tout cela est composé, est faux, et elle a l'horreur de tout ce qui n'est pas vrai.

— Quel étrange reproche ! composé ! Comment peuvent faire autrement ceux qui composent des vers ?

— Mais vous aussi, vous ne devez pas aimer la poésie ?

— Au contraire ; j'aime les vers quand, d'une part, ils sont harmonieux, et que, de l'autre, ils expriment une pensée.... comprenez-moi bien.... ce qu'en France on nomme *une idée*.... une *idée*, entendez-vous ? »

Marie se leva.

« Où vas-tu ? demanda Nadejda.

— Coucher les enfants ; il est bientôt neuf heures.

— On les couchera bien sans toi. Comment ! voilà monsieur qui devient éloquent, et tu veux t'en aller ? »

Marie prit les deux petites par les mains, et s'éloigna.

« Elle n'est pas de bonne humeur aujourd'hui, fit Nadejda, et j'en sais la raison ; mais cela passera.

— Permettez-moi de vous demander, lui dit Astakoff, si vous avez l'intention de passer l'hiver à Saint-Pétersbourg ?

— Je ne sais ; je crains de m'y ennuyer.

— S'ennuyer à Saint-Pétersbourg ! Comment serait-ce possible ? »

Et Astakoff se mit à lui décrire les charmes d'une vie de capitale. Nadejda l'écoutait avec attention, sans le quitter des yeux. Elle semblait étudier sa physionomie, et souriait intérieurement.

« Vous ne vous en repentirez pas, dit Astakoff en terminant sa description.

— Je ne me repens jamais. Quand on a fait une sottise, il faut tâcher de l'oublier aussi vite que possible ; voilà tout.

— Permettez-moi de vous demander encore, reprit Astakoff, et cette fois en français, si vous connaissez depuis longtemps Marie Pavlovna ? Quelle est sa famille ? Sont-ce des gens riches, comme il faut ?

— Permettez-moi de vous demander à mon tour, répartit Nadejda, pourquoi vous m'avez adressé cette question-là en français ?

— Mademoiselle.... je ne sais trop....

— Eh bien ! je le sais, moi. Marie est une charmante fille.... qui parle mal le français, ajouta-t-elle après une pause.

— Elle est assurément très-originale, murmura Astakoff.

— Originale ! est-ce bien une louange dans votre bouche, dans la bouche d'un homme positif ? Moi aussi,



peut-être, je vous semble originale. Ah ! je crois que la lune s'est levée ; oui, voici son reflet sur les peupliers. Il faut partir ; je vais dire qu'on selle *Krasavtchick*.

— Il est déjà sellé, dit le petit Cosaque de Nadejda, en se montrant dans la bande de lumière qui tombait du salon sur le jardin.

— C'est bien. Macha, où es-tu ? Viens me dire adieu. »

Marie sortit de la chambre voisine. Les hommes se levèrent de leur table de jeu.

« Vous partez déjà ? dit Ipatoff.

— Oui, il est temps. » Et, s'avançant près de la porte vitrée : « Oh ! quelle nuit ! Venez tous, avancez la tête. N'est-ce pas que vous sentez comme la nuit respire ? Quelle odeur ! Toutes les fleurs se sont éveillées, et nous allons dormir, nous. A propos, Macha, j'ai dit à M. Astakoff que tu ne peux pas souffrir la poésie. Voici mon cheval. Adieu tous. »

Elle descendit en courant les marches du perron, sauta légèrement en selle, dit : « A demain ; » et, donnant de la cravache sur le cou de son cheval, elle partit au galop par la digue. Tous la suivaient du regard. « A demain ! » fit-elle encore derrière les peupliers. On entendit longtemps le bruit des sabots, qui se perdit peu à peu dans le silence de la nuit.

Ipatoff proposa de rentrer à la maison.

« Il est fort agréable d'être à l'air, dit-il, mais mieux vaut encore reprendre notre partie. »

Ils rentrèrent. Astakoff interrogea de nouveau Marie.

« Pourquoi, lui dit-il, n'aimez-vous pas la poésie ?

— Les vers ne me plaisent pas, répondit-elle.

— Peut-être en avez-vous lu fort peu ?

— Je n'en lis pas moi-même ; on m'en a lu quelques-uns.

— Même ceux de Pouchkine ne vous plaisent pas !

— Même ceux de Pouchkine.

— Pourquoi? »

Marie ne répondit rien. Mais Ipatoff, se penchant sur le dos de la chaise, fit remarquer avec un sourire bienveillant que ce n'étaient pas seulement les vers que Marie n'aimait pas; qu'elle n'aimait pas non plus le sucre, et généralement rien de doux.

« Mais il y a des vers qui ne sont pas doux, s'écria Astakoff.

— Par exemple! » fit Marie.

Astakoff se gratta l'oreille. Il savait lui-même peu de vers par cœur, et, demander un exemplaire de Pouchkine chez Ipatoff eût été folie.

« Voici, dit-il enfin. Connaissez-vous *Antchar*, *l'arbre de la mort*? Il est impossible de dire que cette poésie soit douce.

— Récitez, » dit Marie, baissant la tête.

Astakoff jeta les yeux sur le plafond, fronça les sourcils, prit une pose grave, et récita les vers suivants<sup>1</sup>:

« Au milieu d'un désert avare et maigre, sur un sol calciné par l'ardente chaleur, *Antchar*, comme une sentinelle terrible, se dresse, unique dans tout l'univers.

« La Nature, mère de ces steppes éternellement altérées, l'a procréé dans un jour de colère, et a imprégné d'un venin subtil la verdure morte de ses branches, et jusqu'à ses racines.

« Le venin suinte à travers son écorce, fondu par l'ardeur de midi, et, vers le soir, il reste figé en hideuses larmes à demi transparentes.

1. Ils ne sont pas cités dans l'original, tout Russe sachant par cœur cette pièce de vers, longtemps prohibée par la censure.

« Aucun oiseau ne vole alentour; aucun animal ne s'en approche; seul le noir tourbillon se heurte sur lui, et, quand il le dépasse, il fuit, déjà pestiféré.

« Si une nuée errante vient arroser son feuillage toujours somnolent, la pluie découle, déjà empoisonnée, de ses branches dans le sable brûlant.

« Mais un homme, par un simple regard de commandement, envoya vers l'arbre de la mort un autre homme, et celui-ci, docilement, se mit en route, et revint, le jour suivant, avec le poison.

« Il apporta la gomme mortelle, et une branche aux feuilles flétries. La sueur coulait en ruisselets glacés de son front pâissant.

« Il l'apporta, fléchit et se coucha sur les nattes de la tente; et le pauvre esclave mourut aux pieds du seigneur invincible.

« Et le prince fit tremper dans le poison la pointe de ses flèches rapides, et, avec elles, envoya la mort à tous ses voisins paisibles. »

Après la première strophe, Marie avait levé lentement les yeux, et les avait fixés sur Astakoff. Quand il eut fini :

« De grâce, lui dit-elle, répétez encore. »

Astakoff récita de nouveau l'*Antchar*. Marie passa dans l'autre chambre, puis revint aussitôt avec une plume et du papier, et lui dit :

« Je vous en prie, écrivez-moi cela.

— Avec plaisir; mais je m'étonne, je vous l'avoue, que ces vers aient pu vous plaire. Je les avais cités uniquement pour vous prouver que tous les vers ne sont pas lous. Les voici, » ajouta-t-il en posant un grand point d'exclamation à la fin du dernier. Marie le remercia, et emporta la feuille.

Une demi-heure plus tard, on apporta le souper, et bientôt chacun gagna sa chambre. Vainement Astakoff,



pendant le souper, avait tâché de faire parler Marie ; il était difficile de lier conversation avec elle, et les anecdotes qu'il contaient n'intéressaient que médiocrement sa voisine, bien qu'il y employât les expressions les plus choisies. En se couchant, Astakoff ne put se défendre de penser à Marie et à Nadejda ; cependant il se serait endormi bien vite, si son voisin Yégor Kapitonitch ne l'en eût empêché. Le mari de Matrona Markovna, déjà déshabillé et couché dans son lit, avait une longue conversation avec son domestique ; il lui faisait de la morale. Chacune de ses paroles arrivait distincte aux oreilles d'Astakoff ; une mince cloison séparait leurs appartements.

« Tiens la chandelle devant ta poitrine, disait Yégor Kapitonitch d'une voix larmoyante ; tiens-la de façon que je voie ton visage. Tu m'as fait vieillir, homme sans conscience, vieillir complètement.

— Par quoi, de grâce, ai-je pu vous faire vieillir, Yégor Kapitonitch ? répondit la voix rauque et endormie du domestique.

— Par quoi ? je te dirai par quoi. Combien de fois t'ai-je dit : « Mitka, te disais-je, quand tu viens avec moi quelque part en visite, prends toujours pour moi deux habillements de rechange, surtout... tiens ta chandelle devant ta poitrine... surtout des habillements d'en bas. » Et qu'as-tu fait aujourd'hui ?

— Quoi ?

— Quoi ? Demain, que mettrai-je ?

— Ce que vous avez mis aujourd'hui.

— Tu me fais vieillir, brigand, tu me fais vieillir.

Aujourd'hui déjà, je ne savais plus que devenir de la chaleur... tiens ta chandelle, et ne dors pas, quand ton maître te fait l'honneur de converser avec toi.

— Mais Matrona Markovna m'a dit que c'était assez.

« Pourquoi, dit-elle, prendre tant de choses avec vous ? ça ne fait que les user. »

— Matrona Markovna ! Est-ce l'affaire des dames de mettre le nez dans ces choses-là, être grossier que tu es ? Tous, tous, vous me faites vieillir.

— Mais Yakhim a dit la même chose.

— Comment dis-tu ?

— Je dis que Yakhim l'a dit.

— Yakhim, Yakhim ! répéta Yégor d'un ton de reproche. Voyez-vous ces gens sans foi ni loi, qui ne savent pas même parler le russe ? Yakhim ! qu'est-ce que Yakhim ? Yéphim peut se dire, à la rigueur, parce que.... comprends-moi bien ; le nom de ce saint est Éphymus en grec, m'entends-tu ? quand on est pressé, je comprends que l'on dise Yéphim ; mais jamais Yakhim. Yakhim ! Vous me faites tous vieillir, brigands. Tiens ta chandelle. »

Et longtemps encore Yégor Kapitonitch continua à morigéner son serviteur, malgré les soupirs et la petite toux d'impatience que faisait entendre Astakoff. Enfin le voisin renvoya son infortuné Mitka et s'endormit. Mais Astakoff n'en fut guère plus soulagé. Yégor avait l'habitude de ronfler si fort et si haut, avec de tels passages du grave à l'aigu, que la cloison elle-même semblait en gémir. De plus, l'air de la petite chambre où couchait Astakoff était lourd et renfermé, et pour couverture il avait un édredon ; il ne put y tenir, et se leva. Il ouvrit la fenêtre, et se mit à respirer avec bonheur l'air frais de la nuit ; sa fenêtre donnait sur le jardin. Le ciel était pur, et le disque de la pleine lune, tantôt se réfléchissait tout rond sur le lac, tantôt s'étendait en une longue gerbe de paillettes dorées qui s'agitait mollement. Dans un des petits sentiers du jardin, Astakoff aperçut une figure de femme, et l'ayant considérée attentivement, il reconnut Marie. Elle se tenait immobile, et son visage

pâli s'éclairait des rayons de la lune. Tout à coup elle se mit à parler. Astakoff étendit la tête avec précaution ; il entendit ces mots : « Un homme , par un simple regard de commandement, envoya vers l'arbre de la Mort un autre homme.... »

« Tiens, se dit-il, mes petits vers ont produit de l'effet. »

En fixant ses regards sur Marie, il pouvait distinguer ses grands yeux sombres, ses sourcils sévères. A ce moment, elle tressaillit, tourna la tête comme si quelqu'un l'eût appelée, et entra rapidement dans l'ombre épaisse d'une charmille d'acacias. Astakoff resta encore quelque temps à la fenêtre ; puis il finit par se recoucher. « Quel être étrange ! disait-il en se tournant dans son lit ; qu'on dise ensuite qu'il n'y a rien d'intéressant dans la province ! Quel être étrange ! je lui demanderai demain ce qu'elle faisait dans le jardin cette nuit. »

Et Yégor Kapitonitch continuait à ronfler.

---

## II

Le lendemain, Astakoff s'éveilla fort tard, et, aussitôt après le thé pris en commun dans la salle à manger, il retourna à sa maison pour y achever les comptes, malgré toutes les instances de son hôte. Marie avait assisté au déjeuner ; toutefois Astakoff ne crut pas devoir l'interroger sur sa promenade nocturne. C'était un de ces hommes auxquels il est difficile de se livrer deux jours de suite à des idées étrangères à leur vie ordinaire ; il aurait fallu parler poésie, et il trouvait que c'était assez de s'être abandonné une fois à ces rêveries. Il passa



toute la journée dans les champs, dina de très-bon appétit, fit la sieste, et, son sommeil fini, demanda les comptes. Mais, après avoir vérifié quelques additions, il fit atteler son *tarantass* et partit pour Ipatofka. On a beau être un homme positif, on n'a pas un cœur de pierre dans la poitrine, et l'on n'aime pas plus à s'ennuyer que le reste des mortels.

Astakoff était encore sur la digue lorsqu'il entendit des bruits de voix et d'instruments. Dans la maison d'Ipatoff on chantait des chansons russes en chœur; il retrouva toute la société du matin, augmentée de Nadejda. Tous étaient assis en rond par terre, autour d'un homme d'une trentaine d'années, au visage brun, aux yeux et aux cheveux noirs, vêtu d'une petite veste en velours, avec un mouchoir rouge négligemment attaché autour du cou, et une guitare à la main. C'était Piôtr Alexeïtch Vérétiéff, le frère de Nadejda. En apercevant Astakoff, Ipatoff poussa une exclamation de joie, et le présenta aussitôt au nouveau musicien. Après l'avoir poliment salué, Astakoff s'inclina plus profondément devant sa sœur.

« Nous sommes à chanter à la villageoise des chansons en chœur, dit Ipatoff, et voilà celui qui nous donne le ton. Si vous saviez comme il s'en tire bien! mais vous allez l'entendre.

— Voulez-vous faire une partie dans notre chœur? demanda Nadejda.

— Je le ferais avec plaisir, mais je n'ai pas de voix.

— N'importe. Voyez: Yégor Kapitonitch chante bien! et moi aussi. Il faut seulement suivre les autres. Asseyez-vous; et toi, frère, commence.

— Voyons un peu, quelle chanson chanter? » dit Vérétiéff en pinçant des arpèges sur sa guitare; et jetant un regard sur Marie, qui était assise à ses pieds: Je crois, dit-il, que c'est à votre tour de commencer.

— Non, chantez, vous, répliqua celle-ci.

— Il y a une Chanson : *En descendant notre mère la Volga*<sup>1</sup>, dit Astakoff ; je ne sais si vous la connaissez.

— Je crois bien , s'écria Vérétiéff , mais nous la gardons pour la bonne bouche<sup>2</sup>. » Et, frappant sur ses cordes, il entonna d'une voix sonore une autre chanson populaire : *Le soleil est à son déclin*.

Il chantait fort bien, avec hardiesse et gaieté. Son visage, mâle et expressif, s'animait alors ; il donnait à ses épaules de rapides secousses, appliquait toute sa main sur les cordes de la guitare, puis la levait brusquement, secouait sa chevelure bouclée, et, d'un regard d'autorité qu'il promenait autour de lui, il entraînait ses chanteurs. Souvent, à Moscou, il avait eu l'occasion d'entendre le célèbre Ilia<sup>3</sup>, et il l'imitait parfaitement. La voix de Marie se détachait des autres comme une onde sonore ; toutes les autres voix semblaient suivre la sienne ; mais elle s'obstinait à ne pas vouloir chanter seule, et ce fut Vérétiéff qui resta coryphée jusqu'à la fin, car on chanta beaucoup d'autres chansons.

Le soir s'avavançait, et un orage avec lui. Dès midi l'on avait entendu de lointains tonnerres. Mais voilà qu'un large nuage, qui était resté couché à l'horizon comme une trainée de plomb, commença à s'étendre, à s'allonger par-dessus la cime des arbres. L'air se mit à frémir, ébranlé par les coups de tonnerre qui se rapprochaient ; le vent s'éleva, secoua violemment les feuilles, puis se calma un moment, puis souffla plus fort en sifflement aigu. De lugubres ténèbres s'étendirent rapidement sur la terre, en éteignant les dernières lueurs du crépuscule ; des nuées basses et longues s'élançèrent dans le ciel

1. Volga est féminin en russe.

2. Cette chanson est très-réputée en Russie.

3. Élie, chef d'un chœur de bohémiens.

comme si elles avaient soudainement rompu leurs chaînes ; la pluie tomba en larges gouttes ; un éclair rouge déchira les ténèbres, et le tonnerre, en ligne verticale, retentit avec fracas.

« Partons vite, dit Ipatoff, si nous ne voulons être mouillés. »

Tous se levèrent. « Attendez, s'écria Vérétiéff ; une dernière chanson.... Ma maison, ma maisonnette, ma maison neuve, » commença-t-il à pleine voix, en grattant ses cordes des cinq doigts, et regardant, tête haute, l'orage menaçant.

— Ma maison, ma maisonnette, ma maison neuve, » répéta le chœur involontairement entraîné.

La pluie se mit à tomber par torrents ; mais Vérétiéff chanta : « Ma maisonnette » jusqu'au bout. De temps en temps étouffée par les coups de tonnerre, la vive chansonnette semblait encore plus vaillante au bruissement de la pluie, aux rafales du vent. Enfin la dernière exclamation du chœur retentit, et toute la société, courant et riant, rentra dans le salon. Les deux petites filles surtout riaient de bon cœur en secouant leurs robes mouillées. Ipatoff, cependant, fit fermer toutes les fenêtres, et Yégor Kapitonitch approuva fort cette précaution, disant que, suivant l'opinion de Matrona Markovna, l'électricité était plus capable d'agir dans le vide. *L'Ame de poche* le regarda d'un air étonné, fit un pas en arrière, et jeta par terre une chaise. C'étaient de petits malheurs qui lui arrivaient à chaque instant.

L'orage passa vite ; les portes et les fenêtres se rouvrirent, et la maison se remplit d'un parfum humide. On apporta le thé ; après quoi les gens âgés se mirent aux cartes avec l'inévitable société de Bodriakoff. Astakoff allait s'approcher de Marie, qui était assise à côté de Vérétiéff ; mais Nadejda l'appela près d'elle, et entama aussi-



tôt une vive conversation sur Saint-Pétersbourg et la vie qu'on y mène. Elle attaquait les usages de la capitale ; Astakoff crut devoir les défendre. « Sur quoi disputez-vous là ? » demanda VérétiEFF en se levant et en s'avancant de leur côté. Sa démarche était nonchalante ; dans tous ses mouvements, quand il n'était pas animé, se voyait une sorte de paresse qui pouvait être de l'insouciance ou de la fatigue.

« Toujours sur Saint-Pétersbourg, répondit Nadejda ; M. Astakoff ne peut assez le louer.

— Une bonne ville, reprit VérétiEFF. Du reste, à mon avis, il fait bon partout. Qu'on trouve quelques femmes, et, pardonnez ma franchise, aussi quelques bouteilles, et l'homme n'a plus rien à désirer.

— Vous m'étonnez, dit Astakoff. Est-il possible que vous soyez de l'opinion que, pour un homme civilisé, il n'y a....

— J'en conviens, interrompit VérétiEFF, qui, malgré sa politesse, avait l'habitude de ne pas laisser achever les phrases commencées. Ce n'est pas de ma compétence, je ne suis pas un philosophe.

— Je ne suis pas non plus un philosophe, répliqua l'autre, et n'ai pas la moindre envie de le devenir ; mais la question doit être autrement posée.... »

VérétiEFF jeta un regard distrait sur sa sœur, qui lui dit avec un léger sourire et à voix basse : « Pétroucha, ma petite âme, contrefais Yégor Kapitonitch ; fais-nous ce plaisir. »

Le visage de VérétiEFF changea soudainement, et, l'on ne saurait dire par quel miracle, devint tout semblable à celui de Yégor, bien qu'il n'y eût rien de commun entre les deux figures, et que VérétiEFF se fût borné à froncer un peu le nez et à baisser le coin des lèvres. « Certainement, se mit-il à murmurer en imitant la voix d'Yégor, Matrona Markovna est une dame d'excessive sévérité sur

les manières ; mais c'est une épouse exemplaire. Il est vrai , quoi que je dise....

— Que les demoiselles Biruleff savent tout, interrompit Nadejda, retenant à peine un éclat de rire.

— Elles savent tout, dès le lendemain, continua Vérétiéff avec une grimace si comique et un regard si conterné, si suppliant, qu'Astakoff lui-même ne put s'empêcher de sourire.

— Vous avez, dit-il, un grand talent d'imitation. »

Vérétiéff passa la main sur son visage, et ses traits reprirent aussitôt leur forme habituelle.

« C'est qu'il sait contrefaire tout le monde, s'écria Nadejda ; il y est passé maître.

— Même moi, vous auriez pu me contrefaire ? s'écria Astakoff.

— Certainement, reprit Nadejda.

— Ah ! de grâce, contrefaites-moi, nous sommes à la campagne, sans cérémonie.

— Vous l'avez crue ? dit Vérékiéff, en donnant à sa voix l'inflexion de celle d'Astakoff, mais avec tant de discrétion que Nadejda seule put le remarquer, et qu'elle se mordit la langue. Ne vous avisez pas de la croire. Elle vous dirait de moi bien d'autres choses.

— Si vous saviez quel acteur c'est ! reprit Nadejda ; il joue tous les rôles ; c'est notre régisseur, notre souffleur ; il fait tout ce qu'il veut. Oh ! c'est dommage que vous partiez si vite !

— Ma sœur, ton affection t'aveugle, dit Vérétiéff d'un air grave, mais conservant toujours l'inflexion de la voix d'Astakoff. Que pensera de toi monsieur ? Il te prendra pour une provinciale. »

Astakoff protesta. « Fais-nous voir, Pétroucha, reprit Nadejda, comment un homme ivre ne peut pas tirer son mouchoir de sa poche, ou plutôt comment que'qu'un

veut attraper une grosse mouche sur une vitre, et comment elle s'échappe de ses doigts en bourdonnant.

— Tu es un véritable enfant, » répondit Vérétiéff.

Cependant il s'approcha de la fenêtre près de laquelle se tenait Marie, et se mit à promener ses doigts sur la vitre en imitant le bourdonnement de la mouche. On aurait cru qu'une véritable mouche se débattait sous sa main. Nadejda partit d'un éclat de rire, et tous l'imitèrent dans la chambre. La seule Marie ne changea pas de visage, et même ses lèvres prirent une expression plus sévère. Elle leva les yeux qu'elle avait tenus baissés, et jetant un regard sérieux sur Vérétiéff : « C'est bien honorable, dit-elle, de faire le bouffon. » Aussitôt Vérétiéff retira sa main de la vitre, tourna brusquement sur ses talons, et, après avoir fait deux ou trois pas dans la chambre, il sortit sur la terrasse, et de là dans le jardin, qui était entièrement sombre.

« Quel homme plaisant que Piotr Alexeïtch ! s'écria Yégor Kapitonitch, sans quitter ses cartes ; il faut que je le fasse voir à Matrona Markovna. »

Nadejda se leva, et s'approchant de Marie : « Qu'as-tu dit à mon frère ? demanda-t-elle.

— Rien, répondit Marie.

— Comment, rien ? c'est impossible. Viens. »

Et passant son bras sous celui de son amie, elle la fit lever et l'entraîna dans le jardin. Astakoff les suivit du regard avec surprise, et fit même entendre un *hum!* désapprobateur. Mais comme personne ne fit attention à sa mauvaise humeur, il s'approcha de la table, et se mit à regarder le jeu avec un air encore plus grave et plus digne que de coutume. Les deux amies ne rentrèrent qu'une demi-heure plus tard. Vérétiéff les suivait d'un air embarrassé. « Quelle belle nuit ! s'écria Nadejda en rentrant. Qu'il fait bon dans le jardin !



— A propos, dit Astakoff, s'approchant de Marie, le pouce dans l'entournure de son gilet, est-ce bien vous que j'ai vue hier soir dans le jardin ? »

Marie le regarda fixement, et Vérétiéff fronça le sourcil, semblant interroger des yeux Marie et Astakoff.

« Il m'a semblé entendre, reprit celui-ci, que vous déclamiez l'*Antchar*.

— C'était bien moi, répondit Marie; seulement je n'ai pas déclamé, car je ne déclame jamais.

— Mais pourtant, mademoiselle....

— Vous vous êtes trompé, dit-elle avec une froide brusquerie.

— Qu'est-ce que c'est que cette poésie ? dit en s'interposant Nadejda, qui semblait émue. Cet *antchar*, n'est-ce pas un arbre vénéneux ?

— Oui, dit Astakoff.

— Oh ! comme les *daturas*.... Te souviens-tu, Macha, comme les *daturas* étaient beaux sur notre balcon, au clair de la lune, avec leurs longues fleurs blanches ? et quelle odeur ils répandaient, douce, pénétrante et perfide !

— Une perfide odeur, mademoiselle ?

— Oui, perfide. De quoi vous étonner ? On dit qu'elle est dangereuse, et pourtant elle vous attire. Pourquoi ce qui est mauvais peut-il séduire ? pourquoi le mal peut-il avoir la beauté ?

— Oh, oh ! nous tombons dans les abstractions philosophiques, dit Vérétiéff.

— Monsieur a raison, reprit Astakoff. Vous détournez la question. Je voulais dire que j'ai récité hier à Marie Pavlovna des vers qui lui firent un effet, un effet.... malgré ce qu'on m'avait dit....

— Allons, dit Nadejda, pour en finir, récitez-nous-les encore. »

Astakoff se remit en posture, et récita la pièce de Pouchkine.

« Trop emphatique, dit Vérétiéff, comme involontairement.

— Vous trouvez ce morceau trop emphatique ? demanda Astakoff.

— Non pas le morceau. Excusez-moi, mais il me semble que vous ne récitez pas avec assez de simplicité. Les vers disent assez par eux-mêmes. Au reste, je puis me tromper.

— Non, tu ne te trompes jamais, interrompit Nadejda.

— Oh ! c'est connu, reprit Vérétiéff ; je suis à tes yeux un génie, un homme comblé des dons de la nature, qui sait tout, qui pourrait tout faire. Par malheur, sa paresse s'y oppose, n'est-ce pas ?

— Je sais ce que je sais, dit Nadejda en hochant la tête.

— Pour moi, dit Astakoff d'un air légèrement boudeur, je ne dispute pas ; vous devez vous y connaître mieux que moi ; ce n'est pas de ma spécialité.

— « Vous ai prié de m'excuser. » reprit Vérétiéff avec un mouvement d'impatience qu'il réprima aussitôt.

En ce moment le jeu finissait. « A propos, Vladimir Sergeïtch, dit Ipatoff en se levant, un de nos voisins, très-digne et très-excellent homme, M. Akiline, m'a chargé de vous prier de lui faire l'honneur d'assister à son bal. Je dis bal pour la beauté du style ; c'est une soirée dansante, sans cérémonie. Il serait venu vous engager lui-même ; mais il a craint de vous déranger.

— Excusez, répondit Astakoff, je dois retourner chez moi.

— Que croyez-vous donc ? reprit Ipatoff ; c'est demain qu'il donne ce bal, pour sa fête. Vous lui ferez tant de plaisir ! et ce n'est qu'à dix verstes d'ici. Si vous voulez, nous vous y mènerons.

— Et vous pourrez, interrompit Nadedja, m'engager

sur-le-champ pour la cinquième contredanse; les autres sont déjà prises.

— Vous êtes bien aimable. Et pour la mazourke, êtes-vous engagée?

— Oui... non, non, je suis libre.

— En ce cas, j'aurai l'honneur....

— Vous allez donc au bal? très-bien, avec plaisir.

— Bravo! s'écria Ipatoff; Akiline sera dans l'enchantement, bravo! Crie donc bravo, Bodriakoff. »

L'Ame de poche voulait, comme d'usage, répondre par le silence; mais il crut convenable de faire entendre un bravo sourd et flegmatique.



« Quelle idée avais-tu, disait une heure plus tard Véretieff à sa sœur, assis auprès d'elle dans une légère voiture à deux roues qu'il conduisait lui-même, quelle idée avais-tu de te jeter à la tête de ce fat, avec ta mazourke?

— J'avais mes intentions.

— Est-il permis de les connaître?

— C'est mon secret.

— Oh, oh! »

Et il frappa du fouet son cheval, qui serrait les oreilles devant l'ombre d'un gros buisson qui tombait sur la route faiblement éclairée par la lune.

« Et toi, danses-tu avec Macha? fit Nadejda à son tour.

— Oui, dit l'autre avec indifférence.

— Oui, oui, répéta Nadejda d'un ton de reproche. Décidément, vous autres hommes, vous ne valez pas l'amour d'une honnête fille.

— Tu crois? Et ce monsieur de Saint-Pétersbourg, te vaut-il, lui?



— Plus que toi.

— Tiens, tiens! » Et Vérétiéff ajouta avec un soupir césars d'une comédie : « Quelle corvée, bon Dieu, que l'être frère d'une fille à marier! »

— En vérité! je te donne beaucoup de besogne! C'est toi plutôt qui m'en donnes.

— Je ne m'en serais jamais douté.

— Ce n'est pas à propos de Macha que je te le dis.

— A propos de quoi donc? »

Le visage de Nadejda prit une expression triste. « Tu le sais bien toi-même, dit-elle en baissant la voix.

— Ah! je comprends. J'aime à boire avec des amis, Nadejda Alexeïevna; j'en fais mon *mea culpa*, je l'aime fort.

— Finis, frère, je t'en prie. Il n'y a pas là de quoi plaisanter.

— Tam, tam, pum, pum! marmotta Vérétiéff entre ses dents.

— C'est ta perte, c'est ta ruine, et tu plaisantes!

— Le paysan sème du blé, sa femme dit que ce sont des pavots, » entonna Vérétiéff à pleine voix; et il frappa des rênes le dos de son cheval, qui partit au galop.

### III

De retour à la maison, Vérétiéff ne se déshabilla point; et deux heures plus tard, quand l'aurore commençait à poindre, il sortit furtivement de chez lui.

A mi-chemin entre sa propriété et Ipatovka, sur les bords d'un ravin profond et escarpé, existait un petit

bois de bouleaux. Les jeunes arbres poussaient très-serrés; aucune hache n'avait encore touché leurs tiges élégantes. Une ombre, sinon épaisse, au moins continue, tombait de leurs petites feuilles sur l'herbe fine et douce, tout émaillée de coupes d'or, de clochettes d'argent et des croix rouges de l'œillet sauvage. Le soleil, qui venait de se lever, inondait le bois d'une lumière puissante et discrète; les grosses gouttes de rosée s'allumaient çà et là d'un feu passager; tout respirait la fraîcheur, la vie, et cette innocente solennité des premiers instants du matin, alors que tout est déjà si radieux et encore si tranquille. On n'entendait que les voix perlées des alouettes planant sur les champs éloignés, et, dans le bois même, deux ou trois petits oiseaux essayaient de courtes modulations, et se taisaient ensuite comme pour écouter si l'essai leur avait réussi. Une odeur forte et salubre s'élevait de la terre humide, et l'air, pur et léger, l'embrassait de fraîches ondulations. C'était une splendide matinée d'été; c'était le sourire du matin, pareil à celui d'un enfant qui s'éveille.

Non loin du ravin, dans une éclaircie du bois, Vérétiéff était assis par terre sur un manteau; Marie se tenait près de lui, appuyée contre un bouleau, et les mains derrière le dos, dans son attitude favorite.

Ils se taisaient tous deux. Marie regardait dans le lointain; une écharpe blanche avait glissé de sa tête sur ses épaules; un léger souffle de vent agitait ses cheveux relevés à la hâte. Vérétiéff tenait la tête baissée, et frappait l'herbe d'une branche qu'il avait à la main.

« Eh bien! fit-il enfin, vous êtes fâchée contre moi? »

Marie ne répondit rien. « Macha, vous êtes fâchée, » répéta-t-il en levant les yeux sur elle.

Marie lui jeta un rapide regard, et, rencontrant ses yeux, se détourna brusquement.

« Oui, dit-elle.

— Pourquoi ? » demanda Vérétiéff en jetant la branche loin de lui.

Marie se tut de nouveau.

« Au reste, ajouta Vérétiéff après un court silence, vous avez assurément le droit d'être fâchée contre moi. Vous devez me tenir, non-seulement pour un mauvais sujet, mais encore....

— Vous ne me comprenez pas, interrompit Marie ; si je suis fâchée contre vous, ce n'est pas à propos de moi.

— A propos de qui donc ?

— A propos de vous-même. »

Vérétiéff sourit et haussa les épaules.

« Encore ! dit-il ; encore cette même pensée qui vous poursuit : Pourquoi ne fais-je rien, et n'essayé-je de rien faire ? Vous êtes, Macha, un être admirable ; vous prenez tant de souci des autres, et si peu de vous-même ! Pas le moindre égoïsme en vous ; sur l'honneur, il n'y a pas dans le monde entier une autre jeune fille comme vous. Le malheur est que je ne mérite pas décidément votre affection ; je le dis sérieusement.

— Tant pis ; vous vous connaissez, et ne faites rien. »  
Vérétiéff sourit de nouveau.

« Macha, tendez une de vos mains, et donnez-la-moi, » dit-il avec une inflexion de voix caressante.

Marie fronça le sourcil.

« Donnez-moi votre belle, votre pure et honnête main, que j'y dépose un baiser respectueux et tendre, comme un écolier étourdi baise la main de son maître indulgent. »

Et Vérétiéff, se levant, étendit ses bras vers Marie.

« Finissez, dit-elle ; vous ne faites que rire et plaisanter et vous plaisanterez de la vie entière.

— Tiens, c'est une nouvelle expression que vous employez là ; vous voulez dire que j'userai ma vie en plai-



santant. Eh bien, vous, vous faites plus mal encore ; vous perdrez votre vie en *sérieusant*, je fais mon expression aussi. Vous me rappelez, Macha, une scène du *don Juan* de Pouchkine. Avez-vous lu le *don Juan* de Pouchkine ?

— Non.

— Ah ! j'oubliais que vous ne lisez rien. Il y a une scène.... Des jeunes gens de Séville sont en visite chez une certaine Laura, qui les renvoie tous, et reste seule avec l'un d'eux nommé Carlos. Ils sortent ensemble sur le balcon : la nuit est belle ; Laura l'admire, et voilà que Carlos se met à lui prouver qu'un temps viendra où elle sera vieille et délaissée. « Qu'importe ? répond Laura ; peut-être qu'en cet instant, à Paris, il fait froid et la pluie tombe ; tandis qu'ici :

La nuit sent le citron et le laurier.

A quoi bon se préoccuper de l'avenir ? » Jetez un regard à tour de vous, Macha ; est-ce qu'ici tout n'est pas beau comme à Séville ? Regardez comme tout semble heureux de vivre, comme tout est jeune et souriant. Et nous, ne sommes-nous pas jeunes aussi ? » Et Vérétiéff s'avança vers Marie. Elle ne recula point à son approche, mais ne se tourna point de son côté. « Souriez, Macha, continuait-il ; mais de votre bon sourire, et non de ce sourire amer qui vous est habituel. Voyons, levez vos yeux si fiers et si sévères. Eh bien, vous vous détournez ! tendez-moi du moins votre main.

— Ah ! Vérétiéff, vous savez que je ne sais pas parler. Mais cette Laura, c'est une femme ; il est pardonnable à une femme de ne pas penser à l'avenir.

— Quand vous parlez, Macha, vous rougissez constamment de fierté et de pudeur : le sang monte à vos joues en flots rosés. J'aime beaucoup cela, c'est une beauté.

— Adieu, dit-elle, et elle releva son écharpe sur sa tête.

— Arrêtez, s'écria Vérétiéff en la retenant : voyons, que voulez-vous ? ordonnez. Vous plaît-il que je reprenne du service ? que je me fasse agronome ? Vous plaît-il que je publie des romances avec accompagnement de guitare ? que j'imprime une collection de poésies ? que je me livre à la peinture, à la sculpture, à la danse sur la corde ? Je ferai tout, tout ce que vous ordonnerez, pourvu que vous soyez contente de moi. Je vous le jure, Marie, je ferai tout. »

Marie le regarda fixement. « Ce sont des paroles, dit-elle ; et les actions ?... Vous prétendez m'obéir....

— Certainement, reprit-il.

— Et pourtant, combien de fois vous ai-je prié....

— De quoi donc ?

— De ne plus boire, » dit-elle en baissant la voix.

Vérétiéff partit d'un éclat de rire. « Vous aussi, Macha ! Déjà ma sœur ne me laisse sur ce sujet ni repos ni trêve. Mais d'abord, je ne suis pas un ivrogne ; et puis, savez-vous pourquoi j'aime à boire ? Regardez un peu cette hirondelle ; voyez-vous comme elle dispose hardiment de son corps mince et frêle ? comme elle le lance où il lui plaît ? Voyez-la ; elle s'élève, elle s'abaisse ; elle pousse un cri de joie. Eh bien, Macha, si je bois, c'est pour éprouver les sensations qu'elle éprouve, pour me jeter où je veux, pour m'élancer où le désir m'appelle.

— A quoi bon ? dit Marie.

— Comment ! à quoi bon ? Alors à quoi bon vivre ?

— Ne peut-on vivre sans vin ?

— Non ; toute notre génération est appauvrie, usée. Il n'y a qu'une seule chose qui produise le même effet que le vin, l'amour ; et c'est pour cela que je vous aime, Macha.

— Comme le vin ? grand merci.

— Non, non, Macha, pas comme le vin; je vous le prouverai quelque jour, quand nous serons mariés, et que nous irons voyager ensemble. Je pense dès à présent comment je vous mènerai devant une Vénus antique. Alors ce sera le cas de dire : « Se tient-elle, avec son grave regard, devant la Vénus de Milo? Elles sont deux, et le marbre, en sa présence, paraît ressentir une insulte<sup>1</sup>. » Qu'est-ce qui m'arrive aujourd'hui, que je parle toujours en vers? c'est cette matinée qui agit sur moi. Quel air! il enivre: à le respirer, on dirait du vin.

— Encore du vin! murmura-t-elle.

— Eh bien, oui, je suis ivre. Comment ne le serais-je point, par une telle matinée, et vous seule avec moi? Un grave regard! oui c'est bien cela. Et pourtant, je me souviens.... j'ai vu rarement, mais enfin je les ai vus, ces beaux yeux sombres, noyés de tendresse. Comme ils sont beaux alors! Ne détournez pas la tête, Macha; riez au moins; montrez-moi vos yeux gais, si vous ne daignez pas me les montrer tendres.

— Allez, Vérétiëff, laissez-moi; il est temps que je retourne à la maison.

— Mais je vous ferai rire; vous verrez que je vous ferai rire. Voyez, un lièvre qui court.

— Où? demanda Marie.

— Là, dans les avoines, derrière le ravin. Quelqu'un l'a mis sur pied; les lièvres ne se promènent pas de si bonne heure. Voulez-vous que je le fasse arrêter? »

Et Vérétiëff poussa un sifflement prolongé. Le lièvre s'assit aussitôt, croisa ses pattes de devant sur sa poitrine, dressa les oreilles et flaira l'air en remuant les lèvres comme s'il eût mangé. Vérétiëff s'accroupit sur-le-

1. Vers de Pouchkine, dans une pièce adressée à \*\*\*.



champ comme le lièvre, fronça le nez, remua les lèvres et flaira l'air comme lui. Le lièvre se frotta le museau, secoua ses pattes, coucha ses oreilles sur son cou et partit. Vérétiéff se frotta comme lui les joues, et se secoua comme lui. Marie ne put tenir son sérieux, et éclata de rire.

« Bravo ! s'écria Vérétiéff en bondissant. Bravo ! vous n'êtes pas une coquette. Si quelque dame du monde avait des dents comme les vôtres, elle ne ferait que rire du matin au soir. C'est précisément pour cela que je vous aime, Macha, parce que vous n'êtes pas une dame du monde ; parce que vous ne riez pas sans raison ; parce que vous ne portez pas de gants sur vos mains, que j'aime justement à baiser parce qu'elles sont hâlées, et qu'on y sent de la force et de la vie. Je vous aime, parce que vous ne faites pas la savante, parce que vous êtes fière, silencieuse, que vous ne lisez pas de livres, que vous n'aimez pas les vers.

— Voulez-vous que je vous récite des vers ? dit Marie avec une expression marquée.

— Des vers ! s'écria Vérétiéff.

— Ceux-là mêmes qu'a récités hier ce monsieur de Saint-Pétersbourg.

— Encore l'*Antchar* ! Il est donc vrai que vous l'avez déclamé la nuit dans le jardin ? Cette poésie doit vous aller. Mais vous a-t-elle donc tellement plu ? Voyons, récitez-la. »

Marie hésitait. « Récitez-la, de grâce, » dit-il en se plaçant devant elle et se croisant les bras.

Marie commença. Au premier vers, elle leva les yeux vers le ciel, craignant de rencontrer ceux de Vérétiéff. Elle prononçait de sa voix douce et égale, qui ressemblait au son du violoncelle ; mais quand elle en fut au vers :

Et le pauvre esclave mourut aux pieds du seigneur invincible,

sa voix frémit, ses sourcils hautains et immobiles s'élevèrent naïvement comme ceux d'une petite fille, et ses

yeux s'arrêtèrent sur Vérétiéff avec l'expression d'un dévouement infini.

Il se jeta soudain à ses pieds, et embrassa ses genoux. « C'est moi qui suis ton esclave, moi qui suis aux pieds de mon seigneur; tu es mon seigneur, ma déesse; tu es ma Junon aux yeux de génisse, ma Médée la magicienne.... »

Marie voulut le repousser; mais ses mains s'arrêtèrent sur la chevelure soyeuse de son amant. Un sourire ineffable entr'ouvrait ses lèvres, et sa tête tomba sur sa poitrine.... Elle se redressa tout à coup, d'une force virile sépara les mains de Vérétiéff qui la tenait embrassée, et relevant son écharpe sur sa tête, elle partit en courant.

« Macha! Macha! » s'écria Vérétiéff.

Elle était déjà loin.

« Mais elle court elle-même comme un lièvre, » pensa-t-il. Et lançant avec dépit sa casquette sur l'herbe foulée : « Brave fille, dit-il, et comme elle est forte! »

## IV

Gavrila Stépanitch <sup>1</sup> Akiline, ce propriétaire chez qui se donnait le bal, était du nombre de ces seigneurs russes qui excitent l'étonnement de leurs voisins par le talent qu'ils ont de mener grande vie avec des ressources en apparence fort restreintes. Ne possédant que quatre cents âmes, il recevait toute la noblesse du gouvernement dans une vaste maison en briques, qu'il avait bâtie lui-

<sup>1</sup>. Gabriel fils d'Étienne.

même, avec des colonnes, une tour, et même un drapeau qu'on hissait sur cette tour pour annoncer la présence du maître. Il avait, chose assez étrange, hérité ce bien de son père, et dans un état fort misérable. Mais ce qui explique ce changement d'aspect, c'est qu'Akiline avait servi longtemps, bien longtemps, à Saint-Pétersbourg, et dans des emplois à larges manches. Enfin, un beau jour, il revint se fixer dans son pays natal, avec une femme et trois filles, possesseur d'un rang fort modeste dans le *tchin*, mais possesseur aussi d'une somme assez ronde; ce qu'il fit bientôt voir par les améliorations qu'il introduisit, l'orchestre qu'il organisa dans sa maison, et les diners qu'il donna. Dans les premiers temps, tous ses voisins prédisaient sa ruine immédiate; on allait jusqu'à dire que son bien allait être vendu à l'encan. Mais les années se passèrent; les bals, les diners se suivirent, et le bien ne se vendit pas. De nouvelles constructions poussaient de tous côtés comme des champignons, et M. Akiline lui-même ne faisait que s'arrondir. Alors les caquets des voisins prirent une autre direction. « Si du moins c'était un bon agronome! disaient-ils. Mais non; il a certainement trouvé un trésor. » Un trésor! pourtant l'explication de sa fortune était bien plus simple. Mais les explications simples ne nous viennent guère à l'esprit, en Russie.

Quoi qu'il en fût, tout le monde allait avec empressement chez M. Akiline. Il recevait ses visiteurs avec beaucoup d'affabilité, et tenait aux cartes le jeu qu'on voulait. C'était un petit homme grisonnant, avec une tête pointue, le visage jaune et de petits yeux jaunes aussi. Il était toujours frais rasé et parfumé d'eau de Cologne. Les jours ordinaires et les jours de fête, il portait un frac bleu, très-propre, boutonné jusqu'en haut, du linge blanc et une large cravate dans laquelle il aimait à cacher son menton. Il prenait du tabac avec délicatesse, avait un



sourire pour tout ce qu'on lui disait, et parlait d'une voix mielleuse, avec une humble politesse. Du reste, il ne brillait point par la repartie, et n'avait pas l'air d'un homme d'esprit, bien que, de temps à autre, la ruse perçât involontairement dans son regard. En un mot, il avait ce qu'on appelle le physique de l'emploi. Ses deux filles aînées s'étaient mariées avantageusement, et la cadette lui restait encore dans la maison. C'était, ainsi que sa mère, une personne timide, qui n'osait jamais ouvrir la bouche.

Astakoff se rendit chez Ipatoff à sept heures du soir, en frac et en gants blancs. Il trouva tout le monde prêt à partir. Les deux petites se tenaient immobiles, de crainte de froisser leurs robes blanches empesées. Marie avait une robe de couleur rose foncé, qui seyait bien à son visage. A la vue du frac d'Astakoff, le bonhomme Ipatoff lui adressa un reproche amical en lui montrant sa propre redingote. Astakoff s'approcha de Marie et lui fit des compliments sur sa toilette. La beauté de cette fille l'attirait, bien qu'elle fût encore plus sauvage avec lui qu'avec tout autre. Il eût, à la vérité, préféré Nadejda, si le sans-gêne de ses manières ne l'avait un peu choqué. Dans les paroles, dans les regards et jusque dans les sourires de la sœur de Vérétiéff, perçait une certaine raillerie, et c'est là ce qui inquiétait son âme de gentilhomme pétersbourgeois. Il n'était pas lui-même éloigné de se moquer d'autrui, surtout s'il pouvait le faire sans danger; mais il lui était désagréable de penser qu'il pouvait être l'objet de la moquerie d'un autre.

Le bal avait déjà commencé, et l'orchestre champêtre hurlait et gémissait du haut des combles du salon, quand la famille et les amis d'Ipatoff firent leur entrée. L'amphitryon les reçut sur le seuil de la porte, et, après avoir remercié Astakoff de « lui procurer le sensible plaisir d'une agréable surprise, » il conduisit Ipatoff aux tables

de jeu. M. Akiline n'avait pas reçu une éducation très-soignée. Tout dans sa maison, l'orchestre, les meubles, les mets et le vin, tout était de seconde qualité; mais tout était en abondance. Le maître du logis, d'ailleurs, ne faisait pas le fier, et c'est tout ce que demandaient les nombreux gentilshommes qui lui faisaient l'honneur de le fréquenter. A souper, l'on donnait du mauvais *caviar* coupé par tranches; mais personne ne s'opposait à ce qu'on le prit avec les doigts. Les meubles étaient durs; mais on s'emparait des nombreux coussins brodés par les mains de la maîtresse de maison, dont c'était l'occupation constante. Enfin l'on restait satisfait et sans gêne. En un mot, si M. Akiline n'était pas nommé d'une commune voix maréchal de la noblesse, il ne fallait attribuer son éloignement de ce poste qu'à sa propre modestie; il ne se présentait pas à l'élection.

On dansait une contredanse à dix couples. Les cavaliers étaient soit des officiers du régiment en garnison, soit des employés de la ville voisine. Tout allait comme de coutume au bal. Le maréchal de la noblesse en exercice, très-respectable major en retraite, qui avait seulement le défaut de tourner à la mélancolie dès qu'il avait dîné, jouait à la table d'honneur avec un conseiller d'État actuel et un gros seigneur riche de trois mille âmes. Le conseiller d'État actuel portait un gros diamant au doigt, un ruban tout neuf de l'ordre de Saint-Stanislas au cou, et un magnifique collet de velours à son habit. Et pourtant il se tenait fort immobile et parlait discrètement, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir la réputation du plus fort *brochet* de la province, tandis que le riche seigneur ne cessait de rire à tout propos et de jeter autour de lui des regards protecteurs. Le poète Bodriakoff, homme de manières gauches et d'apparence étrange, causait dans un coin avec le savant historien Efsukoff. Chacun d'eux se tenait à un bouton de

l'habit de l'autre. A leur côté, un gentilhomme, serré dans son frac étriqué, émettait des opinions d'un hardi libéralisme, qu'un autre gentilhomme écoutait avec terreur et la bouche béante. Parmi ceux qui les entouraient, les jeunes gens avaient l'air embarrassé, et les vieillards, l'air hébété. De grosses mamans, avec leurs bonnets bariolés, faisaient tapisserie le long des murs; enfin, je le répète, ce bal se passait comme tous les bals de province.

Nadejda était arrivée avant la famille d'Ipatoff. Astakoff l'aperçut qui dansait avec un jeune homme d'un extérieur agréable, aux yeux expressifs, aux fines moustaches noires. Celui-ci était élégamment vêtu, et une lourde chaîne d'or pendait sur son gilet. Nadejda avait une robe bleu de ciel, relevée de marguerites, et une couronne des mêmes fleurs ceignait sa tête bouclée. Elle jouait avec son éventail, elle souriait, elle se sentait la reine du bal. Astakoff s'approcha d'elle, et, après l'avoir poliment saluée, il lui demanda si elle n'avait pas oublié sa promesse de la veille.

« Quelle promesse? demanda-t-elle.

— Vous dansez la mazourke avec moi?

— Certainement. »

Le jeune homme qui l'accompagnait rougit aussitôt.

« Vous aviez oublié probablement, mademoiselle, dit-il, que j'avais depuis plus longtemps votre promesse.

— Ah! mon Dieu! comment faire? dit Nadejda troublée. Pardonnez-moi, monsieur Steltchinski, je suis si distraite....»

Steltchinski baissa les yeux avec dignité; Astakoff se redressa d'autant.

« Soyez assez bon, monsieur Steltchinski; nous sommes d'anciennes connaissances, et monsieur est étranger. Permettez-moi de danser avec lui.

— Comme il vous plaira, fit le jeune homme.



— Merci, » dit Nadejda, en s'avançant à la rencontre de son vis-à-vis. La contredanse finit bientôt. Astakoff se promena quelque temps dans la salle de bal, puis il passa dans le salon, et s'arrêta près d'une table de jeu. Tout à coup il sentit une main se poser sur son épaule; il se retourna : c'était Steltchinski. « Je vous serais obligé de vouloir bien passer dans la pièce voisine pour échanger deux mots, » dit celui-ci en français, et avec une prononciation qui n'était pas celle des Russes.

Astakoff le suivit dans l'embrasement d'une fenêtre.

« En présence d'une dame, continua l'autre dans la même langue, je n'ai pu répondre que comme je l'ai fait. Mais j'espère que vous ne vous imaginez pas que j'aie l'intention de vous céder mon droit à danser la mazourke avec Mlle Vérétiéff.

— Comment l'entendez-vous? dit Astakoff étonné.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, reprit l'autre avec un calme affecté, tout en glissant sa main dans son gilet. Je n'ai pas cette intention; voilà tout.»

Astakoff aussi glissa sa main dans son gilet.

« Permettez-moi, monsieur, de vous faire observer que vous pouvez exposer, par là, Mlle Vérétiéff à un désagrément, et je suppose....

— Cela me serait fort désagréable à moi-même. Vous n'avez qu'à vous dégager, dire que vous êtes malade, vous éloigner enfin....

— Je ne le ferai pas; pour qui me prenez-vous?

— Dans ce cas, je suis forcé de vous demander satisfaction.

— En quel sens employez-vous ce mot de satisfaction?

— Le sens est connu.

— Vous m'appelez en duel?

— Assurément, si vous ne refusez de danser la mazourke.»

Steltchinski se frisa la moustache d'un air dégagé. Pour Astakoff, le cœur lui bondit dans la poitrine.

« Ah ! bon Dieu ! quelle bêtise ! se dit-il intérieurement, en regardant son adversaire improvisé... Vous ne plaisantez pas ? »

— La vie est une chose très-précieuse, monsieur, reprit l'autre ; et je n'ai pas l'habitude de plaisanter, surtout avec les personnes qui me sont inconnues. Vous persistez à danser cette mazourke ?

— Je persiste, dit Astakoff.

— Très-bien ; nous nous battons demain. Mon témoin aura l'honneur de se présenter de bonne heure chez vous. »

Et, ayant poliment salué, Steltchinski s'éloigna, fort content de lui-même.

« Parbleu ! s'écria Astakoff, resté près de la fenêtre, c'était bien la peine de faire de nouvelles connaissances ! »

Cependant il fit un effort sur lui-même, et rentra dans le bal.

On dansait déjà la polka. Marie passa rapidement devant lui, au bras de Vérétiéff. Elle paraissait rêveuse, presque triste. Puis apparut Nadejda, gaie et rayonnante, entraînée par un petit officier d'artillerie, tout petillant d'ardeur. Elle revint au second tour avec Steltchinski, lequel secouait sa chevelure en désespéré.

Eh bien ! petit père, fit entendre derrière Astakoff la voix d'Ipatoff, vous ne faites que regarder, vous ne dansez pas vous-même. Convenez que, si nous sommes au bout du monde, il ne fait pourtant pas mauvais chez nous.

— Au diable votre bout du monde ! » pensa Astakoff ; et, après avoir murmuré une réponse inintelligible, il alla se placer à l'autre bout de la salle. « Il faudra trouver un témoin, continua-t-il dans ses réflexions ; où diable le trouverai-je ? On ne peut pas prendre Vérétiéff ;

je ne connais personne autre. Le diable sait dans quelle stupide position je me suis fourré. » Quand Astakoff se fâchait, il invoquait volontiers le nom du diable. En ce moment, les yeux d'Astakoff tombèrent sur l'*Ame de poche*, qui se tenait tranquille et inactif près d'une fenêtre. « Serait-ce celui-là ? pensa-t-il. Ma foi, je n'ai pas le choix. » Et il se dirigea vers Bodriakoff.

« Il vient de m'arriver une aventure étrange, dit notre héros avec un sourire forcé. Imaginez-vous qu'un certain jeune homme inconnu vient de me provoquer en duel. Je ne puis m'y refuser. Il me faut un témoin ; voulez-vous l'être ? »

Bien que Bodriakoff se distinguât, comme nous le savons, par un flegme à toute épreuve, cependant, à une proposition si inattendue, il ouvrit la bouche toute grande, et resta comme pétrifié.

« Oui, répéta Astakoff, je vous en serai très-reconnaisant. Je ne connais personne ici ; vous seul.... »

— Non, non, non, s'écria Bodriakoff, comme si on l'eût réveillé en sursaut ; non, non, je ne puis pas.

— Pourquoi donc ? Vous craignez du bruit, du désagrément ; mais j'espère que tout restera secret.

— Non, non, je ne puis pas, » répétait cependant Bodriakoff, qui, toujours reculant, renversa une chaise.

C'était pour la première fois de sa vie qu'il répondait par un refus à une proposition quelconque ; mais aussi quelle proposition était-ce !

« Au moins, continua Astakoff en l'attrapant par la main, faites-moi la grâce de ne parler à personne de ce que je vous ai dit.

— Non, non.... c'est-à-dire, oui, oui, répondit Bodriakoff ; excusez-moi, je ne sais plus où j'en suis. »

Et il se perdit dans la foule.

« Je dirai demain à ce monsieur, se dit Astakoff, que



je n'ai pas pu trouver de témoin. Je suis étranger, qu'il s'en tire comme il pourra, et que le diable les emporte. »

Cependant le bal continuait.

Astakoff aurait bien voulu partir sur-le-champ; mais pas moyen de s'en aller avant la mazourke. Il ne pouvait permettre que son adversaire triomphât. Pour le malheur d'Astakoff, les danses étaient conduites par un jeune homme à l'immense chevelure et à l'étroite poitrine, sur laquelle se déployait en cascade une large cravate en soie noire, traversée par une grosse épingle en or. Il avait dans toute la province la réputation d'un gentilhomme qui a pénétré jusqu'en leurs dernières profondeurs les us et coutumes du grand monde, bien qu'il n'eût habité Saint-Pétersbourg que six mois, et qu'il n'y eût été reçu que chez deux simples assesseurs de collège, Grecs d'origine et enrichis dans le commerce des blés. C'est lui qui menait les danses dans tous les bals du gouvernement de Toula; qui donnait le signal aux musiciens en frappant dans ses mains; qui, au milieu des éclats de la trompette et des grincements du violon, criait en voix de fausset : « En avant deux ! » ou : « Grande chaîne, » ou : « A vous, mademoiselle ! » qui volait incessamment à travers la salle, pâle et inondé de sueur. Il ne commençait jamais la mazourke avant minuit; encore était-ce une grâce. « A Saint-Pétersbourg, disait-il, je vous tiendrais sur pied jusqu'à deux heures du matin. » Ce bal parut bien long à Astakoff; il errait comme une ombre, du salon à la salle de bal, en échangeant de temps à autre de froids regards avec son adversaire, qui ne laissait passer aucune danse sans s'y mêler, et en répondant des mots entrecoupés à son hôte empressé, qui semblait attristé de l'ennui qu'il lisait sur le visage de son visiteur. Enfin la mazourke tant désirée retentit. Astakoff alla trouver sa dame, apporta deux chaises, et alla se placer avec elle

dans les derniers couples, presque en face de Steltchinski.

« Vous paraissez vous ennuyer, monsieur Astakoff, fit Nadejda en se tournant vers son cavalier, pendant que le jeune directeur des danses ouvrait la mazourke en traînant sa dame après lui, et en frappant du talon comme un poulain échappé.

— Moi ! dit Astakoff ; point du tout ; qui vous le fait penser ?

— L'expression de votre visage. Je vous ai observé ; depuis votre arrivée, vous n'avez pas souri une seule fois. Vous, messieurs les hommes positifs, vous ne devriez pas prendre des airs de Byron. Laissez cela aux écrivains.

— Je remarque, Nadejda Alexeïevna, que vous me donnez souvent le titre d'homme positif, comme par moquerie ; vous me tenez pour un être froid et raisonnable, incapable d'aucun élan ; mais je puis vous assurer que ces hommes positifs ont souvent dans le cœur de profonds mystères qu'ils dédaignent d'étaler devant les indifférents, et qu'ils préfèrent garder le silence de la dignité.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien ; vous le saurez peut-être plus tard. »

En ce moment, la fille du maître de la maison s'approcha de Nadejda, tenant par la main Steltchinski et un autre cavalier qui portait des lunettes bleues.

« La vie ou la mort ! demanda-t-elle en français.

— La vie ! s'écria Nadejda ; je ne veux rien avoir à faire avec la mort. »

Steltchinski s'inclina. C'était lui qui avait choisi ces deux noms et qui se désignait par celui de la vie. Nadejda partit avec lui pour faire un tour de mazourke, tandis que la mort, en lunettes bleues, les suivait en sautillant avec Mlle Akiline.

« Dites-moi, je vous prie, quel est ce M. Steltchinski ?

demanda Astakoff à Nadejda, quand elle revint s'asseoir à son côté.

— Il est attaché au gouverneur. C'est un charmant jeune homme; pas Russe, comme vous avez pu le remarquer, et un peu fat : ils ont cela dans le sang<sup>4</sup>. J'espère que vous n'avez pas eu de démêlés avec lui à propos de cette mazourke?

— Oh! non, dit Astakoff, après un moment d'hésitation.

— Je suis si oublieuse!

— Mais je ne saurais m'en plaindre, puisque autrement je n'aurais pas eu le plaisir de danser avec vous.

— Est-il donc vrai que vous ayez du plaisir à danser avec moi? »

Astakoff lui répondit par un compliment. Peu à peu, il se lança. La pensée du duel qu'il devait avoir le lendemain, en irritant ses nerfs, donnait un certain éclat à ses paroles, et le poussait à des exagérations de sentiment qu'il ne se serait jamais permises de sang-froid. D'ailleurs Nadejda était si jolie, avec ses œillades en dessous et ses sourires équivoques dont on ne pouvait saisir le sens précis! Les regards d'Astakoff prirent une expression voilée et mélancolique; ses paroles se parsemèrent d'allusions pleines d'une tristesse élégante; il finit par s'épancher sur le compte des femmes, des amours, de son avenir, de la façon de comprendre le bonheur.... A la veille d'une mort possible, Astakoff se décidait à une coquetterie allégorique avec Nadejda. Elle écoutait attentivement, en hochant la tête, en feignant la surprise, en glissant quelques objections timides; souvent interrompue par le retour des danseurs, la conversation commençait à prendre une tournure très-intime. Astakoff interrogeait

4. Les Polonais.



Nadejda sur ses propres sentiments, sur ses sympathies. Elle répondait comme une rieuse, lorsque tout à coup, à la grande surprise d'Astakoff, et au milieu d'un regard mourant qu'il lui adressait, elle lui dit brusquement :

« Quand partez-vous ? »

— Comment ? fit l'autre abasourdi.

— Je vous demande quand vous retournez chez vous ?

— A Sassovo ?

— Non, non, chez vous, dans cette autre campagne où vous demeurez, à cent verstes d'ici.

— Je voudrais bien y retourner sans trop de retard, dit-il en reprenant sa physionomie compassée. Et je pense partir demain... si je suis en vie. C'est que j'ai tant d'affaires ! Mais pourquoi l'idée de m'adresser cette question vous est-elle venue ?

— Je ne sais.

— Cependant...

— Je suis étonnée de la curiosité d'un homme qui part demain, et qui m'interroge aujourd'hui sur mon caractère.

— Mais permettez....

— Lisez cela, » dit en riant Nadejda ; et elle lui tendit la devise d'un bonbon qu'elle venait de prendre sur une table voisine. Puis elle se leva pour aller à la rencontre de Marie, qui venait la chercher avec une autre dame pour une figure de la danse. Astakoff jeta les yeux sur le papier, où se lisait imprimé en mauvais caractères français : *Qui me néglige me perd.*

Quand il releva la tête, il rencontra le regard de Steltchinski, fixé sur lui avec une colère concentrée. Astakoff s'appuya sur le dos de son fauteuil en affectant de sourire. Le petit officier d'artillerie ramena Nadejda devant sa chaise, tourna avec elle, fit sonner ses éperons, et se retira. Nadejda s'assit.

« Permettez-moi de vous demander, fit Astakoff, comment il faut que je comprenne ce que vous venez de me laisser ? »

— Ah ! cette devise, dit Nadejda avec indifférence : *Qui me néglige me perd*. Eh bien ! c'est une excellente maxime, qui peut être fort utile. On ne doit rien négliger dans la vie. Il faut vouloir beaucoup pour obtenir un peu. Mais je suis folle de vouloir donner des conseils à un homme pratique de votre force. »

Nadejda partit d'un éclat de rire, et ce fut vainement que, jusqu'à la fin de la mazourke, Astakoff voulut essayer de renouer la conversation. Il parlait sentiment, elle répondait robes. Au moment de le quitter, elle lui répéta ironiquement :

« Vous partez demain ? Alors je vous souhaite un heureux voyage. »

Et Nadejda courut vers son frère pour lui dire :

« Tu me dois de la reconnaissance, j'espère ; sans moi, ce serait elle qu'il eût engagée pour la mazourke. »

VérétiEFF haussa les épaules.

« Tu as beau faire, dit-il ; il n'en sortira rien. »

Pendant Astakoff s'était rapidement glissé dans l'antichambre, et déjà il mettait son paletot, lorsqu'un laquais vint lui dire que son cocher s'était grisé de telle sorte qu'on ne pouvait l'éveiller, et qu'il lui serait impossible de quitter la maison. Après avoir énergiquement exprimé son déplaisir, Astakoff rentra dans la maison, et pria l'intendant de le mener dans la chambre qui lui était destinée, sans attendre le souper. Une demi-heure plus tard, il était établi, tant bien que mal, sous la couverture d'un lit étroit, et tâchait de s'endormir.

Mais le sommeil ne venait point. La figure de Steltchinski se dressait incessamment devant lui. « Le voilà qui vise. Astakoff est tué, disait une voix.... Se battre

avec des dispositions pacifiques, avec des pensées de mariage avantageux ! » Et il refermait avec dépit ses yeux qui s'étaient largement ouverts, et enfonçait sa tête dans les oreillers ; mais le sommeil ne venait point. L'aurore s'allumait déjà dans le ciel ; accablé par la fièvre d'insomnie, Astakoff venait de tomber dans une espèce de somnolence, lorsqu'il sentit tout à coup un poids sur ses pieds. Il ouvrit les yeux ; au pied de son lit était assis Vérétiéff. L'étonnement d'Astakoff fut au comble, lorsqu'il aperçut l'accoutrement de Vérétiéff. Il était sans redingote ; sa poitrine nue se montrait à travers une chemise débraillée ; ses cheveux en désordre lui tombaient sur les sourcils, et son visage avait changé d'expression.

« Oserais-je vous demander.... fit Astakoff en se soulevant dans son lit.

— Je suis venu, dit Vérétiéff d'une voix enrouée, dans un costume un peu.... Nous avons bu là-bas. J'ai voulu vous tranquilliser. Je me suis dit : « Il y a là un gentil-homme qui n'a pas le sommeil calme. » Eh bien ! vous pouvez dormir, vous ne vous bâtez pas demain.

— Que me dites-vous là ? murmura Astakoff de plus en plus stupéfait.

— Oui, tout est arrangé. Ce monsieur des bords de la Vistule, il s'excuse. Vous recevrez demain une lettre. Tout est fini ; ronflez. »

Vérétiéff se leva, et s'avança d'un pas incertain vers la porte.

« Permettez, permettez, s'écria Astakoff. Comment savez-vous.... et comment puis-je vous croire ?

— Ah ! vous pensez, parce que je suis.... dans les vignes.... Mais je vous le dis, il vous enverra demain une lettre. Vous ne m'inspirez pas beaucoup de sympathie, monsieur ; mais je suis en veine de générosité. Avouez pourtant que vous avez eu un peu peur.



— Mais, monsieur.... reprit Astakoff qui commençait à se fâcher.

— C'est bon, c'est bon, interrompit Vérétiéff. Ne vous échauffez pas. Voyez-vous, chez nous, en province, il n'y a point de bal qui se passe sans duel. Cela n'a jamais de mauvaises suites ; mais cela donne occasion de vexer un nouveau venu. *In vino veritas*. Mais vous ne savez pas le latin, ni moi non plus. Je vois sur votre physionomie que vous désirez dormir ; je vous souhaite bonne nuit, monsieur l'homme positif, grand employé futur. Acceptez ce dernier souhait d'un homme qui, soit dit en toute sincérité, ne vaut pas la monnaie d'un sou, surtout aujourd'hui. »

Cela dit, Vérétiéff s'éloigna en trébuchant.

« Le diable sait ce que c'est ! s'écria Astakoff en frappant du poing ses oreillers. C'est impardonnable. J'éclaircirai tout cela. »

Et, cinq minutes après, il dormait profondément. Il n'est pas de plus souverain baume que le sentiment du péril passé.

Voici ce qui avait amené la conversation nocturne entre Astakoff et Vérétiéff :

Dans la maison de M. Akiline, un de ses neveux habitait une petite chambre de garçon. Pendant les bals, les jeunes gens profitaient de l'intervalle des danses pour y venir fumer en toute hâte une pipe de *joukoff*<sup>4</sup>. C'était encore chez lui qu'on se rassemblait après souper pour vider quelques bouteilles. Ce soir-là, il y vint beaucoup de monde. Stelchinski et Vérétiéff étaient au nombre des convives ; l'*Ame de poche* s'y traîna derrière les autres. Bodriakoff avait promis à Astakoff de ne point répéter leur conversation ; et probablement il eût tenu parole, si Vérétiéff n'avait eu l'idée de lui demander ce qu'il avait dit

4. Nom d'un fabricant de tabac commun.

avec ce fat (il n'appelait pas autrement le *gentleman* de Saint-Pétersbourg). Bodriakoff raconta tout. VérétiEFF se mit à rire, puis il devint pensif.

« Tu ne sais pas avec qui le combat? demanda-t-il.

— Non, fit l'autre; il ne me l'a pas dit.

— Sais-tu du moins avec qui il a parlé?

— Avec Yégor Kapitonitch. »

VérétiEFF pirouetta sur ses talons.

On fit une *jonka*<sup>1</sup>, et l'on se mit à boire. VérétiEFF fut acclamé président. Gai, spirituel, vrai boute-en-train, il tenait le haut bout dans toutes les réunions de jeunes gens. Il jeta bas sa redingote, se fit un siège d'une pile des *Lois de l'Empire*, prit une guitare et se mit à chanter. Les têtes s'enflammèrent au son de cette voix hardie, qu'animèrent encore les premières rasades. On porta des toasts. Et quels toasts! Ce n'est pas pour rien que le proverbe russe dit: « A l'homme ivre, la mer elle-même ne monte qu'au genou. » Steltchinski, rouge comme un coquelicot, s'élança sur la table, et, levant son verre pardessus sa tête, il s'écria:

« A la santé... je ne dirai pas à la santé de qui. » Puis, vidant son verre, il le brisa sur le plancher. « Que l'ennemi, dit-il, soit brisé en menus éclats comme ce cristal! »

VérétiEFF, chez lequel, en bon Russe, le don d'observation ne se perdait pas au milieu des fumées du vin, et qui, depuis quelque temps, ne quittait pas Steltchinski du regard, releva la tête.

« Steltchinski, dit-il, descends d'abord de la table; c'est indécent, et tes bottes sont sales. Et puis, viens ici que je te dise quelque chose. Écoute, frère, je sais

<sup>1</sup>. Bol de rhum chaud, mêlé de sucre et de fruits, où l'on verse du vin de Champagne.

que tu dois te battre demain avec ce *gentleman* de la capitale.

— Comment ! qui te l'a dit ?

— Je l'ai deviné, et je sais aussi fort bien pour qui tu te bats.

— Par exemple.... ce serait curieux à savoir.

— Ah ! Talleyrand, voyez-vous le Talleyrand ! C'est pour ma sœur. Allons, n'ébauche pas un sourire d'étonnement ; ça te donne l'air bête. Je sais qu'il y a longtemps que tu lui fais la cour.

— Tout cela ne prouve point....

— Finis, je te prie, et écoute ce que je vais te dire. Je ne permettrai ce duel à aucun prix ; toute cette sottise retomberait sur ma sœur. Aussi longtemps que je serai en vie, je ne le permettrai pas. Toi et moi.... notre compte sera bientôt fait ; et ce sera justice. Mais elle, je veux qu'elle vive longtemps et heureuse. Oui, ajouta-t-il avec une chaleur subite, je trahirai, j'abandonnerai tous les autres, même ceux qui ont pu se sacrifier pour un vaurien comme moi ; mais elle, je ne permettrai pas qu'on touche à un cheveu de sa tête. »

Steltchinski partit d'un éclat de rire forcé.

« Tu es ivre, mon cher, et tu radotes.

— Ivre ou non, peu importe. Je maintiens ce que j'ai dit : tu ne te battras pas avec ce seigneur. Et sur quoi diable lui as-tu cherché noise ? Par jalousie, peut-être. On a bien raison de dire que tous les amoureux sont stupides. Mais si elle a dansé avec lui, c'était pour l'empêcher d'engager.... mais ce n'est pas la question. Je le répète, ce duel ne se fera pas.

— Hum ! dit l'autre, je voudrais bien voir comment tu t'y prendras pour l'empêcher.

— Voici comment : si tu ne me donnes sur-le-champ ta parole de ne pas te battre, c'est avec moi que tu te battras.



— Vraiment?

— Mon cher Magnat, n'en doutez pas un instant. Je vous insulterai devant tout le monde de la façon la plus fantastique, et puis nous nous battons à la longueur d'un mouchoir. Et je pense que cela te serait désagréable pour beaucoup de raisons, eh ! »

Steltchinski s'emporta, protesta que c'était une intimidation, qu'il ne permettrait à personne de s'immiscer dans ses affaires, et finit par se soumettre. Il se résigna à ne pas attenter à la vie du *gentleman* de Saint-Petersbourg. VérétiEFF l'embrassa d'un air goguenard, et, une demi-heure après, ils buvaient ensemble, pour la dixième fois, le *Brüderschaft*<sup>1</sup>. Le jeune directeur des danses se mit à boire aussi le *Brüderschaft* avec eux. Il tint bon quelque temps, mais il finit par s'endormir sur le dos, de la façon la plus innocente.

Le lendemain, Astakoff retourna de très-bonne heure à Sassovo; il passa toute la matinée dans une grande agitation, faillit prendre un marchand qui venait acheter du blé pour le témoin de son adversaire, et ne respira librement qu'après avoir reçu la lettre tant désirée.

« *La nuit porte conseil*, monsieur, » disait en commençant Steltchinski. Et il finissait par déclarer qu'il se tenait à la disposition d'Astakoff, mais que lui-même ne demandait aucune réparation.

Ayant écrit sur-le-champ une réponse où il essayait de donner à sa dignité un air d'enjouement, Astakoff se mit à table en se frottant les mains, dina de bon appétit, et, aussitôt après, partit pour sa résidence. Le chemin qu'il devait suivre passait à petite distance d'Ipatofka.

« Adieu, paisible retraite! » dit-il avec un sourire railleur.

1. Manière de fraterniser des étudiants allemands.

Les images de Marie et de Nadejda se présentèrent un moment à son imagination. Mais il secoua la main, et passa outre.

---

## V

Trois mois avaient passé. L'automne était venu. Les bois se dépouillaient ; les mésanges commençaient à s'y fixer, et, pour indice plus certain de l'approche de l'hiver, le vent y faisait entendre ses longs gémissements. Mais il n'y avait pas encore eu de grandes pluies, et la boue n'avait pas rendu les routes impraticables. Profitant de cette circonstance, Astakoff partit pour le chef-lieu du gouvernement, où l'appelaient quelques affaires. Il passa la matinée en visite, et, le soir venu, se rendit au club de la Noblesse. Dans l'immense et sombre salon de ce club, il rencontra, entre autres personnes, un certain M. Flicht, vieux capitaine en retraite, homme d'affaires, diseur de bons mots, joueur, et, comme on dit en France, grand faiseur de *cancans*.

« A propos, s'écria-t-il au milieu de la conversation, une dame de votre connaissance vient de passer par cette ville, et m'a chargé de vous saluer.

— Qui est-ce ?

— Mme Steltchinska.

— Je ne connais personne de ce nom.

— Vous l'avez connue demoiselle ; elle est née Vérétiëff, Nadejda Alexeïevna. Son mari servait chez notre gouverneur. Vous avez dû le voir aussi : un petit freluquet avec

des moustaches. Il a attrapé là une jolie figure et un joli magot.

— Tiens! elle l'a donc épousé? Où allait-elle?

— A Saint-Petersbourg. Elle m'a même dit de vous rappeler une certaine devise de bonbon. Qu'est-ce que cela veut dire?

— Oh! c'est une plaisanterie. Et son frère, comment va-t-il?

— Piôtr! Mal, mal. » Et M. Flicht leva au ciel ses petits yeux de renard, et soupira. « C'est un homme perdu. Il est retombé dans ses folies. On ne sait pas même ce qu'il est devenu. Le plus probable, c'est qu'il est parti à la suite de quelque Bohémienne. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'est plus dans le gouvernement.

— Et le vieil Ipatoff? demeure-t-il toujours dans sa maison de campagne?

— Ce petit original? certainement. A propos, pourquoi n'épousez-vous pas sa belle-sœur? Ce n'est pas une femme, en vérité, c'est un monument. On parlait déjà de vous à propos d'elle. »

En ce moment, quelqu'un vint proposer à Flicht une partie de cartes, et la conversation finit là.

Astakoff avait l'intention de retourner chez lui, lorsqu'un exprès, envoyé par le starosta de Sassovo, vint lui donner la nouvelle que six maisons de ce village avaient été détruites par un incendie. Il se décida à s'y rendre sur-le-champ. D'ailleurs, de la ville à cette propriété, il n'y avait pas plus de soixante verstes. Astakoff arriva le lendemain soir dans la petite maison seigneuriale déjà connue du lecteur, et se rendit aussitôt sur le lieu de l'incendie; une vieille femme l'avait allumé en passant une chandelle sous le ventre de sa vache pour la préserver du mauvais œil. Après avoir fait éclater sa colère sur le dos des coupables, Astakoff prit ses mesures pour la répara-



tion du sinistre. Cela l'occupa jusqu'au dîner du lendemain. Alors il se décida, après quelque hésitation, à revoir Ipatofka. Il n'en aurait pas eu l'envie, si Flicht ne l'eût informé du départ de Nadejda : il craignait de la rencontrer ; mais il n'était pas fâché de revoir Marie.

Comme à la première visite, Astakoff trouva Ipatoff jouant aux dames avec l'*Ame de poche*. Le vieillard lui témoigna la même joie de sa visite ; mais son visage était soucieux, et ses paroles n'offraient plus la même abondance et la même facilité d'élocution.

« Tous les vôtres se portent bien ? demanda Astakoff en prenant un siège.

— Bien, grâce à Dieu ; je vous remercie beaucoup. Marie seule n'est pas tout à fait.... Elle se tient habituellement dans sa chambre.

— Elle aura pris un refroidissement ?

— Non, c'est plutôt.... Mais elle va descendre pour le thé.

— Et que fait Yégor Kapitonitch ?

— Ah ! Yégor Kapitonitch est un homme enterré ; sa femme est morte.

— Matrona Markovna !

— Morte en un jour, du choléra. Vous ne pourriez plus le reconnaître. Il est si changé, si maigre ! « Sans Matrona Markovna, dit-il, la vie m'est un fardeau. Je vais mourir, dit-il, et j'en remercie Dieu, car je ne désire plus vivre, » dit-il. Oui, le pauvre homme est enterré.

— Pauvre Yégor Kapitonitch ! dit Astakoff.

— Nous sommes tous pauvres, » ajouta l'*Ame de poche*. Tous se turent.

« Votre voisine, à ce que j'ai ouï dire, s'est mariée, » reprit Astakoff en rougissant légèrement.

— Oui, elle est mariée, et déjà partie.

— Pour Saint-Pétersbourg ?

— Pour la capitale de Saint-Pétersbourg.

— Marie Pavlovna doit la regretter beaucoup? Elles semblaient si grandes amies.

— Certainement elle la regrette; mais à propos de leur amitié, je vous dirai, monsieur, que l'amitié des jeunes filles est encore moins solide que celle des hommes. On s'aime tant qu'on se voit, et puis.... te souviens-tu de mon nom?

— Vraiment?

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire. Par exemple, Nadejda Alexeïevna, depuis qu'elle est partie, ne nous a pas écrit une seule petite lettre. Et pourtant, combien de fois l'avait-elle juré devant Dieu?

— Y a-t-il longtemps qu'elle est partie?

— Depuis plus de six semaines. Dès le lendemain de son mariage, elle est partie au galop, à la façon étrangère.

— On dit encore que son frère n'est plus ici?

— Certainement, il n'est plus ici. Ce sont des gens de la capitale. Est-ce qu'ils resteraient longtemps à la campagne?

— Et vous ignorez complètement où il est allé?

— Je l'ignore.

— Il a fait comme le singe, dit Bodriakof; la noisette mangée, il a jeté la coquille.

— Justement, reprit Ipatoff, la noisette mangée, il a jeté la coquille. Et vous-même, Vladimir Sergeïtch, qu'avez-vous fait de bon tout ce temps-ci? » ajouta le vieillard en s'efforçant de sourire.

Astakoff raconta quelques détails; mais Ipatoff, dont la contenance trahissait une inquiétude inaccoutumée, l'interrompit tout à coup :

« Mais, bon Dieu, pourquoi donc Macha ne vient-elle point? Ivan Illiitch, va la chercher. Dis-lui.... tu sais... »

Bodriakoff sortit un moment de la chambre, et rentra en annonçant que Marie Pavlovna le suivait.

« A-t-elle toujours mal à la tête? demanda le vieillard à voix basse.

— Oui, » dit-il.

La porte s'ouvrit, et Marie parut. Astakoff se leva pour la saluer et resta immobile d'étonnement, tant elle avait changé depuis qu'il ne l'avait vue. La couleur avait disparu de ses joues maigries, un large cercle noir entourait ses yeux, et ses lèvres se serraient dans une étreinte amère. Tout son visage, morne et sombre, semblait pétrifié. Elle leva les yeux sur Astakoff; ils n'avaient plus ni éclat ni regard.

« Comment te sens-tu? lui demanda Ipatoff.

— Je suis très-bien portante, » répondit-elle en s'asseyant à la table sur laquelle était dressé le *samo-var*.

La soirée fut pour Astakoff bien longue et peu gaie; personne n'était en veine; la conversation prenait à tout moment une tournure mélancolique.

« Entendez-vous? dit Ipatoff en prêtant l'oreille aux gémissements du vent; entendez-vous quelle note il nous chante? Ah! l'été a passé; l'automne passe aussi, et voilà que l'hiver arrive. Nous serons bientôt enterrés sous la neige. Et Dieu veuille que ce soit bientôt! Car maintenant, sort-on dans le jardin, c'est l'angoisse qui vous prend. Ce sont des ruines; les branches des arbres s'entre-choquent comme des ossements. Ah! les beaux jours sont passés.

— Ils sont passés, » fit Bodriakoff.

Marie croisa les mains silencieusement, et regarda par la fenêtre.

« Mais Dieu est bon, reprit Ipatoff; ils reviendront. »  
Personne ne lui fit écho.



« Rappelez-vous, dit Astakoff, comme on chantait ici des chansons.

— Rappelez-vous, rappelez-vous, dit Ipatoff; non, il vaut mieux ne pas se rappeler.

— Pourquoi ne chanteriez-vous pas encore? continua Astakoff en s'adressant à Marie; vous avez un si beau talent! »

Elle ne lui répondit rien.

« Comment va Mme votre mère? dit à Ipatoff Astakoff, qui ne savait plus comment entretenir la conversation.

— Tout doucement, grâce à Dieu, malgré toutes ses infirmités. Encore aujourd'hui elle s'est promenée dans sa petite calèche. Elle est, je pourrais dire, comme un arbre à demi cassé, qui se plaint au moindre souffle du vent. Et voyez : un autre arbre jeune et fort est là par terre, et l'arbre cassé toujours debout. C'est ainsi. Cependant sa vie n'est pas bien enviable; le proverbe a bien raison : la vieillesse n'est pas le bonheur.

— Et la jeunesse ne donne pas le bonheur, » ajouta Marie à demi-voix.

Astakoff avait eu le projet de retourner coucher chez lui ; mais la nuit devint si sombre, qu'il n'osa pas se risquer par cette obscurité dans les mauvaises routes. On le mena dans la même chambre où, trois mois auparavant, il avait passé une si mauvaise nuit, grâce au voisinage d'Yégor Kapitonitch. « Ronfle-t-il maintenant? » se demanda Astakoff. Et il se rappela ses remontrances au domestique, puis l'apparition de Marie dans le jardin. Il s'approcha de la fenêtre, et appuya son front contre la froide vitre. Son propre visage sembla le regarder du dehors, ses yeux se perdirent dans un voile noir, et ce ne fut qu'après quelques instants qu'il put distinguer sur un ciel sans étoiles les branches d'arbres qui s'agitaient dans le vide, tourmentées sans relâche par le vent. Tout à

coup Astakoff crut voir comme autrefois se glisser sur le sol une figure blanche. Il redoubla d'attention; mais ne voyant plus rien, il haussa les épaules. « Ce que c'est que l'imagination ! » dit-il, et il se coucha.

Il s'endormit bien vite; mais, cette fois encore, il était dit qu'il ne passerait pas une nuit tranquille. Un bruit confus qui s'élevait dans la maison le réveilla. Il souleva la tête. C'étaient des voix inarticulées, des exclamations, des pas précipités, des portes qui se fermaient avec violence. Voilà qu'un sanglot de femme se fit entendre. Des cris s'élevèrent dans le jardin; d'autres, plus éloignés, leur répondirent. Dans la maison, l'agitation croissait et devenait plus bruyante. « C'est un incendie ! » Cette pensée traversa l'esprit d'Astakoff. Il eut peur, sauta de son lit, et courut vers la fenêtre. Aucun reflet de flamme ne se voyait; mais dans le jardin, le long des allées, sous les arbres, se mouvaient de petites taches rouges. C'étaient des gens qui couraient avec des lanternes. Astakoff gagna la porte qu'il ouvrit rapidement, et donna contre Bodriakoff qui, pâle, échevelé et à demi vêtu, courait comme un insensé.

« Qu'est-ce? qu'est-il arrivé? s'écria Astakoff en le saisissant par le bras.

— Elle est perdue, elle est morte, elle s'est jetée à l'eau, répondit Bodriakoff d'une voix haletante.

— Qui est perdu? qui s'est jeté à l'eau?

— Marie Pavlovna. Qui pourrait-ce être? Il l'a perdue, la pauvre enfant, le malheureux! Au secours! mes petits pères, courons vite, courons. » Et il se précipita le long de l'escalier. Astakoff parvint à se chausser, jeta un manteau sur ses épaules, et s'élança à sa suite.

Il ne trouva plus personne à la maison; tous étaient sortis. Seules, à demi mortes de peur, les deux petites filles d'Ipatoff se tenaient dans le corridor, près de l'an-

tichambre; enveloppées de leurs jupons blancs, les mains croisées et les pieds nus, elles étaient accroupies auprès d'une chandelle posée par terre. Par le salon et au milieu des tables renversées, Astakoff sortit en courant sur la terrasse. On voyait à travers les branchages, dans la direction de la digue, se mouvoir des ombres et des feux. « Des crocs, des crocs! » disait la voix d'Ipatoff. « Un filet! un bateau! » criaient d'autres voix. Astakoff courut dans la direction de ces cris. Il trouva Ipatoff sur le bord de l'étang. Une lanterne, accrochée à une branche de saule, éclairait vivement la tête grise du vieillard. Il se tordait les mains, et chancelait comme un homme ivre. Près de lui, une femme, étendue sur l'herbe le visage contre terre, sanglotait convulsivement. Bodriakoff était entré dans l'eau jusqu'à la ceinture, et tâtait le fond avec une perche. Un cocher ôtait ses habits de livrée, en tremblant de tous ses membres; deux hommes traînaient une vieille barque le long du rivage; on entendait le galop d'un cheval lancé ventre à terre dans la rue du village; et le vent passait avec un sifflement sinistre, comme s'il eût voulu éteindre les lumières des lanternes, tandis que les vagues de l'étang clapotaient sourdement dans les ténèbres.

« Qu'ai-je entendu? est-ce possible? s'écria Astakoff en s'approchant de son hôte.

— Des crocs, des crocs! disait le vieillard pour toute réponse.

— Non, non, vous vous trompez, reprit Astakoff.

— Ah! que ne se trompe-t-il! dit en sanglotant la femme couchée par terre, et qui était la servante de Marie; moi-même, malheureuse que je suis, je l'ai entendue se jeter à l'eau, ma pauvre petite colombe; je l'ai entendue se débattre dans l'eau et crier : *Sauvez-moi...* et encore une autre pauvre petite fois : *Sauvez....*



— Mais comment ne l'en as-tu pas empêchée, misérable? dit Astakoff.

— Et comment l'empêcher, mon petit père? Quand je me suis dit : « Où est-elle ? » elle n'était plus dans la chambre. Mais mon cœur devinait.... Tous ces jours-ci, elle était si triste! elle ne disait mot. Mais moi je savais tout, moi. Je me suis mise à courir droit au jardin, comme si quelqu'un m'en eût donné le bon conseil. Et tout à coup quelque chose tombe à l'eau. J'entends : *Sauvez-moi, sauvez....* O mes amis, mes pauvres amis!...

— Voilà donc, pensa Astakoff, ce qui m'a paru blanc dans l'ombre. »

Cependant des gens étaient accourus avec des crocs; d'autres avaient apporté un filet et l'étendaient sur l'herbe. Une foule était réunie; on se pressait, on se heurtait. Le cocher et le starosta prirent chacun un croc, se jetèrent dans la barque, la poussèrent au large et se mirent à sonder l'eau; on les éclairait du rivage. Leurs mouvements et les mouvements de leurs ombres paraissaient étranges et terribles au-dessus de l'étang agité et à la lueur incertaine et rougeâtre des lanternes.

« J'accroche quelque chose, » s'écria tout à coup le cocher.

Tous restèrent pétrifiés.

Le cocher tira sa perche en se courbant. On vit paraître un objet noirâtre et coudé. « Une racine! dit-il en arrachant son crochet.

— Reviens, reviens, lui cria-t-on du bord. On ne peut rien faire avec des crocs. Il faut prendre un filet.

— Oui, un filet, un filet, dirent les autres.

— Arrêtez, arrêtez! cria le starosta. Moi aussi, j'ai accroché quelque chose.... et quelque chose de mou, » ajouta-t-il au bout d'un instant.

Une tache blanche parut près du bsteau.

« La demoiselle ! cria le starosta ; c'est elle ! »

Il ne se trompait pas. Le crochet avait pris Marie par la manche de sa robe. Le cocher la saisit aussitôt, la sortit hors de l'eau, et en deux secousses poussa la barque près du bord. Ipatoff, Bodriakoff, tous se jetèrent à l'encontre, saisirent Marie, la portèrent en courant à la maison. Elle fut aussitôt couchée, déshabillée ; on la secoua en tous sens, on essaya de la réchauffer ; mais tout fut inutile. Marie ne revint plus à elle ; déjà la vie l'avait abandonnée.

Astakoff, le lendemain de bonne heure, quitta Ipatofka. Cependant, avant de partir, il alla, pour se conformer à l'usage, dire le dernier adieu au corps de la défunte. Elle était couchée sur la table du salon, vêtue d'une robe blanche. Son épaisse chevelure était encore humide ; son pâle visage, que la mort n'avait pas encore défiguré, exprimait une sorte de tristesse stupéfaite. Ses lèvres entr'ouvertes semblaient vouloir parler et demander quelque chose ; ses bras croisés serraient sa poitrine. Mais, quelles que fussent les pensées dans lesquelles était morte la pauvre fille, la mort avait déjà posé sur elle le cachet de son éternel silence et de sa morne résignation. Qui peut comprendre ce qu'exprime le visage d'un mort dans les courts moments où il reçoit encore les regards des vivants, avant d'aller se dissoudre dans la terre et disparaître à jamais ?

Astakoff se tint quelques minutes devant le corps de Marie, en se donnant l'air mélancolique exigé par la circonstance, fit trois fois le signe de la croix, et se retira sans avoir remarqué Bodriakoff, qui, agenouillé dans un coin et les mains sur les yeux, sanglotait comme un enfant.

Il n'était pas le seul à pleurer ce jour-là. Tous les domestiques de la maison pleuraient aussi ; Marie avait

toujours été pour eux bonne et douce ; elle laissait après elle un bon souvenir.

Quelques jours après, voici ce qu'écrivait le vieux Ipatoff à une lettre enfin reçue de Nadejda :

« Une semaine avant la présente date , ma très-chère dame Nadejda Alexeïevna , mon infortunée belle-sœur , votre amie , Marie Pavlovna , a volontairement mis fin à son existence en se jetant la nuit dans le lac , et nous avons déjà confié ses restes à la terre. Elle s'est décidée à cette triste et terrible action , sans me dire adieu , sans laisser même une lettre , un petit billet , pour y déclarer ses dernières volontés. Mais vous , Nadejda Alexeïevna , vous devez savoir mieux que personne sur quelle âme doit tomber un si grand et mortel péché. Que le Seigneur Dieu juge votre frère ! Ma belle-sœur ne pouvait ni cesser de l'aimer , ni supporter son abandon. »

Nadejda ne reçut cette lettre qu'en Italie , où elle était allée avec son mari le comte de Steltchinski , comme on le nommait dans tous les hôtels. Du reste , il ne fréquentait pas seulement les auberges de l'Italie ; on le voyait aussi fort souvent aux eaux , dans les salons de conversation. D'abord , il y perdait beaucoup d'argent ; puis , tout à coup , il cessa de perdre. Sa figure prit cette expression à demi soupçonneuse et à demi effrontée , particulière aux hommes qui doivent s'attendre à de méchantes aventures. Il voyait rarement sa femme , qui supportait facilement son absence. Une passion subite pour les arts s'était emparée d'elle ; de sorte qu'elle aimait à disputer sur le beau avec de jeunes artistes. La lettre d'Ipatoff l'affligea profondément , sans l'empêcher toutefois d'aller , ce jour même , visiter la grotte des chiens , près de Naples , pour y voir comment ces pauvres animaux se débattent dans les vapeurs du soufre , et d'y aller en compagnie de M. Popelina , Français , peintre manqué , qui chantait avec



une petite voix de ténor grasseyant, portait des saute-en-barque bigarrés, et racontait sans beaucoup de gaze des anecdotes de la chronique scandaleuse.

---

## VI

C'était par une journée de janvier, claire et glacée. Il y avait beaucoup de monde sur la Perspective-Newski à Saint-Pétersbourg. L'horloge de la tour de la *Douma*<sup>1</sup> venait de sonner trois heures. Sur les larges dalles sablées marchait, au milieu d'autres promeneurs, notre vieille connaissance M. Astakoff. Depuis que nous nous sommes séparés de lui, il avait pris de l'embonpoint, sans pourtant vieillir. D'épais favoris encadraient son visage. Il s'avavançait à travers la foule avec lenteur et gravité, jetant de temps à autre des regards dans la rue. Il attendait sa femme, qui devait arriver en voiture avec sa belle-mère. Depuis cinq années déjà M. Astakoff était marié, et, comme il l'avait toujours désiré, sa femme était riche et avait de hautes relations. Tout en soulevant d'un air aimable son chapeau soigneusement brossé à la rencontre de ses nombreuses connaissances, M. Astakoff continuait sa promenade avec cette démarche calme et assurée qui dénote un homme content de lui-même. Tout à coup, près du passage Stenbok, il faillit être heurté par un monsieur enveloppé d'un manteau à l'Almaviva et coiffé d'un bonnet de velours, dont le visage passablement flétri offrait des moustaches teintes sous des yeux

1. Hôtel de ville.

gonflés et endormis. Astakoff recula avec dignité. Alors le monsieur en bonnet, jetant son regard sur lui, s'écria : « Ah ! bonjour, monsieur Astakoff. » Celui-ci ne répondit rien, et s'arrêta stupéfait. Il ne pouvait comprendre qu'un homme coiffé d'un bonnet sur la Perspective-Newski pût connaître son nom.

« Vous ne me connaissez pas ? continua l'autre. Je vous ai vu, il y a huit ans de cela, dans le gouvernement de Toula, chez les Ipatoff. On me nomme Vérétiéff.

— Mon Dieu, pardonnez-moi, dit Astakoff. Comme vous avez changé depuis ce temps !

— Oui, j'ai vieilli, reprit Vérétiéff, en passant sur son visage une main non gantée. Pour vous, vous n'êtes pas changé. »

Ce n'est pas que Vérétiéff eût beaucoup vieilli, mais tous ses traits s'étaient déformés ; une foule de petites rides sillonnaient tout son visage, et, quand il parlait, ses joues et ses lèvres s'agitaient en convulsion. Tout en lui dénotait que cet homme avait largement usé de la vie.

« Où vous étiez-vous égaré tout ce temps, qu'on ne vous a vu nulle part ? demanda Astakoff.

— J'ai erré par-ci par-là. Et vous, êtes-vous toujours resté dans la capitale ?

— La plupart du temps ; je suis au service, monsieur.

— Vous êtes marié ?

— Oui, et... » La figure d'Astakoff prit une expression sévère, comme s'il eût voulu dire à Vérétiéff : « Ah çà, ne t'avise pas de me demander que je te présente à ma femme. »

Vérétiéff parut le comprendre. Un sourire d'indifférence effleura ses lèvres. Astakoff fit un pas pour s'éloigner :

« Où est votre sœur ? demanda-t-il en se ravisant.

— Je ne puis vous le dire avec certitude, mais probable-

ment à Moscou. Il y a longtemps que je n'ai reçu de ses nouvelles.

— Son mari vit encore?

— Probablement.

— Et M. Ipatoff?

— Je ne sais pas ; peut-être est-il en vie, peut-être est-il mort.

— Et ce monsieur si drôle, ce provincial, Bodriakoff?

— Ah ! celui auquel vous avez demandé d'être votre témoin quand vous avez eu si peur ? Le diable sait ce qu'il est devenu. »

Astakoff crut devoir prendre un air encore plus majestueux : « Je me suis toujours rappelé avec plaisir, dit-il, ces soirées où j'eus.... (il allait dire l'honneur, il se reprit) l'occasion de faire votre connaissance et celle de votre sœur. C'était une très-agréable personne. Et vous, chantez-vous toujours aussi agréablement ?

— Non, j'ai perdu la voix. Ah ! c'était là un bon temps !

— J'ai, une fois encore, visité Ipatofka, ajouta Astakoff en élevant ses sourcils d'un air mélancolique, le jour même d'une bien terrible aventure.

— Oui, c'est affreux, c'est horrible, interrompit précipitamment Vérétiéff ; oui, oui, je vois que vous vous souvenez....

— C'est-à-dire, il s'est écoulé un si long temps depuis ces aventures, que tout cela se représente à moi comme une espèce de rêve.

— Comme un rêve, répéta Vérétiéff, dont les pâles joues rougirent ; non, pour moi ce ne fut pas un rêve. C'était le temps de la jeunesse, de la gaieté, du bonheur ; c'était le temps des espérances infinies et des forces indomptables. Si ce fut un rêve, il était bien beau. Mais que nous soyons tous deux devenus vieux, tristes, bêtes ;



que nous teignons nos moustaches ; que nous nous traînions à flâner sur les trottoirs de la Perspective ; que nous ne soyons plus bons à rien, comme des chevaux fourbus ; que nous soyons usés, pelés, éreintés ; que, d'entre nous, les uns fassent les importants ridicules, tandis que les autres se vautrent dans la fainéantise, en noyant leurs chagrins par le gosier : voilà ce qui est un rêve, un rêve hideux, abominable. La vie est passée sans laisser de traces, platement, bêtement. Voilà ce qui est amer, voilà ce qu'il faudrait pouvoir chasser comme un rêve. Et puis, par-dessus tout, à travers tout, une apparition terrible, incessante.... Adieu. »

Vérétiéff s'éloigna rapidement ; mais, arrivé devant la porte d'un des principaux cafés de la Perspective, il s'arrêta, et tourna le bouton. Après avoir bu au buffet un verre d'eau-de-vie à l'orange amère, il traversa la salle du billard, assombrie d'un nuage de fumée, pour gagner un cabinet où l'attendaient plusieurs de ses habituels compagnons, le prince S., deux officiers de cavalerie et deux autres individus qu'on ne désignait que par leurs noms de baptême au diminutif. Ils étaient tous déjà d'un certain âge, quoique tous garçons. Les uns grisonnaient, les autres étaient chauves ; ils avaient tous le double menton ; et pourtant leur vie continuait à se passer dans les cafés. Ils s'obstinaient aussi à voir dans Vérétiéff un homme extraordinaire, appelé à étonner le monde ; mais lui, qui avait plus d'esprit qu'eux, sentait bien sa complète et irrémédiable inutilité. Du reste, il faut le dire, même hors de son cercle d'amis, beaucoup de gens croyaient que, s'il n'avait pas lui-même ruiné sa vie, on n'eût pu prévoir tout ce qu'il serait devenu. Ces gens-là se trompaient : les Vérétiéff ne deviennent jamais rien.

Ses amis le reçurent avec leurs exclamations ordinaires. Il les frappa d'abord par son aspect farouche et

ses discours pleins de fiel. Mais de nouvelles bouteilles parurent sur la table, et tout reprit son train accoutumé. Pour Astakoff, dès que Vérétiéff l'eut quitté, il se redressa de toute sa hauteur et fronça les sourcils. Cette rencontre inopinée l'avait froissé dans sa dignité de *gentleman* et d'employé supérieur. « Nous sommes devenus bêtes, nous buvons du vin, nous teignons nos moustaches ! Parlez pour vous, mon cher<sup>1</sup>, » dit-il enfin presque à haute voix. Et après avoir exhalé ainsi l'indignation qui débordait, il allait continuer sa promenade.

« Qui parlait avec vous ? » dit tout à coup derrière lui une voix forte et assurée.

Astakoff se retourna, et reconnut une de ses hautes connaissances, M. Pomponski. Ce Pomponski, homme de grande et grosse taille, occupait une place très-importante, et, dès sa plus tendre jeunesse, n'avait jamais douté de lui-même.

« C'est une espèce d'original, je le connais à peine, murmura Astakoff en prenant Pomponski sous le bras.

— Mais permettez, Vladimir Sergéitch, est-il permis à un homme qui se respecte de converser en pleine rue avec un homme coiffé d'un bonnet ? C'est indécent, et vous m'en voyez tout interdit. Où avez-vous pu faire la connaissance d'un pareil sujet ?

— A la campagne.

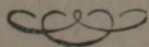
— A la campagne ! En ville on ne salue pas ses voisins de campagne. *Ce n'est pas comme il faut*. Un *gentleman*, combien de fois vous l'ai-je dit ? doit toujours se comporter en *gentleman*, s'il ne veut que...

— Voici ma femme, s'empressa de dire Astakoff en l'interrompant. Allons la retrouver. »

Et les deux *gentlemen* se dirigèrent vers une petite

<sup>1</sup> En français.

voyant une voiture basse, fort élégante, à la portière de laquelle se montrait le visage pâle et plein de hautaine irritabilité d'une femme encore jeune, mais déjà vieillie. Derrière elle se voyait une autre dame, dont le visage aussi paraissait constamment fâché. Astakoff ouvrit la portière, offrit le bras à sa femme, Pomponski présenta le sien à la belle-mère, et les deux couples mesurèrent la Perspective, suivis d'un chétif petit laquais porteur d'une livrée à l'anglaise, de longues guêtres et d'un chapeau orné d'une énorme cocarde.





LE

PAIN D'AUTRUI

## PERSONNAGES.

PAVEL NICOLAÏTCH YÉLETSKI, employé dans un ministère  
à Saint-Pétersbourg, 32 ans.

OLGA PETROVNA, sa femme, 21 ans.

VASSILI SÉMÉNITCH KOUSOFKINE, gentilhomme pauvre,  
leur commensal, plus de 50 ans.

FLÉGONTE ALEXANDRITCH TROPATCHOFF, gentilhomme  
du voisinage, 36 ans.

IVAN KOUZMITCH IVANOFF, ami de Kousofkine, 45 ans.

KARPATCHOFF, autre voisin, 40 ans.

TREMBINZKI, maître d'hôtel.

YÉGOR KARTACHOFF, intendant.

PRASKOVIA, femme de charge.

MACHA, femme de chambre.

ANPADISTE, tailleur, 70 ans.

PIÔTR, domestique.

VASCA, groom.

La scène se passe à la campagne, dans la propriété  
de Mme Yéletski.



LE  
PAIN D'AUTRUI.

---

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle à manger dans la maison de campagne d'un riche gentilhomme. A droite, deux fenêtres et une porte vitrée donnant sur le jardin; à gauche, la porte du salon; au fond, celle de l'antichambre. Entre les fenêtres, une table à rallonges portant un damier. A gauche, sur le devant, une autre table et deux fauteuils. Entre la porte du salon et celle de l'antichambre, l'entrée ouverte d'un corridor. On entend derrière les coulisses la voix de Trembinzki.

SCÈNE PREMIÈRE.

TREMBINZKI, *au dehors*. Encore du désordre; je trouve du désordre partout ici, c'est impardonnable! (*Il entre avec Piótr et Vasca.*) J'ai l'ordre formel de la maîtresse, tout le monde ici doit m'obéir. (*A Piótr.*) Me comprends-tu?

PIÓTR. Je vous écoute <sup>1</sup>.

TREMBINZKI. La maîtresse daigne arriver aujourd'hui avec son époux. Elle m'a fait prendre les devants. Et qu'est-

1. Expression consacrée, qui veut dire en même temps : « Je vous obéis. »



ce que nous faisons ici ? Rien. (*A Vasca.*) Que fais-tu là, toi ? tu aimes à flâner, toi (*le prenant par l'oreille*), à manger ton pain sans le gagner. Vous aimez à faire ça, vous autres domestiques ; nous vous connaissons. Va-t'en, retourne à ton poste. (*Vasca se sauve, Trembinzki se jette dans un fauteuil.*) Je suis sur les dents, devant Dieu ! (*Il se relève.*) Et le tailleur, pourquoi ne me présente-t-on pas le tailleur ?

PIÓTR, regardant dans l'antichambre. Le tailleur est là.

TREMBINZKI. Eh bien, pourquoi n'entre-t-il pas ? qu'attend-il ? Viens ici, frère. Comment t'appelle-t-on, toi, là-bas ?

## SCÈNE II.

LES MÊMES, ANPADISTE.

(*Anpadiste reste près de la porte, les mains derrière le dos.*)

TREMBINZKI, à Piótr. C'est ça le tailleur ?

PIÓTR. C'est bien lui.

TREMBINZKI, à Anpadiste. Mais quel âge as-tu, frère ?

ANPADISTE. J'arrive, mon petit père, à mes petits soixante-dix ans.

TREMBINZKI, à Piótr. Et vous n'avez pas d'autre tailleur ?

PIÓTR. Pas d'autre. Il y en avait bien un autre, mais on l'a renvoyé, il bégayait.

TREMBINZKI, en levant les mains au ciel. Oh ! quel désordre ! (*A Anpadiste.*) Eh bien, vieux, as-tu fait ce que je t'avais commandé ?

ANPADISTE. Oui, mon petit père.

TREMBINZKI. Tu as cousu les collets aux livrées ?

ANPADISTE. Je les ai cousus, père. Seulement le drap jaune a manqué.

TREMBINZKI. Alors qu'as-tu fait ?

ANPADISTE. Oh ! père, on m'a donné, de la friperie, un petit jupon jaune.

TREMBINZKI. Tais-toi, tais-toi. Qu'y faire ? On ne peut plus envoyer chercher du drap à la ville. Va-t'en. Seulement, écoute bien : j'exige de la promptitude, de la prestesse ; sinon.... va-t'en. (*Anpadiste sort. Trembinzki s'assied de nouveau, puis se relève.*) A propos, ratisse-t-on les allées dans le parc ?

PIÔTR. Certainement on les ratisse. On a fait venir du village tous les paysans qui ne sont pas de corvée aux champs.

TREMBINZKI, *s'avançant sur Piôtr*. Mais qui es-tu, toi ?

PIÔTR. Plaît-il ?

TREMBINZKI, *plus près*. Qui es-tu, je te le demande, qui es-tu ?

PIÔTR, *étonné*. Moi ?

TREMBINZKI, *lui parlant sur le nez*. Oui, toi, toi. (*Piôtr garde le silence.*) Mais parle donc, qui es-tu ?

PIÔTR. Je suis Piôtr.

TREMBINZKI. Pas du tout ; tu es un laquais. La maison, c'est ton affaire, et aussi de nettoyer les lampes ; mais le jardin ne te regarde pas. Qu'on ait fait venir des paysans ou d'autres, je ne te l'avais pas demandé, c'est l'affaire de l'intendant. Toi, tu aurais dû aller le chercher, et sans rien dire.

PIÔTR, *tournant la tête*. Mais le voici qui vient.

### SCÈNE III.

LES MÊMES, YÉGOR.

TREMBINZKI. Ah ! Yégor Alexéitch, vous arrivez fort à propos. Dites-moi, avez-vous pris vos mesures pour le jardin ?

YÉGOR. Elles sont prises, ne vous inquiétez pas. (*Lui offrant sa tabatière.*) En usez-vous ?

TREMBINZKI, *après avoir pris du tabac.* Vous ne sauriez croire, Yégor Alexéitch, dans quelle anxiété je me trouve depuis ce matin. Je vous avoue franchement que, dans une si grande propriété, je ne m'attendais pas à trouver un tel désordre. Ce n'est pas pour vous que je le dis, ni pour ce qui touche à vos attributions ; c'est pour la maison que je le dis.

YÉGOR. Ah ! vraiment ?

TREMBINZKI. Imaginez-vous.... je demande, par exemple : « Y a-t-il des musiciens ? » Vous comprenez, il en faut pour recevoir les maîtres.... « Il y en a, me dit-on. — Eh bien, dis-je, qu'on me les amène.... » Que croyez-vous ? Tous les musiciens ont des métiers. L'un est jardinier, l'autre fait des bottes ; la contre-basse mène les bœufs. A quoi cela ressemble-t-il ? Et les instruments sont dans le plus piteux état. C'est à grand'peine que j'y ai mis un peu d'ordre. (*Il prend du tabac.*)

YÉGOR. Vous avez reçu là une mission très-épineuse.

TREMBINZKI. Oui ; j'ose dire que je mange mon pain à la sueur de mon front. Les musiciens sont sur le perron, n'est-ce pas ?

YÉGOR. Certainement. Parce qu'il pleuvait un peu, ils s'étaient réfugiés dans l'office, disant que la pluie gênerait les instruments ; mais je les ai bien vite renvoyés dehors. La sentinelle placée sur la route n'aurait qu'à manquer d'attention, et les maîtres nous tomberaient sur le dos comme la neige. Quant aux instruments, qu'ils les tiennent sous les pans de leurs habits.

TREMBINZKI. Vous avez parfaitement raison. Ah ! je crois que maintenant tout se trouve en ordre.

YÉGOR. Soyez bien tranquille, Narcisse Constantinitch. (*Jetant un regard à Piôtr.*) Qu'as-tu à écouter ce que di-



sent tes supérieurs, toi? Va-t'en, mon cher. (*Piôtr sort par l'antichambre. Macha entre en courant par le corridor.*) Là, là, là, mademoiselle, où courez-vous si vite?

MACHA. Ah! Yégor Alexéitch, laissez-moi; Praskovia Ivanovna nous a toutes mises sur les dents. (*Elle sort. Yégor la suit du regard et cligne de l'œil à Trembinzki.*)

YÉGOR. A propos, quelle heure avez-vous?

TREMBINZKI, regardant sa montre. Dix heures trois quarts. Nous devons attendre les seigneurs à chaque instant. (*Kousofkine paraît sur la porte de l'antichambre, s'arrête et fait des signes à quelqu'un derrière lui.*)

YÉGOR. Il faut que j'aille au comptoir; je suis sûr que le starosta ne s'est pas peigné la barbe, et pourtant il voudra aussi donner aux maîtres le baiser d'arrivée.

## SCÈNE IV.

(*En s'en allant, Yégor heurte Kousofkine qui lui dit :*)

Bien le bonjour, Yégor Alexéitch.

YÉGOR. Ah bah! Vassili Séménitch, j'ai bien autre chose à faire qu'à donner des bonjours. (*Il s'éloigne. Kousofkine s'approche d'une fenêtre, lentement et sur la pointe du pied. Trembinzki tourne la tête et l'aperçoit.*)

TREMBINZKI. Ah! celui-là... (*Kousofkine salue Trembinzki, qui lui rend un petit signe de tête.*) Vous voilà; vous venez aussi recevoir nos jeunes seigneurs?

KOUSOFKINE. Certainement; mon devoir...

TREMBINZKI. Vous êtes contents qu'ils arrivent?... Vous êtes habillé?

KOUSOFKINE. Oui, c'est-à-dire...

TREMBINZKI, l'interrompant. C'est bien, c'est bien, asseyez-vous dans ce coin-là. (*Kousofkine salue.*) Ah! mon

Dieu! j'oubliais.... Piôtr, Pétrouska.... Comment, personne dans l'antichambre!

IVANOFF, *se montrant à la porte de l'antichambre*. Que désirez-vous?

TREMBINZKI, *étonné*. Mais.... permettez.... Qui êtes-vous?

IVANOFF, *sans s'avancer*. Ivanoff, Ivan Kouzmitch, l'ami de monsieur (*désignant Kousofkine*).

KOUSOFKINE, *à Trembinzki*. Un voisin, près d'ici.... Il est venu me rendre visite.

TREMBINZKI. Eh! messieurs, ce n'est ni le temps ni l'endroit de se faire des visites. (*Ivanoff se retire, Piôtr entre.*) Pourquoi m'as-tu quitté? Suis-moi, je veux voir comment tu as arrangé le salon. Je suis sûr qu'il est tout autrement que je ne t'ai ordonné. On n'a qu'à se fier à vous autres! (*Ils sortent tous deux.*)

## SCÈNE V.

KOUSOFKINE, *d'abord seul, après un moment de silence*.  
Vania<sup>4</sup>, Vania!

IVANOFF, *de l'antichambre*. Eh bien! quoi?

KOUSOFKINE. Entre, Vania, entre sans crainte.

IVANOFF, *entrant*. Il vaut mieux que je m'en aille.

KOUSOFKINE. Non, reste. Quel mal y a-t-il à cela? Tu es venu me voir. Viens ici, mets-toi là, c'est mon coin.

IVANOFF. Allons plutôt dans ta chambre.

KOUSOFKINE. Nous ne pouvons y aller maintenant. C'est là qu'on range tout le linge. On y a aussi porté les édredons. Nous serons bien ici.

IVANOFF. Non, j'aime mieux retourner à la maison.

4. Diminutif caressant d'Ivan.

KOUSOFKINE. Reste, Vania, reste, Assieds-toi là. (*S'asseyant.*) Tu vois bien qu'on peut s'y asseoir. Les nôtres vont arriver ; tu les regarderas.

IVANOFF. Qu'y a-t-il à regarder ?

KOUSOFKINE. Comment, qu'y a-t-il ? Olga Pétronna s'est mariée à Saint-Pétersbourg. N'es-tu pas curieux de voir son petit mari ? Et puis, elle aussi, il y a longtemps que nous ne l'avons vue, il y a plus de six ans. Assieds-toi.

IVANOFF. Non, en vérité, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. Assieds-toi donc, je t'en prie. Ne fais pas attention si le nouveau maître d'hôtel crie et tempête ; c'est pour cela qu'il a des gages.

IVANOFF, *s'asseyant.* Olga Pétronna a sans doute épousé un richard ?

KOUSOFKINE. Je ne saurais te le dire, Vania ; mais il paraît que c'est un employé de haut grade. Olga Pétronna ne pouvait pas en prendre un autre. Et puis, elle ne pouvait pas non plus vivre toujours avec sa tante.

IVANOFF. Mais, Vassili Séménitch, si le nouveau maître allait prendre envie de nous chasser ?

KOUSOFKINE. Pourquoi nous chasser ?

IVANOFF. C'est pour toi que je parle.

KOUSOFKINE, *avec un soupir.* Je le sais, Vania, je le sais. Toi, frère, quoi qu'on en puisse dire, tu es enfin un propriétaire. Quant à moi, mes habits mêmes ne sont jamais coupés dans une pièce de drap. Ils viennent toujours d'une autre épaule sur la mienne... Oh non ! le nouveau maître ne me chassera pas ; le défunt lui-même ne m'a pas chassé. Et cependant, était-il méchant, hein !

IVANOFF. Mais, Vassili Séménitch, tu ne connais pas ces gaillards de Saint-Pétersbourg ?

KOUSOFKINE. Eh quoi ! Ivan Kouzmitch, seraient-ils donc si... ?



IVANOFF. Ils sont terribles. Je ne les connais pas non plus, moi; mais je l'ai ouï dire à des gens sûrs.

KOUSOFFKINE, *après un silence*. Nous verrons.... je me fie à Olga Pétrouvna; elle ne me livrera pas, elle.

IVANOFF. Elle ne te livrera pas.... mais elle t'a complètement oublié. C'était une enfant quand elle est partie d'ici après la mort de sa mère, avec sa tante; elle n'avait pas quatorze ans. Tu as joué aux poupées avec elle.... la belle affaire! Elle ne daignera pas seulement te regarder.

KOUSOFFKINE. Oh! ne dis pas cela, Vania.

IVANOFF. Tu verras, tu verras....

KOUSOFFKINE. Tais-toi, je t'en prie; jouons plutôt aux dames; veux-tu? (*Ivanoff se tait.*) Allons, frère, une petite partie. (*Il prend le damier et range les dames.*)

IVANOFF, *les rangeant de son côté*. Tu as trouvé là le bon moment.... le maître d'hôtel nous permettra de jouer, hein! tu n'as qu'à t'y attendre.

KOUSOFFKINE. Faisons-nous du tort à quelqu'un?

IVANOFF. Mais les seigneurs vont arriver.

KOUSOFFKINE. Eh bien! quand ils arriveront, nous laisserons la partie.... La droite ou la gauche?

IVANOFF. On finira par nous chasser de la maison.... La gauche.... C'est à toi de commencer.

KOUSOFFKINE. Voilà comme je commence aujourd'hui, frère.

IVANOFF. Et moi comme cela.

KOUSOFFKINE. Et moi je vais ici.

IVANOFF. Et moi je vais là.

## SCÈNE VI.

*(Un grand bruit s'élève tout à coup dans l'antichambre. Le groom Vasca entre en courant et criant.)* Ils arrivent, Narcisse Constantinitch, ils arrivent! *(Kousofskine et Ivanoff se lèvent en sursaut.)*

KOUSOFKINE. Ils arrivent?

VASCA, *criant à tue-tête.* La sentinelle a donné le signal, ils arrivent. *(On entend dans le salon la voix de Trembinzki.)* Qu'est-ce que c'est? les seigneurs, les seigneurs! *(Il entre en courant avec Piôtr.)*

TREMBINZKI. Les musiciens! les musiciens à leur poste! *(Il s'élançe dans l'antichambre, suivi de Piôtr et de Vasca. Macha entre par le corridor.)*

MACHA. Les seigneurs arrivent?

KOUSOFKINE, *qui s'est blotti dans un coin, cachant Ivanoff derrière lui.* Ils arrivent.

MACHA, *rentrant dans le corridor et criant.* Ils arrivent. *(Praskovia vient du corridor, et Trembinzki de l'antichambre.)*

TREMBINZKI. Les filles! appelez les filles!

PRASKOVIA, *appelant dans le corridor.* Filles! filles!

YÉGOR, *venant par l'antichambre.* Où est le pain et le sel! Narcisse Constantinitch?

TREMBINZKI, *criant à plein gosier.* Piôtr, le pain et le sel. *(Six servantes très-parées entrent par le corridor.)* A l'antichambre, filles, à l'antichambre! *(Les filles et Macha rencontrent Piôtr qui apporte un pain en couronne, et une salière sur un grand plat.)*

PIÔTR. Doucement, écervelées.

TREMBINZKI *lui enlève le plat et le passe à Yégor.* C'est à vous comme intendant.... sur le perron, allez. *(Il le*

SCÈNES DE LA VIE RUSSE.

*pousse vers la porte avec Piótr et Praskovia, et les suit en criant.)* Les autres domestiques, où sont-ils?

LA VOIX DE PIÓTR, *au dehors.* Appelez Anpadiste.

UNE AUTRE VOIX. Le dizenier lui a ôté ses bottes pour qu'il travaille.

LA VOIX DE TREMBINZKI. Qu'on appelle les cochers.

DES VOIX DE FILLES. Ils arrivent, ils arrivent!

LA VOIX DE TREMBINZKI. Silence maintenant, et silence de mort! (*Un profond silence s'établit. Kousofkiine écoute avec anxiété. La musique joue l'ancien air : Le tonnerre de la victoire retentit. On entend une voiture s'approcher. La musique cesse, et laisse entendre des bruits confus de voix et d'embrassements. Un moment après, entrent Olga Pétrovna et son mari, qui tient à la main le pain offert. Derrière eux, Trembinzki, Yégor avec le plat, Praskovia, et enfin les domestiques, qui s'arrêtent à la porte de l'anti-chambre.*)

SCÈNE VII.

OLGA, *souriant.* Nous sommes enfin chez nous, Paul<sup>1</sup>. Que j'en suis heureuse! (*Se retournant.*) Merci, mes amis, merci. Voici votre nouveau maître. Je vous prie de l'aimer. (*A Yéletski.*) Rendez cela, mon ami. (*Yéletski rend le pain à Yégor très-incliné.*)

TREMBINZKI. Ne daignerez-vous pas ordonner quelque chose?... peut-être du thé?

OLGA. Non, plus tard. (*A Yéletski.*) Je veux te montrer toute la maison, ton cabinet de travail.... Il y a six ans que je ne suis venue ici, six ans.

YÉLETSKI. Volontiers.

PRASKOVIA, *prenant d'Olga son chapeau et sa mantille.* Ah! notre petite mère, notre colombe....

1. Les mots soulignés sont en français dans l'original.



OLGA lui sourit et regarde autour d'elle. Elle a bien vieilli, notre maison, et les chambres me paraissent plus petites.

YÉLETSKI. C'est ce qui arrive toujours quand on a quitté un endroit tout enfant.

KOUSOFKINE, s'approchant timidement. Olga Péetrovna, permettez....

OLGA, après un peu d'hésitation. Ah! Vassili.... Vassili Péetrovitch, je ne vous avais pas reconnu.... Comment allez-vous?

KOUSOFKINE, lui baisant la main. .... de vous féliciter....

OLGA, à Yéletski. Notre vieil ami, Vassili Péetrovitch.

YÉLETSKI, saluant. Très-charmé. (*Ivanoff salue aussi de loin.*)

KOUSOFKINE, saluant Yéletski. .... sur votre arrivée.... nous sommes tous si ravis.

YÉLETSKI, à sa femme, à demi-voix. Qui est ça?

OLGA, également à voix basse. Un pauvre gentilhomme. Il demeure chez nous. (*A haute voix.*) Je veux te montrer toute la maison. C'est ici que je suis née, Paul, que j'ai grandi....

YÉLETSKI. Avec plaisir, allons. (*A Trembinzki.*) Vous, je vous prie, mon valet de chambre est là, avec mes effets.

TREMBINZKI, empressé. J'écoute, j'écoute.

OLGA. Viens donc, Paul. (*Ils sortent tous deux par le salon*)

TREMBINZKI, à voix basse, à tous les domestiques. Maintenant, mes chers amis, allez tous à vos postes. Vous, Yégor Alexéitch, restez dans l'antichambre, le seigneur pourrait vous demander. Doucement, doucement.... (*Yégor et les domestiques s'éloignent sur la pointe du pied par l'antichambre; Praskovia et les servantes par le corridor.*)

PRASKOVIA, en sortant, et très-bas. Marchez, marchez.... et toi, Machka, qu'as-tu à rire? (*Tous s'éloignent.*)

TREMBINZKI. Vous, messieurs, est-ce que vous restez ici ?

KOUSOFKINE. Oui, nous restons.

TREMBINZKI. Allons, soit. Mais... je vous prie... (*faisant des gestes*) .... au nom du ciel... vous savez... pas de bruit... c'est sur nous... (*Il s'éloigne avec précaution.*)

### SCÈNE VIII.

KOUSOFKINE, *avec vivacité*. Hein! que dis-tu d'elle, Vania? Comme elle a grandi, comme elle est devenue belle! Elle ne m'a pas oublié. Tu vois, Vania, que j'avais raison.

IVANOFF. Elle ne t'a pas oublié! Pourquoi donc te nomme-t-elle Vassili Pétrovitch? Est-ce que ton père ne s'appelait pas Sémène?

KOUSOFKINE. Qu'importe? Pétrovitch, Séménitch, n'est-ce pas la même chose? Tu dois le comprendre, tu es un homme d'esprit. Elle m'a présenté à son mari; c'est un bel homme, et il y a sur son visage quelque chose... ce doit être un homme d'importance... Qu'en penses-tu, Vania?

IVANOFF. Je n'en sais rien; je vais plutôt m'en aller.

KOUSOFKINE. Que t'arrive-t-il aujourd'hui, Vania? Tu ne te ressembles plus; tu veux toujours t'en aller. Dis-moi plutôt comment tu trouves notre jeune maîtresse.

IVANOFF. Elle est bien, je ne dis pas le contraire.

KOUSOFKINE. Rien que son sourire... et puis sa voix. C'est un canari, une fauvette. Elle aime son mari, cela se voit sur-le-champ. N'est-ce pas, Vania, que cela se voit?

IVANOFF. Dieu sait ce qui se passe dans l'âme des maîtres, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. C'est mal, ce que tu fais là, Ivan Kouz-mitch. Tu vois qu'un homme est heureux, gai, et tu t'avises.... Mais les voilà qui reviennent.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, OLGA et YÉLETSKI, venant par le salon.

OLGA. Elle n'est pas grande, notre maison, comme tu vois; mais, ainsi que dit le proverbe, on donne ce qu'on a.

YÉLETSKI. Comment! la maison est très-bien; elle est distribuée avec intelligence.

OLGA. Allons maintenant au jardin.

YÉLETSKI. Volontiers. J'aurais pourtant voulu dire deux mots à ton intendant.

OLGA. A ton intendant?

YÉLETSKI. A notre intendant.

OLGA. Comme tu voudras. Je vais prendre Vassili Pé-trovitch. Allons au jardin, Vassili Pétrovitch; voulez-vous?

KOUSOFKINE, ravi. Oh! certainement.... me voici.

YÉLETSKI. Mets ton chapeau, Olga.

OLGA. Ce n'est pas nécessaire. (Elle lève son écharpe sur sa tête.) Allons.

KOUSOFKINE. Permettez, Olga Pétrovna, que je vous présente, à cette heureuse occasion.... un voisin.... Ivanoff....

OLGA. Je suis charmée de faire votre connaissance. Voulez-vous venir à la promenade avec nous? (Ivanoff s'incline.) Donnez-moi le bras, Vassili Pétrovitch.

KOUSOFKINE, comme abasourdi. Le bras!... Comment?



OLGA. Comme cela. (*Elle passe son bras sous le sien.*) Vous souvenez-vous, Vassili Péetrovitch... (*Ils sortent. Ivanoff les suit.*)

## SCÈNE X.

YÉLETSKI, *seul*, après s'être promené dans la chambre.  
Holà! quelqu'un!

PIÔTR, *entrant*. Que daignez vous commander?

YÉLETSKI. Comment te nomme-t-on, mon cher?

PIÔTR. Piôtr.

YÉLETSKI. Eh bien, Piôtr, va chercher l'intendant. C'est Yégor qu'on l'appelle, n'est-ce pas?

PIÔTR. Comme vous daignez le dire.

YÉLETSKI. Va le chercher. (*Il s'assied. Piôtr sort. Un instant après, entr' Yégor, qui s'arrête près de la porte.*)

## SCÈNE XI.

## YÉLETSKI, YÉGOR.

YÉLETSKI. Yégor, j'ai l'intention de visiter demain les biens d'Olga Péetrovna.

YÉGOR. J'écoute.

YÉLETSKI. Y a-t-il beaucoup d'âmes ici?

YÉGOR. Dans le village de Timoféïevo, trois cent quatre-vingt-quatre âmes du sexe masculin, d'après le recensement. D'âmes effectives, il y en a davantage.

YÉLETSKI. Et combien davantage?

YÉGOR, après avoir toussé dans sa main. Une vingtaine d'âmes à peu près.

YÉLETSKI. Hum!... je demande qu'on s'en informe avec exactitude, et qu'on me présente le chiffre. Y a-t-il des terres morcelées?

YÉGOR. Non, un seul tenant.

YÉLETSKI, *après l'avoir regardé sans comprendre.*  
Hum!... Y a-t-il beaucoup de terres à culture?

YÉGOR. Suffisamment. Deux cent soixante-quinze déciatines<sup>1</sup>, dans chaque sole.

YÉLETSKI, *regarde encore.* Et combien de terres en friches?

YÉGOR, *avec hésitation.* Comment dire à Votre Seigneurie?... sous les broussailles, il y a aussi des ravins, et puis sous les dépendances de l'habitation.... mais on fauche tout cela.

YÉLETSKI, *avec sévérité.* Je demande le nombre précis.

YÉGOR. Mais qui peut le savoir? C'est du terrain non mesuré... à moins qu'il ne soit désigné sur un plan. Il peut bien avoir une cinquantaine de déciatines.

YÉLETSKI, *à voix basse.* Tout cela, c'est du désordre. (*Haut.*) Y a-t-il des bois?

YÉGOR. Vingt-huit déciatines et demie.

YÉLETSKI. Ainsi donc, cela fait en tout à peu près cinq cents déciatines?

YÉGOR. Cinq cents! Il y en a plus de mille.

YÉLETSKI. Comment donc! Toi-même.... Oui, c'est ce que je voulais dire.... Tu me comprends, n'est-ce pas?

YÉGOR. J'écoute.

YÉLETSKI, *avec gravité.* Et les paysans d'ici, ont-ils une bonne conduite? de la docilité?

YÉGOR. Le peuple est bon; il aime que le seigneur se fasse craindre.

YÉLETSKI. Hum!... ils ne sont pas ruinés?

YÉGOR. Comment serait-ce possible? pas le moins du monde. Ils sont très-contents de Votre Grâce.

YÉLETSKI. Je verrai moi-même tout cela demain; tu

1. La déciatine vaut un peu plus de deux hectares.

peux t'en aller. A propos, qu'est-ce que c'est que ce monsieur qui vit céans ?

YÉGOR. Kousofkine, Vassili Séménitch, un gentilhomme. Il vit de notre pain. Il est ici depuis le temps du vieux maître, qui le tenait auprès de lui.... en quelque sorte pour s'en divertir.

YÉLETSKI. Y a-t-il longtemps qu'il est établi dans la maison ?

YÉGOR. Oui, longtemps. Il y a plus de vingt ans que le vieux maître est mort, et c'était de son vivant qu'il est venu dans la maison.

YÉLETSKI. C'est bien. Vous avez un comptoir, n'est-ce pas ?

YÉGOR. Comment ferions-nous sans comptoir ?

YÉLETSKI. Je verrai tout cela demain. Va-t'en. (*Yégor s'éloigne*).

## SCÈNE XII.

YÉLETSKI. Cet intendant me semble une bête. Nous verrons. (*Il se lève et se promène.*) Me voilà à la campagne, à la campagne chez moi. C'est un peu étrange, mais ce n'est pas mal. (*On entend dans l'antichambre la voix de Tropatchoff qui dit : Il est arrivé ? aujourd'hui ?*)

PIÔTR *entrant*. Tropatchoff, Flégonte Alexandritch, vient d'arriver et désire vous voir. Que daignez-vous ordonner ?

YÉLETSKI. Ce nom ne m'est pas inconnu. Prie-le d'entrer. (*Piôtr sort. Entre Tropatchoff*).

## SCÈNE XIII.

TROPATCHOFF. Bonjour, Pavel Nicolaitch, bonjour. (*Yéletski salue avec embarras.*) Vous semblez ne pas me



reconnaître. Ne vous souvenez-vous plus, à Saint-Pétersbourg, chez le comte Kounzoff...

YÉLETSKI. Ah ! certainement. Soyez le bienvenu. (*Il lui serre la main.*)

TROPATCHOFF. Je suis votre plus proche voisin, je demeure à deux verstes d'ici. Quand je vais à la ville, il faut que je passe tout auprès de votre maison. Je savais que vous étiez attendu. « Voyons, me suis-je dit, s'il serait arrivé ! » Mais si je viens mal à propos, dites-le-moi de grâce. *Entre gens comme il faut*, vous comprenez, pas de cérémonies.

YÉLETSKI. Au contraire, et j'espère bien que vous resterez à dîner avec nous, bien que je ne sache pas ce que notre cuisinier de village nous aura préparé.

TROPATCHOFF, *en faisant jouer un gros jonc à pomme d'or*. Oh ! je sais que tout est sur un grand pied chez vous. J'espère que vous me ferez aussi l'honneur de dîner un de ces jours chez moi. Vous ne sauriez croire combien je suis ravi de votre arrivée. Il y a dans ce pays si peu de *gens comme il faut* ! Et *Madame*, comment va-t-elle ? je l'ai connue enfant. Oh ! je connais très-bien votre femme. Je vous félicite, Pavel Nicolaïtch, et du fond de mon âme. Seulement, je crains fort qu'elle ne m'ait oublié.

YÉLETSKI. Elle sera charmée de vous revoir. Elle est allée faire un tour au jardin avec ce monsieur qui demeure ici.

TROPATCHOFF. Ah ! avec celui-là ? c'est, il me semble, une espèce de niais. Du reste, pas méchant. A propos, j'ai amené un autre gentilhomme, qui est là, dans l'antichambre. Vous permettez ?

YÉLETSKI. Comment, dans l'antichambre !...

TROPATCHOFF. *Ne faites pas attention*. Ce n'est rien non plus. Il vit aussi chez moi par pauvreté. Je le prends

avec moi. En route, vous savez, on s'ennuie seul. Mais restez, restez donc. (*S'approchant de l'antichambre.*) Karpatchoff, entre, frère.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, KARPATCHOFF, *entre et salue.*

TROPATCHOFF. Tenez, Pavel Nicolaïtch, je vous présente un gentilhomme.

YÉLETSKI. Je suis charmé.... (*Tropatchoff le prend par le bras et l'emmène, tandis que Karpatchoff va se mettre dans un coin.*)

TROPATCHOFF, à Yéletski. *C'est bien, c'est bien, c'est tout ce qu'il faut.* Êtes-vous pour longtemps des nôtres, Pavel Nicolaïtch ?

YÉLETSKI. J'ai pris un congé de trois mois.

TROPATCHOFF. C'est peu, fort peu ; mais je comprends qu'on n'ait pu se passer de vous plus longtemps. Il faut vous reposer. Aimez-vous la chasse ?

YÉLETSKI. Je n'ai jamais tenu de fusil. Cependant, avant de partir, je me suis acheté un chien. Avez-vous beaucoup de gibier ?

TROPATCHOFF. Énormément. Vous deviendrez chasseur, j'en fais mon affaire. (*A Karpatchoff.*) Avons-nous des coqs de bruyère à Mirlinik ?

KARPATCHOFF, *sans quitter son coin.* Trois compagnies, et à la Greda, quatre.

TROPATCHOFF. C'est bien.

KARPATCHOFF. Et puis le forestier Fédoul m'a dit hier qu'à Goreli....

## SCÈNE XV

Entrent OLGA, KOUSOFKINE et IVANOFF par la porte vitrée du jardin. KARPATCHOFF se tait et salue.

OLGA. Ah! Paul, que notre jardin est joli.... (Elle s'arrête en voyant Tropatchoff).

YÉLETSKI. Permets-moi de te présenter....

TROPATCHOFF, l'interrompant. Pardon, nous sommes de vieilles connaissances. Olga Péetrovna ne me reconnaît pas sans doute; ce n'est pas étonnant, je l'ai connue pas plus haute que cela.... Tropatchoff Flégonte, vous rappelez-vous le voisin Tropatchoff, qui vous rapportait des joujoux de la ville? Vous étiez alors une charmante enfant, et aujourd'hui.... (Il salue.)

OLGA. Ah! monsieur Tropatchoff, je vous reconnais maintenant. (Elle lui tend la main.) Vous ne pouvez croire combien je suis heureuse depuis que je suis ici.

TROPATCHOFF. Seulement depuis que vous êtes ici?

OLGA. Mon enfance m'est si bien revenue à la mémoire! Paul, je veux te montrer dans le jardin un acacia que j'ai planté moi-même. Il est plus grand que moi maintenant.

YÉLETSKI, à Olga, en désignant Karpatchoff. Monsieur Karpatchoff, un voisin. (Karpatchoff salue de son coin, où sont déjà venus le rejoindre Kousofkiné et Ivanoff.)

TROPATCHOFF, à Olga. Ne faites pas attention. Enfin vous voilà chez vous, à la campagne, en propriétaire. Comme le temps passe!

OLGA. Vous dînez avec nous?

YÉLETSKI. J'ai déjà invité Flégonte Alexandritch. Je crains seulement que le dîner....

TROPATCHOFF. Voulez-vous bien finir?



OLGA, *prenant à part Yéletski.* Ce monsieur est venu mal à propos.

YÉLETSKI. Oui, mais il me semble assez bien.

TROPATCHOFF *s'est approché en dandinant de Kousofkiue.*  
Ah! vous voilà! Comment allez-vous?

KOUSOFKINE. Bien, grâce à Dieu.

TROPATCHOFF, *montrant Karpatchoff du coude.* Vous connaissez cet être-là?

KOUSOFKINE. Oui, nous nous connaissons.

TROPATCHOFF, *à Ivanoff.* Hé, hé, vous aussi?

IVANOFF. Moi aussi.

OLGA. Monsieur Tropatchoff....

TROPATCHOFF. Madame!

OLGA. Vous me permettrez d'entrer chez moi. Nous venons d'arriver....

TROPATCHOFF. De grâce, Olga Péetrovna, et vous, Pavel Nicolaïtch, faites comme chez vous. Pendant ce temps, je bavarderai avec ces intéressants personnages.

OLGA. Et puis, quoique nous soyons d'anciennes connaissances, cette robe de voyage me fait un peu honte.

TROPATCHOFF. Je n'aurais pas, certes, accepté une pareille excuse, si je ne savais que pour les dames.... la toilette.... c'est toujours très-agréable....

OLGA. Vous êtes méchant. Je vous laisse, messieurs; au revoir. *(Elle passe au salon.)*

TROPATCHOFF. Savez-vous ce que je vais vous dire, Pavel Nicolaïtch, moi qui ne mens jamais? que vous êtes le plus fortuné mortel.... Mais je vous retiens peut-être.

YÉLETSKI. Au contraire. Savez-vous à mon tour ce que je vais vous proposer? quelque chose qui, en votre qualité d'agronome, ne doit pas vous être désagréable.

TROPATCHOFF. Disposez de moi, Pavel Nicolaïtch, disposez de Flégonte Tropatchoff.

YÉLETSKI. C'est d'aller ensemble, avant de déjeuner,

voir les meules de blé. Vous pourriez me donner de bons conseils. Elles sont à deux pas.

TROPATCHOFF. *Enchanté, enchanté.*

YÉLETSKI. Eh bien, prenez votre chapeau. Quelqu'un !  
(*Entre Piôtr.*) Qu'on nous prépare à déjeuner.

TROPATCHOFF. Karpatchoff viendra avec nous, si vous le permettez. Il se tiendra derrière.

YÉLETSKI. Très-bien. (*Ils sortent. Karpatchoff et Piôtr les suivent.*)

## SCÈNE XVI.

KOUSOFKINE et IVANOFF.

KOUSOFKINE. Voyons, Vania, dis toi-même ; n'est-ce pas que notre Olga est charmante ?

IVANOFF. En ai-je dit du mal ?

KOUSOFKINE. Comme elle est affable, bienveillante !

IVANOFF. Oui, c'est vrai ; elle n'est pas comme lui.

KOUSOFKINE. Eh ! que lui reproches-tu ? Réfléchis, Vania ; c'est un homme important, habitué à se tenir ainsi. Il aurait bien voulu se relâcher un peu ; mais comprends donc, c'est impossible ; l'État, le gouvernement l'exigent. As-tu remarqué, frère, quels yeux elle a ?

IVANOFF. Je n'ai rien remarqué, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE. Ah ! tu m'affliges, frère ; ce n'est pas bien.

IVANOFF. Peut-être. Mais ce que je remarque, c'est que voilà le maître d'hôtel.

KOUSOFKINE, *baissant la voix.* Eh bien, nous ne faisons pas de mal.

## SCÈNE XVII.

Entrent TREMBINZKI et PIÔTR, qui porte un déjeuner sur un plateau. TREMBINZKI avance la table à rallonges sur le milieu de la scène.

TREMBINZKI. Pose cela ici, et ne casse rien, imbécile. (Piôtr pose le plateau et prend la nappe; Trembinzki la lui arrache.) Donne, je la mettrai moi-même. Va chercher du vin. (Piôtr sort; Trembinzki met le couvert, après avoir regardé Kousofkiné.) Il faut avouer qu'il y a des gens qui naissent coiffés. Un pauvre diable comme nous se cogne la tête comme un poisson contre la glace pour un morceau de pain. Et à ceux-là, tout leur tombe dans la bouche. Où est à présent, je vous le demande, la justice en ce monde?

KOUSOFKINE époussette doucement l'épaule de Trembinzki. Vous vous êtes sali contre la muraille.

TREMBINZKI. Voulez-vous bien me laisser tranquille? (Entre Piôtr avec des bouteilles et un vase à rafraîchir qu'il pose sur l'autre table.) Allons, dépêche, et ôte-moi ce damier. Voyez un peu quel moment ont choisi pour jouer ces messieurs! Et quel jeu est-ce là? est-ce un jeu de gentilshommes?

IVANOFF, bas à Kousofkiné. Adieu, frère.

KOUSOFKINE. Où vas-tu?

IVANOFF. A la maison.

KOUSOFKINE. Reste, reste.

YÉGOR, passant la tête hors de l'antichambre. Narcisse Constantinitch!

TREMBINZKI. Quoi?

YÉGOR. Où est allé le seigneur?



TREMBINZKI. Voir les meules de blé. Vous n'êtes pas avec lui ?

YÉGOR. Voir les meules.... Grand Dieu ! s'il s'aperçoit.... (Il veut sortir, mais se range pour laisser passer Yéletski, qui rentre accompagné de Tropatchoff et suivi de Karpatchoff.)

## SCÈNE XVIII.

YÉLETSKI, TROPATCHOFF, KARPATCHOFF,  
KOUSOFKINE, IVANOFF, TREMBINZKI,  
YÉGOR ET PIOTR.

YÉLETSKI, à Tropatchoff. Ainsi vous êtes content ?

TROPATCHOFF. Très-bien, tout est très-bien. Ah ! Yégor, bonjour. (Il lui frappe sur l'épaule.) Vous avez là un homme d'or, Pavel Nicolaïtch ; vous pouvez vous fier entièrement à lui. (Yégor salue et sort.) Voilà le déjeuner ! Mais c'est un diner complet. Comme c'est bien servi ! Holà ! des doubles bécassines ! Tout comme chez Saint-Georges ! Quel fripon que ce Saint-Georges ! J'ai mangé bien des centaines de roubles chez lui. Aussi l'on m'y sert comme l'empereur en personne.

YÉLETSKI. Des chaises ! (Yéletski et Tropatchoff s'assoient.)

TROPATCHOFF, à Karpatchoff. Assieds-toi aussi, Karpatché<sup>1</sup>. C'est ainsi que je l'appelle en français, vous permettez ?

YÉLETSKI. Sans doute. (A Kousofkine et Ivanoff.) Et vous aussi, messieurs.

KOUSOFKINE. Nous vous remercions humblement, mais nous préférons rester debout ; nous y sommes habitués.

1. Ancien restaurateur à Saint-Pétersbourg.

2. Diminutif méprisant du nom de famille.

YÉLETSKI. Je vous en prie. (*Ils s'assoient tous deux à la table.*) A présent, prenons ce que Dieu nous envoie<sup>1</sup>.

TROPATCHOFF, *mangeant*. Parfait, parfait. Vous avez un excellent cuisinier. (*Se versant à boire.*) A votre santé! Karpatché, tu ne bois pas à la santé de Pavel Nikolaïtch?

KARPATCCHOFF, *se levant en sursaut*. De longues années à notre digne hôte (*il avale son verre d'un trait*), et toutes sortes de prospérités!

YÉLETSKI. Je vous remercie.

TROPATCHOFF, *désignant Yéletski à Karpatchoff*. Voilà l'homme qu'il nous faudrait pour maréchal<sup>2</sup>.

KARPATCCHOFF. Je crois bien, diable!

TROPATCHOFF. Tais-toi. En effet, Pavel Nicolaïtch, si ce n'était le service de l'État qui vous réclame.... Quel excellent fromage!... c'est vous qui seriez notre maréchal. Oui, oui.... (*Se tournant vers Kousofkine et Ivanoff.*) Hé! vous deux là-bas, vous ne buvez pas à la santé de Pavel Nicolaïtch?

KOUSOFKINE. Je n'ai pas l'habitude....

TROPATCHOFF. Karpatché, verse-leur à pleins bords. Voyons, buvez vite; vous n'êtes pas faits pour faire des cérémonies.

KOUSOFKINE, *se levant*. A la santé de notre respectable maître de maison, et de son épouse! (*Il boit et se rassied; Ivanoff l'imité en silence.*)

TROPATCHOFF. Bravo! (*A Yéletski.*) Attendez, nous allons rire. Il est assez drôle, mais il faut le griser. (*A Kousofkine.*) Eh bien, comment menez-vous cette pauvre vie, vous, monsieur, dont je ne sais plus le nom? Tout doucement, hein?

1. Formule pour commencer un repas.

2. Maréchal de la noblesse, élu par les nobles dans chaque gouvernement et dans chaque district.

KOUSOFKINE. Tout doucement, comme vous daignez le dire.

TROPATCHOFF. C'est bien. Et cette fameuse terre de Vétrovo, vous est-elle enfin restituée?

KOUSOFKINE. Il vous plaît de plaisanter.

TROPATCHOFF. Pas le moins du monde. Qui plaisante ici? Je prends à vos affaires le plus vif intérêt.

KOUSOFKINE. Toujours aucune décision.

TROPATCHOFF. Vraiment! Alors prenez patience. (*A Yéletski.*) Vous ne savez peut-être pas, Pavel Nicolaïtch, que dans la personne de M. Kousofkine, ici présent, vous voyez un propriétaire, un vrai propriétaire, le possesseur.... non, mais l'héritier légitime du village de Vétrovo. Il n'en a pas l'air, mais c'est ainsi. Voyons, combien possédez-vous d'âmes?

KOUSOFKINE. On compte quarante-deux âmes, d'après le huitième recensement, dans le village de Vétrovo; mais je ne l'ai pas tout entier.

TROPATCHOFF, à Yéletski, bas. Ce Vétrovo, c'est son idée fixe. (*A Kousofkine.*) Combien donc avez-vous d'âmes dans votre part d'héritage?

KOUSOFKINE. Je ne le sais pas au juste; beaucoup d'âmes sont en fuite.

YÉLETSKI. Pourquoi n'êtes-vous pas en possession de votre bien, s'il est à vous?

KOUSOFKINE. Il y a un procès.

YÉLETSKI. Un procès! Avec qui?

KOUSOFKINE. Il y a d'autres héritiers; et puis des dettes envers la couronne.... et puis des dettes particulières....

YÉLETSKI. Y a-t-il longtemps que ce procès dure?

KOUSOFKINE, s'animant par degrés. Longtemps, bien longtemps. Il a commencé dès le temps du défunt, Dieu veuille qu'il soit au royaume des cieux! Je l'aurais bien



gagné, mais je n'ai pas d'argent... et le temps me manque aussi.... Il faudrait aller à la ville, demander, prier, intercéder... Que voulez-vous ? je ne puis. Il est cher, le papier timbré, et je suis pauvre.

TROPATCHOFF. Karpatché, verse à ce gentilhomme pauvre un verre de vin.

KOUSOFKINE. Je vous remercie humblement.

TROPATCHOFF. Ah ! par exemple ! puisque je bois moi-même à votre santé ! (*Kousofkine se lève, salue et vide son verre.*) Mais de ce train-là, mon brave homme, vous perdrez votre procès.

KOUSOFKINE. Que faire ? Voilà plus d'une année que je n'ai pas même pu rassembler mes pièces. Il est vrai que j'ai à la ville un certain petit homme, et que j'ai bien confiance en lui. Mais Dieu seul connaît son cœur.

TROPATCHOFF. Et qui est ce petit homme ? peut-on le savoir ?

KOUSOFKINE. Il m'a défendu de le nommer.... mais enfin, devant des seigneurs comme vous.... C'est Ivan Artemiitch Litchkoff. Daignez-vous le connaître ?

TROPATCHOFF. Non, je ne le connais pas ; qui est-il ?

KOUSOFKINE. Comment ! mais c'est le procureur du district, c'est-à-dire, il l'était avant son désagrément... Maintenant il s'occupe de commerce.

TROPATCHOFF. Et ce M. Litchkoff a promis de vous venir en aide ?

KOUSOFKINE. Il me l'a promis. J'ai tenu son second fils au baptême, et c'est alors qu'il me l'a promis. « Attends, Vassili, m'a-t-il dit ; je vais t'arranger cela en un tour de main. » Et Ivan Artemiitch est un maître homme en son genre.

TROPATCHOFF. En vérité !

KOUSOFKINE. C'est la première tête de la province.

TROPATCHOFF. Mais puisque vous dites qu'il a perdu

sa place, et qu'il s'occupe de commerce, comment peut-il.... en justice....

KOUSOFKINE. Vous avez raison, ç'a été son malheur; mais il a des mains d'or, et si vous saviez comme on le respecte! Par malheur, il y a longtemps que je ne l'ai vu.

TROPATCHOFF. Depuis quand?

KOUSOFKINE. Il y a bien deux années.

YÉLETSKI. Mais racontez-nous en quoi consiste votre procès.

KOUSOFKINE, après avoir toussé. Voici en quoi il consiste, Pavel Nicolaïtch.... Excusez ma hardiesse, mais c'est vous qui l'exigez. Le village de Vétrovo.... j'avoue que je n'ai de ma vie parlé devant un haut personnage, et si mes expressions....

YÉLETSKI. Parlez, parlez sans crainte.

TROPATCHOFF à Kousofkine. Encore un petit verre, hein?

KOUSOFKINE. Non, excusez-moi.

TROPATCHOFF. Pour vous donner du courage.

KOUSOFKINE. A la bonne heure. (*Il boit, et s'essuie le front avec son mouchoir.*) Ainsi donc, comme j'ai l'honneur de vous le dire, le village de Vétrovo, ce village en question, est échu, par ligne descendante directe, de mon grand-père Kousofkine Maxime, à deux frères germains, fils dudit Maxime, à savoir : mon géniteur Sémène et mon oncle Nictopolion. Durant sa vie, mon père laissa le bien indivis entre lui et son frère, c'est-à-dire mon oncle; et cet oncle est mort sans enfants, ce que je vous prie de remarquer; et il est mort après le décès de mon père Sémène; et ils avaient encore une sœur Catherine, laquelle Catherine avait épousé Porphyre Yagouchkine, gentilhomme; lequel Porphyre avait d'une première femme, Polonaise, un fils, Elic, ivrogne fiéffé et

franc-maçon, auquel Élie, mon oncle Nictopolion, probablement sous l'obsession de sa sœur Catherine, avait donné une lettre de change de mille sept cents roubles ; et, d'un autre côté, Catherine elle-même avait fait signer à mon père une autre lettre de change, et cette fois de deux mille roubles, par l'entremise du juge de district Golouchkine, à laquelle transaction la femme dudit juge Golouchkine avait criminellement participé. Sur ces entrefaites, mon père, Dieu veuille qu'il soit au royaume des cieux ! vient à mourir inopinément. (*Il se lève.*) Les lettres de change sont présentées au paiement. Nictopolion perd la tête. Il répond : « Le bien est indivis avec mon neveu. » Catherine, à son tour, demande la quatorzième part <sup>1</sup>. Des arriérés d'intérêts dus à la couronne sont réclamés en même temps. Tout à coup la femme de Golouchkine nous flanque au nez sa lettre de change. Tous les malheurs ensemble ! Nictopolion s'écrie : « C'est mon neveu qui doit répondre de tout. » De quoi, je vous le demande, pouvait répondre un mineur ? Et Golouchkine le traîne en justice. Le fils de la Polonaise se joint au juge ; il n'épargne pas même sa belle-mère Catherine. « Je ne veux pas lui pardonner, dit-il ; elle a jeté des charmes sur ma servante Akoulina. » Bagarre générale ! Requêtes sur requêtes ! Requêtes au tribunal de district ! Requêtes à la cour du gouvernement ! Retour des requêtes avec l'inscription de blâme <sup>2</sup> ! Nictopolion meurt ; tout s'écroule.... Je demande qu'on me mette en possession de mon bien, et voilà qu'un oukase nous tombe dessus, ordonnant que, pour cause d'arriéré dans les intérêts échus, le village de Vétrovo soit

1. C'est la portion que la loi donne à la fille dans l'héritage du père ; la femme a la septième part dans l'héritage du mari ; l'une et l'autre pour les biens reçus par héritage.

2. Cette inscription se met sur les requêtes que le juge rejette comme non fondées.



vendu aux enchères. L'Allemand Ganginmeister surgit avec ses hypothèques, et cependant les paysans s'enfuient, s'enfuient comme des pigeons. Le maréchal de la noblesse me lit une admonestation sur le seuil du tribunal<sup>1</sup>, en me criant à tue-tête : « Je te mettrai sous tutelle, sous tutelle. » Sous tutelle, bon Dieu ! quand le légitime héritier n'est pas saisi de son bien ! La belle-mère Catherine présente une supplique contre le fils de la Polonaise jusqu'au très-haut sénat dirigeant, à sa propre personne.... (*Interrompu par un rire général, Kousofkine s'arrête interdit. Le seul Ivanoff, qui l'avait souvent tiré par le pan de son habit, garde son sérieux.*)

YÉLETSKI, à Kousofkine. Mais continuez donc, continuez donc ; pourquoi vous êtes-vous arrêté ?

TROPATCHOFF. Faites-nous la grâce, monsieur dont j'oublie toujours le nom, d'achever votre récit.

KOUSOFKINE. Excusez.... J'ai peut-être dit quelque chose d'impropre ?

TROPATCHOFF. Ah ! je devine, vous êtes intimidé. Avouez que vous êtes intimidé.

KOUSOFKINE, d'une voix éteinte. Sans doute, monsieur....

TROPATCHOFF. Il est facile de remédier à ce malheur. Garçon, donne du vin. (A Yéletski.) Vous permettez ?

YÉLETSKI. Certainement ! (A Trembinzki.) Y a-t-il du champagne ?

TREMBINZKI. Comment n'y en aurait-il pas ? (*Il apporte le vase à rafraîchir.*)

TROPATCHOFF, à Kousofkine. C'est très-mal d'avoir peur, mon cher ; ce n'est plus reçu en société. (*A Yéletski, désignant le vase.*) Comment ! déjà frappé ! Mais c'est magnifique. (*Il verse du vin dans les verres, et une grande ra-*

1. Punition humiliante pour un gentilhomme, qui est ordonnée par une cour supérieure.

sade à Kousofkine.) Cela, c'est pour vous, pour soutenir votre éloquence. Allons, ne refusez pas. Eh bien! vous vous êtes un peu embarbouillé, la belle affaire! Ordonnez-lui de boire, Pavel Nicolaïtch.

YÉLETSKI. A la santé du futur propriétaire de Vétrovo! Mais buvez donc, Vassili.... Vassili.... Alexéitch. (*Kousofkine boit.*)

TROPATCHOFF. A merveille! (*Il se lève de table avec Yéletski, et s'approche sur l'avant-scène. Tous les suivent.*) Voyons un peu; avec qui donc avez-vous votre procès?

KOUSOFKINE, *que le vin commence à émouvoir.* Naturellement, avec Ganginmeister.

TROPATCHOFF. Quel est ce monsieur?

KOUSOFKINE. Un Allemand, c'est tout dire. Il achète les lettres de change, et d'autres disent qu'il les prend de force. Je suis de la même opinion. Il aura fait peur aux sottes femmes.

TROPATCHOFF. Et Catherine, et le fils de la Polonaise, Élie?

KOUSOFKINE. Hé! hé! ils sont tous morts, et même le fils de la Polonaise a été brûlé vif dans une auberge, étant ivre, sur le grand chemin, à propos d'un incendie. (*A Ivanoff.*) Veux-tu bien cesser de me tirer par mon habit? Je m'explique comme il faut devant ces seigneurs, je crois. Puisqu'ils l'exigent.... Quel mal y'a-t-il à cela?

YÉLETSKI. Laissez-le dire, monsieur Ivanoff: il nous est très-agréable d'écouter votre ami.

KOUSOFKINE, *à Ivanoff.* Tu vois bien. (*Aux autres.*) Qu'est-ce que je demande, messieurs? Je demande la justice, l'ordre légal des choses. Ce n'est pas l'ambition.... l'ambition, que le diable l'emporte! Jugez-nous. Si je suis coupable, eh bien, punissez-moi. Mais si je suis dans mon droit, si je suis dans mon droit....

TROPATCHOFF. Un petit verre encore.

KOUSOFKINE. Non, merci.... Je demande formellement....

TROPATCHOFF. Dans ce cas, permettez-moi de vous embrasser.

KOUSOFKINE, *étonné*. C'est trop d'honneur.... en vérité.

TROPATCHOFF. Non, vous me plaisez beaucoup. (*Il le tient quelque temps serré dans ses bras.*) Je vous aurais donné un baiser, mon petit pigeonneau. Mais non, une autre fois.

KOUSOFKINE. Comme il vous plaira.

TROPATCHOFF, à *Karpatchoff*. A toi, maintenant, Karpatché.

KARPATCHOFF. Permettez-moi, Vassili Séménitch, de vous serrer contre mon cœur. (*Il l'embrasse et le fait tourner.*)

KOUSOFKINE, *s'arrachant de ses bras*. Voulez-vous bien me laisser.

KARPATCHOFF. Allons, ne fais pas le fier. (*A Tropatchoff.*) Ordonnez-lui de chanter une petite chanson. Il s'y entend fort bien.

TROPATCHOFF. Vous chantez, mon ami? Ah! faites-nous la grâce de nous montrer votre talent.

KOUSOFKINE, à *Karpatchoff*. Quelle baliverne inventez-vous sur mon compte? Est-ce que je suis un chanteur?

KARPATCHOFF. Comment! est-ce que vous ne chantiez pas à table, du temps du défunt?

KOUSOFKINE, *baissant la tête*. Du temps du défunt! J'ai eu le temps de vieillir depuis.

KARPATCHOFF, à *Tropatchoff*. Il a chanté, il a dansé....

TROPATCHOFF. Vraiment! Vous êtes un gaillard, à ce que je vois. Faites-nous l'amitié, hein? (*A Yéletski.*) Ce n'est pas très *comme il faut*; mais à la campagne.... (*A Kousofkine.*) Allons, commencez. (*Chantant lui-même une chanson populaire.*) « Dans la rue.... » Eh bien!



KOUSOFKINE. Tenez-moi quitte.

TROPATCHOFF. Quel homme obstiné! Yéletski, ordonnez-lui de chanter.

YÉLETSKI, *avec indécision*. Pourquoi donc ne voulez-vous pas chanter, Vassili Séménitch?

KOUSOFKINE. Ce n'est plus de mon âge; tenez-moi quitte.

TREMBINZKI, *s'avançant*. Et pourtant, il n'y a pas longtemps que monsieur a daigné se distinguer à la noce du frère de monsieur. (*Désignant Ivanoff.*) Il a daigné traverser toute la chambre en faisant le pas de la *Prisatka*.

TROPATCHOFF. Dans ce cas, il vous est impossible de nous refuser. Pourquoi voulez-vous faire à Pavel Nicolaïtch et à moi une injure mortelle?

KOUSOFKINE. L'autre fois, c'était librement.

TROPATCHOFF. Et cette fois, nous vous prions. Prenez bien en considération que l'on pourrait découvrir dans votre refus de l'ingratitude, et l'ingratitude... Ah! quel vilain péché?

KOUSOFKINE. Mais je n'ai plus de voix du tout, et, quant à l'ingratitude, je me tiens pour obligé jusqu'au tombeau et prêt à me sacrifier.

TROPATCHOFF. Mais nous ne vous demandons aucun sacrifice. Nous vous demandons une chansonnette. Voyons! (*Kousofkine se tait.*) Voyons donc!

KOUSOFKINE. (*Il commence à chanter : « Dans la rue... » mais à la seconde parole sa voix s'éteint.*) Je ne puis pas; devant Dieu, je ne puis pas.

TROPATCHOFF. Allons, courage.

KOUSOFKINE, *le regardant fixement*. Non, je ne chanterai pas.

TROPATCHOFF. Non?

KOUSOFKINE. Non.

TROPATCHOFF. Alors, savez-vous ce que je vais faire?

Voilà un verre de champagne ; je vais vous le verser dans le gilet.

KOUSOFKINE. Vous ne ferez pas cela, je ne l'ai pas mérité. Personne encore.... avec moi.... C'est une honte, monsieur.

YÉLETSKI, à *Tropatchoff*. Finissez, vous voyez qu'il se fâche.

TROPATCHOFF, à *Kousofkine*. Vous ne voulez pas chanter ?

KOUSOFKINE. Non.

TROPATCHOFF, *en s'approchant*. Une fois....

KOUSOFKINE, à *Yéletski*, *d'une voix suppliante*. Ah ! Pavel Nicolaitch....

TROPATCHOFF. Deux fois....

KOUSOFKINE, *en reculant*. Mon Dieu, monsieur, pourquoi me traitez-vous ainsi ? Je n'ai pas l'honneur de vous connaître.... et puis, je suis gentilhomme, après tout.... Daignez vous en souvenir. Et je ne puis pas chanter, vous l'avez vu vous-même.

TROPATCHOFF, *toujours s'approchant*. Trois fois....

KOUSOFKINE. Finissez, vous dis-je. Je ne suis pas votre bouffon.

TROPATCHOFF. Oh ! comme si ce rôle vous était nouveau !

KOUSOFKINE. Allez vous chercher un autre bouffon, monsieur.

YÉLETSKI, à *Tropatchoff*. En effet, laissez-le.

TROPATCHOFF. Mais je vous assure qu'il n'a pas fait autre chose du temps de votre beau-père ; c'était son emploi.

KOUSOFKINE. Non, non, non.... Et puis, je n'ai plus la tête à moi, je vous assure.

YÉLETSKI. Monsieur, nous nous passerons parfaitement de votre chanson.

KOUSOFKINE. Pavel Nicolaïtch, ne vous fâchez pas contre moi. Une autre fois, devant Dieu, je le ferai avec plaisir. Pour aujourd'hui, excusez-moi généreusement. Je me suis un peu échauffé, messieurs. Que faire? je suis devenu vieux, voilà le malheur; et puis j'ai perdu l'habitude....

TROPATCHOFF. Au moins, buvez ce verre.

KOUSOFKINE. Oh! pour cela, avec le plus grand plaisir. (*Il prend le verre.*) A la santé de notre respectable visiteur.

TROPATCHOFF. Et la chansonnette, c'est impossible, hein?

KOUSOFKINE, *dont l'ivresse devient plus évidente*. Devant Dieu, je ne puis pas. (*Il rit.*) Oui, oui, il fut un temps où je chantais, je ne chantais pas mal.... Autre temps, autres chants.... Aujourd'hui, que suis-je? Un homme bon à rien (*montrant Ivanoff*).... comme lui. (*Il rit.*) Vous êtes des seigneurs généreux.... Vous excuserez.... le propre à rien. Par exemple, qu'ai-je bu aujourd'hui? deux ou trois petits verres, et déjà (*montrant son front*), brrrt!

TROPATCHOFF, *qui avait donné un ordre à voix basse à Karpatchoff*. Vous ne pensez pas ce que vous dites. (*Karpatchoff s'éloigne avec Piôtr.*) Et votre procès, vous ne l'avez pas achevé.

KOUSOFKINE. C'est vrai, je ne l'ai pas achevé. Mais je suis prêt.... seulement, ayez la bonté de me laisser assiseoir. Ce n'est pas moi, ce sont mes pieds qui sont bêtes; ils ne veulent plus me tenir debout.

TROPATCHOFF, *lui donnant une chaise*. Asseyez-vous, mon brave.

KOUSOFKINE, *assis*. Où diable en étais-je resté?... Ah! oui.... Gangiameister.... Ce Ganginmeister, c'est un Allemand.... Il a servi à l'armée.... dans les fournitures....



il a volé des millions.... et il dit maintenant : « La lettre de change est à moi. » Mais moi, je suis un gentilhomme.... Qu'est-ce que je voulais dire?.... Ah! oui.... Il me dit : « Ou paye-moi, ou je te prends ton bien. »

TROPATCHOFF. Vous dormez, camarade; réveillez-vous.

KOUSOFKINE, *de plus en plus ivre*. Qui, moi?... Vous dites des bêtises.... C'est-à-dire.... ma foi, ça m'est égal, je l'ai dit.... je ne dors pas.... on dort la nuit.... et il fait jour. Est-ce qu'il fait nuit?... Je parle de l'Allemand Gan.... gin.... meister.... Voilà mon véritable ennemi. On me dit ceci et cela.... Non, je dis, Gan.... gin.... meister.... Voilà. (*En ce moment, Karpatchoff entre, tenant un bonnet de papier en pain de sucre, et s'approche par derrière de Kousofkine. Ivanoff veut aller à sa rencontre, mais Tropatchoff le retient.*) Il m'a nui tout le long de ma vie, ce Ganginmeister, depuis ma malheureuse enfance.... (*Karpatchoff lui met doucement le bonnet sur la tête.*) Mais je lui pardonne, je pardonne à tous mes ennemis.... (*Interrompu par un rire général, il se tait, et regarde hébété.*)

IVANOFF, *le saisissant par la main*. Mais, regarde donc, malheureux, ce qu'on t'a mis sur la tête. On fait de toi un bouffon, un jouet....

KOUSOFKINE. (*Il porte la main à sa tête, touche le bonnet, se cache le visage, et fond en larmes.*) Pourquoi, pourquoi, pourquoi?...

YÉLETSKI. Voyons, finissez, Vassili Séménitch. N'avez-vous pas honte de pleurer pour une telle misère?

KOUZOFKINE, *ôtant les mains de ses yeux*. Une misère!... Oh! non, ce n'est pas une misère. (*Il se relève, et lance son bonnet par terre.*) Le premier jour de votre arrivée.... voilà comme vous traitez un vieillard.... un vieillard, Pavel Nicolaïtch! Pourquoi me foulez-vous aux pieds dans la boue? Que vous ai-je fait? Moi, qui vous attendais, qui

me réjouissais de votre arrivée.... Pourquoi, Pavel Nicolaïtch ?

TROPATCHOFF. Cessez donc de bavarder.

KOUSOFKINE. Je ne vous parle pas, monsieur. On vous a permis de vous jouer de moi, c'est ce qui vous rend si fier. Je vous parle, à vous, Pavel Nicolaïtch. Comment! parce que votre défunt beau-père, pour un méchant morceau de pain et de vieilles bottes qu'il me donnait, se jouait de moi jusqu'à satiété, voilà ce qui a éveillé votre émulation. Ces beaux présents, je les ai rendus en larmes amères. C'est ce qu'on a exprimé de moi en m'oppressant. Voudriez-vous faire la même chose? C'est honteux, Pavel Nicolaïtch, c'est honteux, mon père.... Vous qui êtes un homme civilisé, un homme de Saint-Pétersbourg!

YÉLETSKI. Ah çà! vous vous oubliez. Rentrez chez vous, et dormez. Vous êtes ivre, vous ne vous tenez pas sur vos jambes.

KOUSOFKINE, *d'une voix entrecoupée par la colère*. Je dormirai à mon heure. Il est possible que je sois ivre; mais qui m'a fait boire? Au reste, il ne s'agit pas de cela. Voici ce que je vous prie de remarquer : Vous avez fait de moi la risée de toute la maison; vous m'avez roulé dans la boue le premier jour de votre arrivée.... et si je voulais, si je disais un seul mot....

IVANOFF, *à voix basse*. Vassili, prends garde, prends bien garde....

KOUSOFKINE. Laisse-moi.... Oui, monsieur, si je voulais....

YÉLETSKI. Il est complètement ivre, il ne sait ce qu'il dit.

KOUSOFKINE. Pardon, je suis ivre, mais je sais fort bien ce que je dis. Voici ce que nous sommes : Vous, un grand seigneur, un employé de la capitale, un homme civilisé.... et moi un bouffon, un sot, qui n'a pas le sou

vaillant, un parasite, un mangeur du pain d'autrui, n'est-ce pas? Et savez-vous bien qui je suis? Vous êtes marié.... qui avez-vous épousé?

YÉLETSKI, *voulant emmener Tropatchoff*. Excusez-moi, je vous prie, je ne m'attendais pas à une pareille scène.

TROPATCHOFF. J'avoue que c'est un peu ma faute.

YÉLETSKI, *à Trembinzki*. Emmenez-le. (*Il veut entrer au salon.*)

KOUSOFKINE, *avec autorité*. Attendez, monsieur; vous ne m'avez pas encore dit qui vous avez épousé. (*Olga se montre à la porte du salon, et s'arrête étonnée; son mari lui fait des signes pour qu'elle s'éloigne, mais elle ne les comprend pas.*)

YÉLETSKI, *à Kousofkine*. Sortez, sortez donc.

TREMBINZKI, *prenant Kousofkine par la main*. Venez, monsieur.

KOUSOFKINE, *le repoussant*. Ne me touche pas, maraud. (*A Yéletski.*) Vous êtes d'une noble famille, sans doute? Vous avez épousé Olga Péetrovna Korine; les Korine, c'est aussi une ancienne et noble famille. Eh bien, savez-vous qui est Olga Péetrovna?... C'est ma fille. (*Olga s'enfuit.*)

YÉLETSKI, *comme frappé de la foudre*. Elle!... Vous êtes fou....

KOUSOFKINE, *se frappant la tête dans les mains*. Oui, j'ai perdu la tête.... (*Il s'éloigne en trébuchant, suivi par Ivanoff.*)

YÉLETSKI, *à Tropatchoff*. Il est fou, n'est-ce pas?

TROPATCHOFF. Oh!... Certainement. (*Ils se dirigent vers le salon; Trembinzki et Karpatchoff se regardent dans un muet étonnement. — La toile tombe.*)





## ACTE SECOND.

Le théâtre représente un salon richement orné à l'antique dans la maison d'Olga. Une porte à droite mène à la salle à manger; une autre, à gauche, au cabinet de toilette d'Olga. Olga est assise sur un sofa; Praskovia se tient debout près d'elle.

### SCÈNE PREMIÈRE.

PRASKOVIA. Ainsi, notre mère, quelles femmes de chambre daignez-vous ordonner qu'on place près de votre personne ?

OLGA. Celles que tu voudras.

PRASKOVIA. Akoulina, la Louche, est une bonne fille; Marfa aussi, la fille de Martchouk. Voulez-vous ces deux-là ?

OLGA. Je veux bien. Mais quel est le nom de cette jeune fille assez jolie, qui portait une robe bleue ?

PRASKOVIA. Une robe bleue!... Ah! oui, c'est de Machka que vous daignez parler. Que la volonté de Votre Grâce s'accomplisse! mais je dois vous dire que c'est une insolente, une vraie révoltée, et d'une très-mauvaise conduite.

OLGA. Sa figure m'avait plu; mais si elle se conduit mal....

PRASKOVIA. Mal, très-mal; elle ne mérite pas d'être vue de vos yeux. Ah! notre mère, comme vous avez daigné embellir! Comme vous êtes devenue semblable à votre mère! Notre petite colombe, donnez-moi votre main à baiser.

OLGA. C'est bien, Praskovia; laisse-moi seule.

PRASKOVIA. J'écoute. Je vais donc prévenir Akoulina et Marfa. Vous n'ordonnez rien de plus?

OLGA. Rien. Fais dire à Pavel Nicolaïtch que je désire le voir.

PRASKOVIA. J'écoute. (*Elle sort.*)

## SCÈNE II.

OLGA, *seule*. Qu'est-ce que cela signifie, ce que j'ai entendu hier? Je n'ai pu dormir de toute la nuit. Ce vieillard est fou. (*Elle se lève et marche dans la chambre.*) Elle est... oui, c'est ce mot là... Il est fou. Paul ne soupçonne rien encore... le voilà!

## SCÈNE III.

OLGA, YELETSKI.

YELETSKI. Tu m'as demandé, Olga?

OLGA. Oui, je voulais savoir....

YELETSKI. Quoi?

OLGA. Pourquoi n'a-t-on pas ratissé les allées près de l'étang comme devant la maison?

YELETSKI. Ce n'est que cela? J'ai déjà donné mes ordres.

OLGA. Merci. Dis aussi qu'on achète à la ville des clochettes pour mettre au cou de mes vaches.

YELETSKI. Tout sera fait ponctuellement. Tu n'as plus rien à me dire?

OLGA. Est-ce que tu as des affaires?

YELETSKI. On m'a remis les comptes de l'intendance.

OLGA. Alors je ne te retiens plus. (*Yéleiski s'éloigne ; quand il est près de la porte, elle l'appelle.*) Paul !

YÉLETSKI. Quoi ? (*Il revient.*)

OLGA. Dis-moi, je te prie.... je n'ai pas eu le temps de te le demander.... Quelle est cette scène, hier, au déjeuner ?

YÉLETSKI. Oh ! rien, absolument rien. Seulement il est désagréable que cela se soit passé le jour de notre arrivée. Du reste, c'est un peu ma faute. On a eu l'idée de griser ce vieillard, tu sais, Kousofkine. Cette belle idée est venue à notre voisin, ce monsieur Tropatchoff. En effet, au commencement, il était assez drôle ; il a bavardé, il nous a raconté son procès ; mais ensuite, il s'est mis à faire du tapage, à dire mille folies.... Mais encore une fois, ça n'est rien ; ça ne vaut pas la peine qu'on en parle.

OLGA. C'est qu'il m'avait semblé....

YÉLETSKI. Oh ! non. Seulement il faudra être mieux sur ses gardes à l'avenir. J'ai déjà pris mes mesures.

OLGA. Lesquelles ?

YÉLETSKI. Oui.... Ce n'est rien, vois-tu ; mais il y avait des témoins. C'est inconvenant dans une maison honnête. J'ai expliqué à ce vieillard qu'il lui serait désagréable à lui-même de rester ici après une pareille scène, comme tu dis toi-même. Il en est convenu sur-le-champ, quand l'ivresse a été passée. Certainement, c'est un homme pauvre, qui n'a pas de quoi vivre.... On pourra lui donner une chambre dans quelqu'un de tes villages éloignés, lui fixer des gages, lui fournir des provisions. Il sera parfaitement satisfait.

OLGA. Paul, il me semble que tu le punis trop durement pour une si petite faute. Il y a si longtemps qu'il est dans la maison ! Il y est habitué.... Il m'a connue dès



l'enfance.... Je crois vraiment qu'on pourrait le laisser ici.

YÉLETSKI. Non, Olga, il y a des raisons.... graves. Je te prie de ne pas entraver mes résolutions. Il y a, je le répète, des raisons graves. Au reste, je crois qu'il a déjà fait ses paquets.

OLGA. Mais il ne partira pas sans me voir.

YÉLETSKI. Je crois qu'il viendra te faire ses adieux. Si pourtant cela ne t'est pas agréable, tu peux fort bien ne pas le recevoir.

OLGA. Non, au contraire, je désire lui parler.

YÉLETSKI. Comme il te plaira. Mais je ne te le conseillerais point. Un vieillard.... qui t'a connue enfant.... tu prendras compassion de lui.... et moi, je ne veux pas revenir sur ma résolution.

OLGA. Ne crains rien. Mais je serais fâchée qu'il partît sans me dire adieu. Fais demander, je te prie, s'il est encore ici.

YÉLETSKI. A l'instant. (*Il sonne.*) Vous êtes jolie comme un ange, aujourd'hui.

PIÔTR, *entrant*. Que daignez-vous ordonner?

YÉLETSKI. Va savoir si M. Kousofkin est encore à la maison. En ce cas, qu'il vienne prendre congé de madame. (*Piôtr sort.*)

OLGA. Paul, j'ai une prière à t'adresser.

YÉLETSKI. Qu'est-ce?

OLGA. Quand viendra ce Kousofkin, laisse-moi seule avec lui.

YÉLETSKI. Vraiment.... Mais il me semble.... au contraire.... que tu seras plus embarrassée.

OLGA. Non, je t'en prie. Il faut, il faut que je lui parle en tête-à-tête.

YÉLETSKI. Mais.... est-ce que.... hier.... tu aurais entendu ?

OLGA. Quoi ?

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien; fais comme tu voudras. Le voici qui vient.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, KOUSOFKINE.

OLGA. Bonjour, Vassili Pétrovitch. (*Kousofkine salue en silence.*) Bonjour. (*A Yéletski.*) Eh bien ! mon ami, je vous en prie.

YÉLETSKI. *Oui, oui.* (*A Kousofkine.*) Vous avez fini tous vos paquets ?

KOUSOFKINE, *d'une voix sourde.* Tous mes paquets.

YÉLETSKI. Olga Péetrovna désire vous parler, vous dire adieu. Si vous avez besoin de quelque chose, vous pouvez le lui demander. (*A Olga.*) *Au revoir.* Tu ne resteras pas longtemps avec lui.

OLGA. Je ne sais. (*Yéletski sort.*)

## SCÈNE V.

OLGA, KOUSOFKINE.

OLGA, *s'asseyant sur un sofa et montrant une chaise à Kousofkine.* Prenez place, Vassili Pétrovitch. (*Kousofkine salue et reste debout.*) Asseyez-vous, je vous prie. (*Kousofkine s'assied.*) J'ai ouï dire que vous nous quittez ?

KOUSOFKINE, *sans lever les yeux.* C'est la vérité.

OLGA. Cela m'est très-pénible, croyez-le bien.

KOUSOFKINE. Ne vous inquiétez pas. Je suis reconnaissant, quoi qu'il arrive.

OLGA. Dans votre nouvelle habitation, vous serez aussi

bien, et même mieux qu'ici. Soyez tranquille, j'en donnerai l'ordre.

KOUSOFKINE. C'est trop de bonté. Je sens bien que je ne mérite pas tout cela. Un morceau de pain dans un coin, c'est tout ce que je mérite. (*Il se lève.*) Maintenant, permettez-moi de prendre congé.... J'ai été coupable, je le sais ; pardonnez-moi. Vous pardonneriez à un vieillard.

OLGA. Pourquoi tant vous presser ? Attendez un peu.

KOUSOFKINE. Comme vous l'ordonneriez. (*Il se rassied.*)

OLGA. Écoutez, Vassili Pétrovitch, répondez franchement. Que vous est-il arrivé hier matin ?

KOUSOFKINE. Je suis coupable, Olga Pétrovna, coupable de toutes façons.

OLGA. Cependant, comment avez-vous pu... ?

KOUSOFKINE. Ne m'interrogez pas, Olga Pétrovna ; je suis coupable. Pavel Nicolaïtch a parfaitement raison. Il devrait me punir encore plus sévèrement. Je prierai Dieu pour lui toute ma vie.

OLGA. Je ne trouve pas que votre faute soit si grande. Vous n'êtes plus jeune, vous avez perdu l'habitude du vin, la tête vous a un peu tourné.

KOUSOFKINE. Ne prenez pas la peine de m'excuser, Olga Pétrovna. Je vous remercie humblement, mais je sens ma faute.

OLGA. N'auriez-vous pas dit.... peut-être.... quelque chose d'offensant pour mon mari, ou pour ce M. Tropatchoff ?

KOUSOFKINE. Je suis coupable.

OLGA. Écoutez, Vassili Pétrovitch ; vous souvenez-vous bien de toutes vos paroles ?

KOUSOFKINE, *tressaillant*. Quelles paroles ?

OLGA. Il paraîtrait que vous auriez dit....

KOUSOFKINE, *l'interrompant*. J'en ai menti, Olga Pé-



trovna ; j'en ai menti, c'est sûr. J'ai dit la première bêtise qui m'est venue sur la langue. Je n'avais plus l'esprit à moi.

OLGA. Cependant.... à quel propos auriez-vous dit...?

KOUSOFKINE. Dieu sait à quel propos. Il y avait si longtemps que je n'avais bu de vin.... J'ai bu, et me voilà parti. J'ai bavardé, Dieu sait de quoi.... C'est ce qui m'arrive en pareil cas.... Mais ça n'empêche pas que je ne sois coupable, et justement puni. (*Il se lève.*) Permettez-moi de prendre congé, Olga Péetrovna, et ne gardez pas de moi un mauvais souvenir.

OLGA. Je vois que vous ne voulez pas me parler à cœur ouvert. Vous ne devez pas avoir peur de moi ; je ne suis pas Pavel Nicolaïtch. Vous pouvez le craindre, lui. Vous ne le connaissez pas, et puis il a l'air si sévère.... Mais moi, moi que vous avez portée dans vos bras....

KOUSOFKINE. Vous avez un cœur d'ange, Olga Péetrovna ; épargnez un pauvre vieillard. Ne me rappelez pas votre jeunesse ; j'ai déjà tant d'amertume dans l'âme, quand je pense qu'à mon âge, je dois quitter votre maison, et par ma faute.

OLGA. Écoutez, Vassili Péetrovitch ; il reste encore un moyen de consoler votre douleur. Soyez seulement sincère avec moi. Voyez-vous.... je veux savoir.... (*Elle se lève brusquement, et s'éloigne un peu.*)

KOUSOFKINE. Ne vous tourmentez point, Olga Péetrovna ; cela n'en vaut pas la peine. Quand je serai parti, dites quelquefois, en vous souvenant de moi : « Kousofkine m'était un homme bien dévoué. »

OLGA. Ah ! vous m'êtes dévoué, vous m'aimez, dites-vous....

KOUSOFKINE. Ordonnez-moi de mourir pour vous.

OLGA. Je ne veux pas votre mort, je veux la vérité. Écoutez bien, j'ai entendu votre dernière exclamation.

KOUSOFKINE. Quelle exclamation ?

OLGA. J'ai entendu le nom que vous m'avez donné.  
(*Kousofkine se lève et tombe à genoux.*) Est-ce la vérité ?

KOUSOFKINE. Pardonnez-moi généreusement. C'était la folie du vin, je vous l'ai déjà dit.

OLGA. Non, non, vous me trompez.

KOUSOFKINE. C'était de la folie.

OLGA. Devant Dieu, je vous adjure; au nom de Dieu, dites-moi la vérité.

KOUSOFKINE. Vous voulez tout savoir ?

OLGA. Oui, tout.

KOUSOFKINE *baisse la tête et murmure* : C'est la vérité.  
(*Olga reste immobile; la porte s'ouvre, Yéletski entre.*)

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, YÉLETSKI.

YÉLETSKI. Est-ce fini ?... Mais qu'as-tu ?... (*Apercevant Kousofkine.*) *Je vous l'avais bien dit; le voilà qui demande grâce.*

OLGA. Paul, laisse-nous seuls.

YÉLETSKI. *Mais, ma chère...*

OLGA. Je te supplie de nous laisser seuls.

YÉLETSKI. Bien... Seulement j'espère que tu m'expliqueras cette énigme. (*Il sort avec lenteur.*)

## SCÈNE VII.

OLGA, KOUSOFKINE.

OLGA *court à la porte de la salle à manger et la ferme à cléf. Levez-vous. (Il se lève.)* Asseyez-vous là. (*Il s'assied.*)

*Elle reste debout.*) Vassili Pétrovitch, vous comprenez ma situation ?

KOUSOFKINE. Je vois que j'ai tout à fait perdu l'esprit. Laissez-moi partir.... Je serai cause de quelque malheur.

OLGA. Non, c'est fini, vous ne pouvez plus vous rétracter. Vous devez me dire tout, et sur-le-champ. Si vous avez calomnié ma mère, alors sortez, sortez tout de suite, et ne reparaissez plus à mes yeux. *(Elle lui montre la porte. Kousofkine ne bouge pas.)* Vous restez, vous voyez que vous êtes resté.

KOUSOFKINE. O mon Dieu !

OLGA. Je veux tout savoir ; parlez.

KOUSOFKINE. Eh bien , oui , puisqu'un pareil malheur est arrivé , vous saurez tout.... Mais ne me regardez pas ainsi, je ne pourrais rien dire.

OLGA, *s'efforçant de sourire.* Voyons, prenez courage, Vassili Pétrovitch.

KOUSOFKINE, *à voix basse.* C'est Vassili Séménitch qu'on me nomme....

OLGA. Pardon, je me trompais.

KOUSOFKINE. C'est bien, c'est bien.... Ah ! par où commencerai-je ? Olga Pétrovna, je vous jure devant Dieu que jamais je ne m'étais attendu.... Je croyais bien mourir en emportant ce secret. Permettez que je parle d'abord un peu de moi-même.... J'avais alors une vingtaine d'années.... J'étais né dans la misère ; on m'avait pris mon dernier morceau de pain d'une manière bien injuste. Je n'avais pas reçu la moindre éducation. C'est alors que votre défunt père, que son âme soit dans le royaume des cieux ! daigna me prendre en pitié. « Viens, me dit-il, vivre dans ma maison jusqu'à ce que je te trouve une place. » Mais, vous savez bien, une place au service de la couronne, c'est bien difficile à trouver. Aussi je restai dans la maison. Il était encore garçon, alors. Mais quelques



années plus tard, il se proposa à votre mère et l'épousa. Et, je dois vous le dire, Olga Péetrovna, c'était un homme dur, entier, et il avait la main insolente, surtout quand il se fâchait; il n'avait plus conscience de lui-même. Il aimait aussi un peu trop le vin. Du reste... un brave homme et mon bienfaiteur. Au commencement, il vécut en bonne harmonie avec votre défunte mère. Mais cela ne dura pas longtemps. Votre mère était, on peut le dire, un ange sous forme humaine.... et belle!... Il nous vint un beau jour une voisine.... Olga Péetrovna, excusez-moi généreusement si j'ose....

OLGA. Continuez.

KOUSOFKINE. Voilà donc que votre père s'éprend de cette voisine.... Puisse-t-elle n'avoir pas de repos même en l'autre monde!... Il allait chez elle chaque jour de Dieu. Votre mère se mit à s'affliger, à maigrir. Il voulut s'amender, mais le Malin l'emporta. L'affaire tourna mal; il disparut des semaines entières. Votre pauvre mère se tenait tout le jour à la fenêtre, sans même ouvrir un livre, regardant sur la route.... puis elle se détournait et pleurait en silence. J'étais toujours là, le cœur gonflé, mais n'osant ouvrir la bouche. « De quelle utilité, pensais-je, peuvent lui être mes sots discours? » Et personne ne venait nous voir. Votre père avait éloigné les voisins par sa hauteur. Pas un mot ne s'entendait dans la maison. Et, je ne sais pourquoi, car personne ne le contredisait, l'humeur de votre père s'était aigrie. Plus votre mère était humble, plus il était dur. Ce n'était pas de la méchanceté, c'était du remords. Quand il revenait, on eût dit un orage déchainé. Et ne s'imaginait-il pas, bon Dieu! de faire le jaloux? Quand il partait, il enfermait votre mère. C'est que l'autre lui avait empoisonné l'âme. Ah! Olga Péetrovna, que votre mère a souffert! Elle aimait tant votre père, la pauvre âme! Lui ne la regardait

seulement pas. Elle, quand elle me parlait, ce n'était que de lui, des moyens de lui plaire ou de le sauver. Un jour, votre père dit qu'il veut partir. « Où? — A Moscou, dit-il, pour affaires, seul. » Seul! ah bien oui! La voisine l'attendait au premier relais. Voilà comment ils partirent ensemble. Et, pendant six mois, on n'entendit plus parler d'eux. Pendant six mois, Olga Péetrovna! et pas une seule lettre en tout ce temps! Tout à coup il revient, l'air égaré, farouche. La voisine l'avait planté là, comme nous le sûmes depuis. Il revient, s'enferme dans sa chambre et ne se montre plus. Les domestiques mêmes ne pouvaient revenir de leur étonnement. La défunte ne put y tenir plus longtemps. Elle fit le signe de la croix.... c'est qu'elle commençait à en avoir peur, la pauvre!... et entra dans sa chambre. Elle se mit à lui parler raison.... mais lui, jura, tempêta, et prenant une canne.... (*Voyant le mouvement d'Olga.*) Pardon!...

OLGA. C'est la vérité que vous dites?

KOUSOFKINE. Que Dieu me frappe ici même!...

OLGA. Continuez.

KOUSOFKINE. Le voilà donc qui.... Ah! Olga Péetrovna, il a mortellement offensé votre mère, et pas seulement en paroles. La défunte s'enfuit en courant dans sa chambre, à demi folle. Et lui, appelant ses gens et ses chiens, partit pour la chasse. C'est alors qu'arriva.... Ah! je ne puis continuer.

OLGA. Parlez, parlez donc.

KOUSOFKINE. J'obéis. Il faut supposer, Olga Péetrovna, que, de cette offense mortelle, l'esprit de votre mère s'était égaré. Je crois la voir encore. Elle entra dans la chambre aux images, les regarda fixement, essaya de lever la main pour faire le signe de croix, puis se détourna brusquement, et se mit à rire.... Il n'était pas bon, son rire. Le Malin l'avait vaincue, elle aussi. J'eus peur

en la voyant. Elle ne daigna rien manger à table. Elle se taisait et me regardait constamment... Il faut que vous sachiez, Olga Pétrouva, que les soirs je les passais seul avec elle, dans cette pièce même. Quelquefois, pour chasser l'ennui, nous jouions aux cartes; quelquefois un peu de causerie. Ce soir-là, après s'être tue longtemps, elle me dit... Et moi, Olga Pétrouva, j'aimais tellement votre mère, qu'il ne me manquait que de la prier comme le bon Dieu... Elle me dit : « Vassili Séménitch, je sais que tu m'aimes, toi; et lui me méprise; il m'a abandonnée, il m'a outragée... Eh bien, je me vengerai. » Je vous le répète, Olga Pétrouva, elle avait perdu l'esprit... Et moi aussi, je ne comprends plus rien... la tête me tourne... et alors... De grâce, épargnez, Olga Pétrouva, je ne puis plus... que ma langue plutôt se dessèche... Le lendemain même... imaginez-vous l'épouvante de votre mère... je n'étais pas à la maison, je m'étais sauvé dans le bois... Le lendemain, tout à coup, un piqueur arrive au galop. « Qu'est-ce? — Le maître est tombé de cheval, il est à l'agonie. » C'était le lendemain même, Olga Pétrouva... Votre mère aussitôt prend une voiture, et part. Il était dans un village de la steppe, chez un prêtre, à quarante verstes d'ici. Elle eut beau se hâter, la pauvre âme; elle ne le trouva plus vivant. Bon Dieu! nous crûmes tous qu'elle était devenue folle. Elle resta malade jusqu'à votre naissance; et même, depuis lors, elle ne s'est jamais remise. Vous savez qu'elle n'a pas vieilli dans ce monde.

OLGA. Ainsi... je suis votre fille... Mais quelles preuves?

KOUSOFKINE. Des preuves!... Et quelles preuves voulez-vous? Je n'ai aucune preuve. Comment aurais-je osé? Sans le malheur d'hier, je n'aurais rien dit, même sur mon lit de mort, puisque, seul avec moi-même, je n'osais



pas même y penser. Après la mort de votre père, je voulais m'enfuir, n'importe où; mais je n'en ai pas eu la force. J'ai eu peur de la misère.... Je suis resté, pardonnez-moi. Des preuves! Mais durant les premiers mois, je n'ai pas même vu votre mère. Elle s'était enfermée dans sa chambre, ne laissant pénétrer jusqu'à sa personne que Praskovia et une autre servante. Ensuite, plus tard, je l'ai revue; mais, devant Dieu, je n'osais pas même respirer en sa présence. Des preuves! mais, Olga Pétrouvna, je ne suis ni un coquin ni un insensé, je sais quelle est ma place. Pourquoi vous agiter? Quelles preuves puis-je avoir? Ne me croyez pas, ce sera plus simple. J'ai menti, voilà tout. C'est qu'en effet, je ne sais le plus souvent ce que je dis; j'ai survécu à ma tête. Ne me croyez pas.

OLGA. Non, Vassili Séménitch, pas de ruse avec vous. Vous n'avez pu calomnier les morts, ce serait trop affreux. Je vous crois.

KOUSOFKINE. Vous me croyez?

OLGA. Oui; mais c'est horrible. *(Elle s'éloigne.)*

KOUSOFKINE. Je vous comprends, soyez tranquille. Vous, bien élevée, et moi.... Oubliez cet entretien; je pars sur-le-champ. J'ai perdu mon dernier bonheur, mais par ma faute. *(Il pleure.)*

OLGA, à part. Que faire?... C'est mon père, pourtant. *(Elle se rapproche.)* Ne pleurez pas. *(Elle lui tend la main.)*

KOUSOFKINE, lui tendant aussi la main. Adieu.

*(Olga veut lui prendre la main; mais elle retire la sienne et s'enfuit.)*

## SCÈNE VIII.

KOUSOFKINE, d'abord seul. Mon Dieu, que vais-je devenir?

YÉLETSKI *derrière la porte*. Tu t'es enfermée, Olga ? M. Tropatchoff est arrivé ; je vous l'annonce. Mais répondez-moi donc ! Vassili Séménitch, êtes-vous là ?

KOUSOFKINE. J'y suis.

YÉLETSKI. Où est Olga Péetrovna ?

KOUSOFKINE. Elle a daigné sortir.

YÉLETSKI. Ouvrez-moi. (*Il entre et jette un regard autour de lui*). Tout cela est fort étrange. Comment a fini votre conversation ?

KOUSOFKINE. Il n'y a pas eu de conversation ; je n'ai fait que demander mon pardon à Olga Péetrovna.

YÉLETSKI. Qu'a-t-elle répondu ?

KOUSOFKINE. Elle a daigné me dire qu'elle n'était plus fâchée. Et maintenant je pars en remerciant humblement tout le monde.

YÉLETSKI. Je regrette beaucoup... mais vous comprenez....

KOUSOFKINE. Je remercie humblement tout le monde. (*Il salue.*)

YÉLETSKI. Attendez un peu. M. Tropatchoff vient d'arriver ; il entrera ici. Je désire que vous répétiez devant lui ce que vous m'avez dit ce matin.

KOUSOFKINE. J'obéis.

YÉLETSKI. Très-bien.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, TROPATCHOFF.

YÉLETSKI, à Tropatchoff qui entre en ce moment. Venez donc. Eh bien, qui a gagné ?

TROPATCHOFF. Moi, naturellement. Votre billard est parfait. Mais figurez-vous que M. Ivanoff a refusé de jouer avec moi, sous prétexte qu'il a mal à la tête. Fi-

gurez-vous ! M. Ivanoff, et mal à la tête !... et madame ? Elle se porte bien ?

YÉLETSKI. Elle va venir.

TROPATCHOFF. Savez-vous que votre arrivée est une vraie bonne fortune pour nous autres gentilshommes de la steppe ? (*Apercevant Kousofskine.*) Ah ! vous voilà !

YÉLETSKI. Il est tout confus depuis sa sottise d'hier ; il ne fait que demander pardon depuis le matin.

KOUSOFKINE. Je prie aussi M. Tropatchoff de me pardonner.

TROPATCHOFF. Ah, ah ! seigneur de Vétrovo, le vin est dangereux. (*A Yéletski.*) Quelle idée lui est venue à la tête ! Après cela, il n'y a plus à s'étonner de rien dans les fous ; l'un s'imagine être je ne sais quoi, l'empereur de la Chine ; l'autre croit avoir le soleil ou la lune dans son ventre. (*Il rit.*) Avez-vous toujours de ces belles idées-là, seigneur de Vétrovo ?

YÉLETSKI, *interrompant*. A quand donc la chasse, Flégonte Alexandritch ?

TROPATCHOFF. Quand vous voudrez. Je suis sans cérémonie avec vous. J'étais hier ici, aujourd'hui j'y reviens. Faites comme moi.... Mais il faut consulter cet aimable Karpatchoff, que j'ai laissé tête à tête avec ce sournois d'Ivanoff. Je le roule au billard, mais il tire bien. (*S'approchant de la porte.*) Karpatché ! Pavel Nicolaïtch désire aller à la chasse. Où faut-il aller ? répondez vite et bien.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, KARPATCHOFF.

KARPATCHOFF. A Koloberda. (*Il salue.*) Il y a des coqs de bruyère, et tant, que les poules ne veulent plus les becqueter.



YÉLETSKI. Nous irons là.

PRASKOVIA, *entrant par le cabinet de toilette.* Madame vous demande ; elle désire vous voir.

YÉLETSKI. J'y vais. (*A Tropatchoff.*) Vous permettez ?

TROPATCHOFF, *en secouant la tête.* Vous ne rougissez pas de demander cela à un ami, Pavel Nicolaïtch ? Car, ma foi, je prends ce titre ; voilà comme je suis.

YÉLETSKI. Nous ne vous ferons pas attendre longtemps. (*Il sort avec Praskovia.*)

## SCÈNE XI.

KOUSOFKINE, TROPATCHOFF ET KARPATCHOFF.

*Kousofkine veut s'éloigner. — Tropatchoff l'arrête.*

TROPATCHOFF. Où allez-vous, mon cher ? Restez donc, nous jaserons.

KOUSOFKINE. J'ai besoin....

TROPATCHOFF. Quel besoin pouvez-vous avoir ? C'est peut-être honte que vous avez. Quelle bêtise ! Si l'on voulait toujours avoir honte, on n'aurait plus le temps de vivre. A qui cela n'arrive-t-il pas ? (*Il l'amène sur le devant de la scène.*) Pardon, je veux dire à qui n'arrive-t-il pas de boire ? Mais je vous l'avoue, hier, vous nous avez étonnés. Quelle diable de parenté avez-vous trouvée là ? c'est de la haute fantaisie.

KOUSOFKINE. C'est de la simple bêtise.

TROPATCHOFF. Bêtise, soit ; mais c'est fort surprenant. Pourquoi précisément une fille ? Vous ne seriez pas fâché d'avoir une fille comme cela. Eh ! (*Il le pousse du coude.*) Il n'a pas méchant goût ; qu'en dis-tu, Karpatchoff ?

KOUSOFKINE, *tâchant de se dégager.* Permettez....

TROPATCHOFF. Mais non, mais non. Une fille, diantre ! Écoutez, mon petit pigeon ; pourquoi ne venez-vous pas me voir ? je vous donnerais du vin.

KOUSOFFKINE. Je vous remercie humblement.

TROPATCHOFF. On n'est pas mal chez moi ; demandez plutôt à cet être-là. A propos, vous ne vous êtes pas encore embrassés, vous et Karpatchoff, comme hier. Karpatché, je regrette que tu négliges tes devoirs. Ce n'est pas prudent, dans une position subordonnée.

KARPATCHOFF, *ouvrant les bras et marchant vers Kousofkine*. Eh bien, je vais à l'instant... (*Kousofkine recule ; entre Yéletski, l'air agité.*)

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, YÉLETSKI.

YÉLETSKI, *avec dépit*. Il me semble cependant, Flégonte Alexandritch, que je vous avais prié de laisser M. Kousofkine tranquille.

TROPATCHOFF, *confus*. Vous m'avez prié.... je ne me souviens pas....

YÉLETSKI. Oui, Flégonte Alexandritch, je suis étonné, je vous l'avoue, qu'avec votre position dans le monde, vous vous amusiez à des plaisanteries.... si fades, et deux jours de suite.

TROPATCHOFF. (*Il fait un signe à Karpatchoff, qui bondit en arrière et se met au port d'armes, les mains le long des hanches.*) Pourtant, je trouve, Pavel Nicolaïtch.... Au fait, vous avez raison.... d'un certain point de vue. Est-ce que votre femme se porte bien ?

YÉLETSKI. Vous allez la voir. (*Lui serrant la main.*) Excusez ma vivacité. Je ne suis pas bien disposé aujourd'hui.

TROPATCHOFF. Pas d'excuses, vous avez raison. La familiarité avec cette engeance ne vaut rien.... Quel beau temps il fait!... C'est un malheur de vivre longtemps seul. *On se rouille à la campagne.* Que voulez-vous? On s'ennuie; on n'a pas le temps de faire la petite bouche.

YÉLETSKI. Ne revenez plus sur ce sujet, je vous en prie.

TROPATCHOFF. Oh! c'est une remarque générale que je fais. Je ne sais si je vous l'ai dit; je compte aller à Paris l'hiver prochain.

YÉLETSKI. Ah! (*A Kousofkine qui veut encore sortir.*) Restez, Vassili Séménitch; il faut que je vous parle.

TROPATCHOFF. Je compte rester au moins deux ans à l'étranger.... Mais, madame, faut-il désespérer du bonheur de la voir aujourd'hui?

YÉLETSKI. Non, certainement. Voulez-vous faire, en attendant, un petit tour de jardin? Le temps est si beau, dites-vous. Seulement, vous me permettrez de ne vous rejoindre que dans quelques instants. J'ai deux mots à dire à Vassili Séménitch.

TROPATCHOFF. Soyez comme chez vous, mon cher Pavel Nicolaïtch; faites vos affaires sans vous presser. Nous allons, ce mortel et moi, jouir des arômes de la nature. La nature, c'est ma passion. *Véné ici*<sup>1</sup>, Karpatché. (*Ils sortent tous deux.*)

### SCÈNE XIII.

YÉLETSKI, KOUSOFKINE.

(*Yéletski va fermer la porte, et revient se placer devant Kousofkine les bras croisés.*)

YÉLETSKI. Monsieur, hier, je n'ai vu en vous qu'un homme de peu de tête et de peu de sobriété. Aujourd'hui,

1. On appelle ainsi les chiens en Russie.



je suis forcé de vous tenir pour un intrigant.... Je vous prie de ne pas m'interrompre.... pour un intrigant et un calomniateur. Olga Pétrovna m'a tout dit. Vous ne vous y attendiez pas, sans doute. De quelle façon m'expliquerez-vous votre conduite ? Ce matin encore, parlant à ma personne, vous m'avouez que votre assertion d'hier est pure invention ; et aujourd'hui, vous osez soutenir à ma femme....

KOUSOFKINE. Je suis coupable, mon cœur a été surpris....

YÉLETSKI. Je n'ai rien à faire de votre cœur ; et, pour la seconde fois, je vous demande : avez-vous menti ? (*Kousofkine se tait.*) Avez-vous menti ?

KOUZOFKINE. J'ai déjà eu l'honneur de vous déclarer que.... hier.... je ne savais pas ce que je disais.

YÉLETSKI. Mais aujourd'hui, vous saviez ce que vous disiez ; et vous avez encore le front de regarder un honnête homme en face ! Et la honte ne vous étouffe pas !

KOUZOFKINE. Pavel Nicolaïtch, devant Dieu, vous êtes trop sévère avec moi. Daignez considérer.... Quel profit pouvais-je tirer de ma conversation avec Olga Pétrovna ?

YÉLETSKI. Je vous le dirai. Vous espériez, par cette fable absurde, éveiller sa pitié ; vous comptiez qu'elle serait généreuse ; enfin, vous vouliez de l'argent, oui, de l'argent. Eh bien ! je dois vous dire que vous avez réussi. Écoutez-moi bien ; ma femme et moi nous avons décidé de vous donner une somme suffisante pour assurer votre existence ; mais à une condition, toutefois....

KOUSOFKINE. Mais je ne veux rien.

YÉLETSKI. Ne m'interrompez pas, monsieur.... à la condition toutefois que vous choisirez un séjour éloigné d'ici. Moi, de mon côté, j'ajoute ce qui suit : qu'en acceptant de nous cette somme, vous avouez votre mensonge.... Ce mot vous est désagréable.... mettons votre

invention.... Et que, par cela même, vous renoncez à tous les droits....

KOUSOFKINE. Mais je ne prendrai pas un kopeck de vous.

YÉLETSKI. Comment, monsieur, vous persistez dans votre obstination? Vous voulez encore me faire croire que vous avez dit la vérité? Expliquez-vous, enfin.

KOUSOFKINE. Je ne puis rien dire. Vous penserez de moi ce que vous voudrez, mais je ne prendrai rien.

YÉLETSKI. C'est incroyable. Il est capable de vouloir rester encore ici.

KOUSOFKINE. Dès aujourd'hui je partirai.

YÉLETSKI. Vous partirez! Mais dans quelle situation laisserez-vous Olga Péetrovna? C'est à cela que vous auriez dû réfléchir, si vous aviez encore pour un cheveu de bons sentiments.

KOUSOFKINE. Laissez-moi m'en aller. Devant Dieu, ma tête se perd. Que voulez-vous de moi, enfin?

YÉLETSKI. Je veux savoir si vous acceptez cet argent. Vous croyez peut-être que la somme est insignifiante. C'est dix mille roubles que nous vous donnons.

KOUSOFKINE. Je ne puis rien prendre.

YÉLETSKI. Ainsi donc, ma femme est.... ma langue se refuse à prononcer cette parole.

KOUSOFKINE. Je ne sais rien. Laissez-moi partir. (*Il se dirige vers la porte.*)

YÉLETSKI. Mais sais-tu bien que je puis te forcer à m'obéir.

KOUSOFKINE. Comment cela? oserais-je vous le demander?

YÉLETSKI. Ne me faites pas perdre patience; ne me faites pas vous dire qui vous êtes.

KOUSOFKINE. Je suis un gentilhomme de vieille roche; voilà qui je suis, moi.

YÉLETSKI. Beau gentilhomme, vraiment!

KOUSOFKINE. Tel que je suis, on ne peut pas m'acheter.

YÉLETSKI. Écoutez....

KOUSOFKINE. Ce sont les *tchinovniks* de Saint-Pétersbourg que vous pouvez acheter.

YÉLETSKI. Écoutez, vieillard obstiné. Vous ne voulez pas cependant affliger votre bienfaitrice. Déjà une fois vous avez avoué la fausseté de vos paroles ; qu'est-ce qu'il vous en coûte de l'avouer encore, et de tranquilliser Olga Pétrovna en acceptant cet argent? Êtes-vous un richard pour mépriser dix mille roubles?

KOUSOFKINE. Je ne suis pas un richard ; mais votre cadeau est trop amer. J'ai déjà avalé assez de honte. Vous disiez que je veux de l'argent. Eh bien, non ! De vous, je n'accepterai pas même le rouble de congé.

YÉLETSKI. Je comprends votre calcul ; vous faites le désintéressé parce que vous espérez gagner ainsi davantage. Je vous le dis pour la dernière fois, ou vous prendrez cet argent aux conditions que j'ai posées, ou j'emploierai de tels moyens....

KOUSOFKINE. Vous voulez me salir ; mais vous n'y réussirez pas.

YÉLETSKI. Je t'y forcerai bien, vieux entêté. (*En ce moment on entend la voix de Tropatchoff qui fredonne dans le jardin une sérénade :*

Je suis là, mon Inésille,  
Je t'attends sous le balcon.)

C'est insupportable! (*S'approchant de la fenêtre.*) Je suis à vous. (*A Kousofkine.*) Je vous donne dix minutes de réflexion.... Ensuite, ne vous en prenez qu'à vous. (*Il sort.*)



## SCÈNE XIV.

KOUSOFKINE, *d'abord seul.*

Que fait-on de moi, bon Dieu ? En vérité, il vaut mieux se coucher tout vivant dans le cercueil. Ah ! je me suis perdu moi-même ; mon ennemi, c'est ma langue. Et ce seigneur, a-t-il été dur avec moi ! M'a-t-il traité comme un chien ! Il ne semble pas se douter que moi aussi j'ai une âme. Que je prenne cet argent ! Non, plutôt mourir !

OLGA. (*Elle sort de son cabinet un papier à la main.*) J'ai désiré vous voir encore une fois, Vassili Séménitch.

KOUSOFKINE, *sans la regarder.* Olga Péetrovna, vous avez tout dit à votre mari. Pourquoi ?

OLGA. Je ne lui ai jamais rien caché. Il me croit, et il consent à tout.

KOUSOFKINE. Il consent... à quoi ?

OLGA. Vous avez un bon cœur, Vassili Séménitch. Dites vous-même, pouvez-vous rester ici ?

KOUSOFKINE. Oh ! non, non ; je ne le puis pas ; je ne le veux pas. Qui sait ? On me battrait peut-être encore, tout vieux que je suis. Pardon, Olga Péetrovna, je ne sais ce que je dis. Mais convenez : comment déguiser de vieux péchés ? Il est vrai que je suis plus rassis, que depuis longtemps il n'y a plus de maître ici pour s'amuser de moi. Mais les anciens savent bien encore quel emploi j'avais dans la maison. Et puis, les domestiques, hier, ont tout entendu ; ils savent qu'on me renvoie par punition... Non, je ne resterai pas.

OLGA. Dans ce cas, prenez ceci. (*Elle lui tend le papier.*)

KOUSOFKINE. Qu'est-ce ?

OLGA. Nous vous assurons une somme pour l'acquisition de Vétrovo. J'espère que vous ne refuserez pas.

KOUSOFKINE. (*Il laisse tomber le papier.*) Olga Pétrouva, que Dieu juge votre mari; mais vous, vous aussi, vous voulez m'offenser!

OLGA. Comment?

KOUSOFKINE. Vous voulez m'acheter ainsi. Mais puisque je vous ai dit qu'il n'y a aucune preuve! Que savez-vous sur tout cela? peut-être ai-je menti!

OLGA. Si je ne vous avais pas cru, nous ne nous serions pas décidés....

KOUSOFKINE. A ce sacrifice. Je n'en ai pas besoin. Un morceau de pain me suffit, et je le trouverai toujours. J'ai un ami, moi.... Puisque vous me croyez, que me faut-il de plus? Vous me croyez, n'est-ce pas?

OLGA. Oui, je vous crois; vous êtes un digne homme; je vous crois, et pour vous le prouver... (*Elle lui jette les bras autour du cou.*)

KOUSOFKINE. Olga Pétrouva, finissez.... Mon enfant, Olga.... (*Il se laisse tomber sur un siège.*)

OLGA, *qui a ramassé le papier.* Vous pouviez refuser de mon mari; vous pouviez refuser d'une étrangère; mais de votre fille, vous ne le pouvez pas. (*Elle lui glisse le papier dans la main.*)

KOUSOFKINE. Je consens à tout ce que vous voulez, comme vous le voulez.... Dites un mot, et j'irai au bout de la terre. Ah! je puis mourir maintenant. Olga, Olga....

OLGA, *lui essuyant les yeux.* Ne pleure pas; nous nous reverrons.

KOUSOFKINE. Est-ce un songe, que tout cela?

OLGA. Ne pleure donc pas ainsi....

KOUSOFKINE, *brusquement.* On vient. Éloigne-toi. (*Olga s'éloigne.*) Votre main, votre main pour la dernière fois. (*Elle lui donne sa main, qu'il baise en essayant vainement de se relever.*)

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, YÉLETSKI, TROPATCHOFF,  
KARPATCHOFF.

TROPATCHOFF, à *Olga*. Enfin, nous avons le bonheur de vous voir. Vous avez la figure un peu altérée....

YÉLETSKI. Oui, nous ne sommes pas très-bien aujourd'hui.

TROPATCHOFF. Ah ! de la sympathie jusqu'en cela. (*Il rit.*) Je viens de voir votre jardin ; c'est très-beau, très-beau. Des allées, des fleurs.... La nature et la poésie, voilà mes deux idoles. Mais que vois-je ? Des albums ! comme dans un salon de la capitale. (*Il en prend un.*)

YÉLETSKI, à *Olga* qui lui fait un signe. Serais-tu parvenue à tout arranger ? Il accepte ? (*Elle lui répond par un signe affirmatif.*) Je ne crois pas un mot de cette histoire, mais la paix domestique vaut bien dix mille roubles.

OLGA, à *Tropatchoff*. Que faites-vous là, Flégonte Alexandritch ?

TROPATCHOFF. J'examine vos albums. C'est délicieux. Regardez ce ciel ; comme il vous transporte en Italie !

YÉLETSKI, bas à *Kousofkine*. Vous acceptez l'argent ?

KOUSOFKINE. Je l'accepte.

YÉLETSKI. Ce qui est dire que vous avez menti ?

KOUSOFKINE. J'ai menti.

YÉLETSKI. A la bonne heure. (*A Tropatchoff.*) Eh bien ! Flégonte Alexandritch, nous nous moquions hier de M. Kousofkine ; savez-vous qu'il a gagné son procès ? La nouvelle en est arrivée pendant que nous nous promenions au jardin.



TROPATCHOFF. Bah! que me dites-vous là?

YÉLETSKI. Olga vient de me le dire. Mais informez-vous à lui-même.

TROPATCHOFF, à *Kousofkine*. En vérité, Vétrovo vous est rendu, vous appartient?

KOUSOFKINE. Oui, oui, il m'est rendu.

TROPATCHOFF. Je vous en félicite de tout mon cœur. (*A voix basse à Yéletski.*) Je comprends, vous voulez l'éloigner courtoisement après la scène d'hier. C'est bien, c'est délicat, c'est noble, c'est agir en véritable gentilhomme russe. Mais je parie.... car je connais le cœur humain, je parie que cette idée est venue à votre femme. (*Yéletski veut l'interrompre.*) C'est bien, très-bien. (*A Kousofkine.*) Il faut vite que vous alliez chez vous, soigner vos intérêts.

KOUSOFKINE. Certainement.

YÉLETSKI. M. Kousofkine vient de me dire qu'il veut partir aujourd'hui même.

TROPATCHOFF. Parbleu! je comprends bien son impatience. Voilà des années qu'on le tient le bec dans l'eau, et tout à coup son bien lui tombe du ciel. Mais quel gaillard que ce procureur en retraite, ce Litchkoff! (*A Kousofkine.*) Vous êtes très-content?

KOUSOFKINE. Comment ne le serais-je pas?

TROPATCHOFF, à *Yéletski*. Pavel Nicolaïtch, il faudrait arroser la bonne nouvelle.

YÉLETSKI, avec hésitation. Oui.... sans doute.... Mais où est Trembinzki?

TREMBINZKI, s'élançant de l'antichambre. Présent!

YÉLETSKI. Une bouteille de champagne. J'ai vu M. Ivanoff dans la salle à manger; dites-lui d'entrer aussi.

TREMBINZKI. J'écoute. (*Il sort.*)

TROPATCHOFF, à *Olga*. Mme Kobrinska désire ardem-

ment faire votre connaissance; elle serait *enchantée, enchantée*. C'est une femme de tête, et la première maison de la province. J'y suis comme chez moi.

## SCÈNE XVI.

LES MÊMES, TREMBINZKI, IVANOFF.

(*Trembinzki porte une bouteille et des verres sur un plateau.*)

TROPATCHOFF. Ah ! voici l'aimable veuve <sup>1</sup> ! Félicitons le nouveau propriétaire.

OLGA, à *Ivanoff*. Je suis très-charmée de vous voir, monsieur Ivanoff. Savez-vous que votre ami est redevenu propriétaire de Vétrovo ?

IVANOFF, après avoir salué, à *Kousofkine*, à voix basse. Vassili, que radotent ces grands seigneurs ? Veux-tu te laisser berner deux jours de suite ?

KOUSOFKINE, à voix basse. Tais-toi, Vania, tais-toi, je suis heureux. (*Trembinzki verse du vin et présente les verres à chacun.*)

TRÉMBINZKI, bas à *Ivanoff*. Vous ne prenez pas votre verre, monsieur ?

IVANOFF, également bas. Je ne bois que chez moi, et quand il me plaît.

TROPATCHOFF, levant son verre. A la santé du nouveau propriétaire de Vétrovo ! (*Tous choquent leurs verres.*)

KARPATCHOFF, après les autres. Qu'il ait de longues années de prospérité ! (*Tropatchoff le regarde sévèrement ; il reprend sa pose militaire.*)

KOUSOFKINE, avec émotion. Permettez, maintenant...

1. Vin de Champagne de la veuve Clicot.

Jans, un jour si solennel pour moi.... que j'exprime ma reconnaissance pour toutes les grâces....

YÉLETSKI, *l'interrompant*. Pourquoi nous remercier, Vassili Séménitch?

KOUSOFKINE. C'est vrai, c'est vrai, vous avez raison. Mais pourtant, vous êtes un bienfaiteur; et quant à ma folie d'hier, pardonnez-moi généreusement. Dieu sait pourquoi il m'a pris fantaisie de m'offenser, et de dire des choses....

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien.

KOUSOFKINE. Et de quoi m'offenser? Les seigneurs ont daigné plaisanter avec moi... (*Apercevant les signes d'Olga.*) Non, non, ce n'est pas du tout ce que je voulais dire. Adieu, mes bienfaiteurs; soyez heureux, bien portants....

TROPATCHOFF. Grâce du pathétique, mon ami. Vous faites des adieux comme si vous partiez pour Astrakan.

KOUSOFKINE, *toujours ému*. Que le Seigneur vous donne toutes sortes de prospérités! Pour moi, je n'ai plus rien à demander au ciel; je suis heureux.... si.... (*Il s'arrête pour ne pas fondre en larmes.*)

YÉLETSKI, *à part*. Quelle scène! Que ne s'en va-t-il donc?

OLGA, *à Kousofchine*. Adieu, Vassili Séménitch; quand vous serez chez vous, ne nous oubliez pas. (*Baissant la voix.*) Je serai heureuse de vous voir quelquefois.

KOUSOFKINE, *lui baisant la main*. Le ciel vous récompensera.

YÉLETSKI. C'est bien, c'est bien. (*Kousofchine sort par la salle à manger, suivi d'Ivanoff et de Trembinzki.*)

TROPATCHOFF, *le reconduisant, et lorsqu'il a passé la porte*. Vivat! vivat! (*Olga s'est brusquement enfuie par son cabinet de toilette.*)

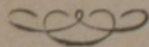


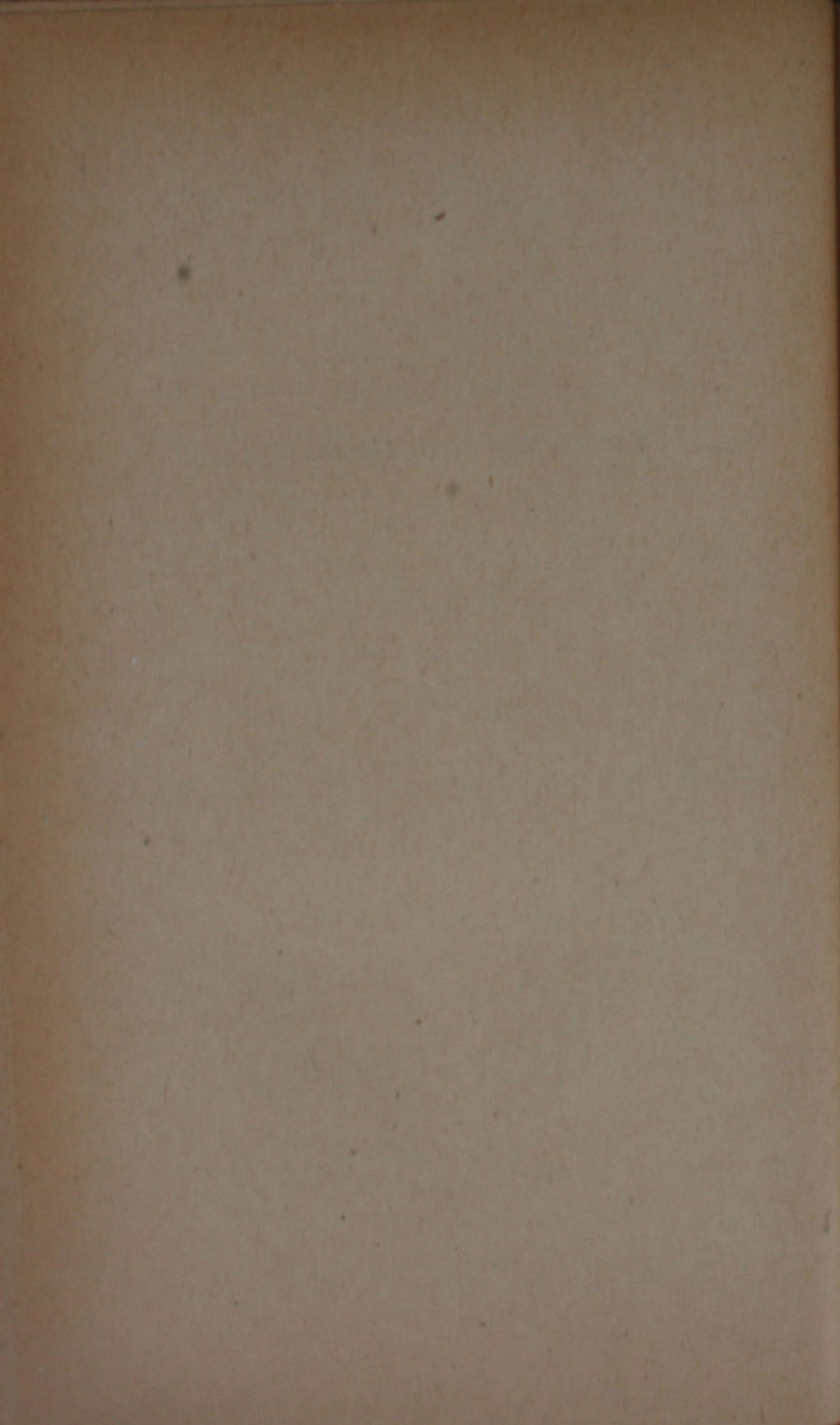
## SCÈNE XVII.

TROPATCHOFF, YÉLETSKI.

TROPATCHOFF. Savez-vous que vous êtes l'homme le plus généreux que je connaisse; que vous êtes un vrai gentil-homme russe?

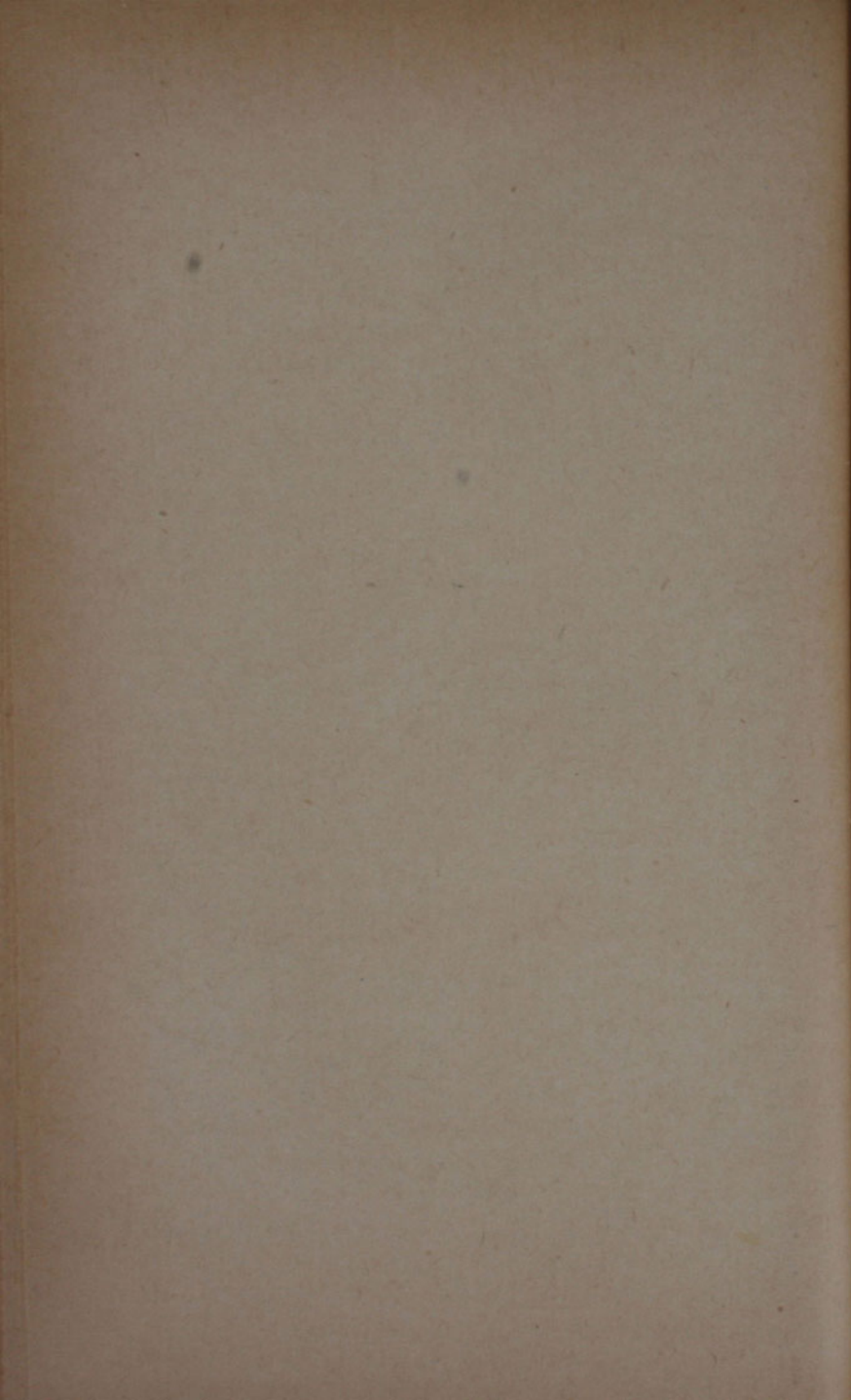
YÉLETSKI. *Vous êtes trop bon. (La toile tombe.)*





UNE  
CORRESPONDANCE





UNE  
CORRESPONDANCE.

---

AVANT-PROPOS.

Je me trouvais à Dresde, il y a quelques années. Je m'étais arrêté dans un hôtel. Occupé du matin au soir à parcourir la ville et à en voir les curiosités, je n'eus pas l'idée de m'informer des personnes qui habitaient cet hôtel avec moi. Ce n'est que par hasard que j'appris enfin qu'il s'y trouvait un Russe, et gravement malade. J'allai lui faire une visite, et je trouvai un homme qui se mourait de la poitrine. Je fus pris de pitié pour mon compatriote, et, comme Dresde n'avait plus rien à m'offrir de nouveau, je m'établis à son chevet. Ce n'est pas un métier fort gai que celui de garde-malade, mais quelquefois l'ennui est le bienvenu; d'ailleurs, mon malade supportait bravement sa position, et causait volontiers. Nous tâchions de tuer le temps; je faisais sa partie de *douraki*. Mon compatriote s'amusait à jouer des tours à son médecin; il lui racontait toutes sortes de complications de sa maladie, inventées à plaisir, que ce brave Allemand prétendait toujours avoir prévues et annoncées; puis il

contrefaisait en son absence ses mines étonnées à de tels récits, et jetait ses médicaments par la fenêtre. Plus d'une fois cependant, j'avais fait observer à mon nouvel ami qu'il ferait bien d'appeler un médecin renommé pendant qu'il en était temps encore, et qu'il ne devait pas plaisanter avec son mal. Mais Alexis (mon compatriote se nommait Alexis Pétrovitch S....) se tirait d'affaire chaque fois par une foule de plaisanteries sur tous les docteurs en général, et sur le sien en particulier. Enfin, pendant une lugubre soirée d'automne, il me répondit par un regard si morne, secoua si tristement la tête, et sourit d'une si étrange façon, que je restai muet et confondu. Dans la nuit même, son mal s'aggrava, et Alexis expira le lendemain. Quelques moments avant de mourir, il perdit encore sa gaieté habituelle. Il s'agita avec inquiétude sur sa couche, jeta autour de lui des regards effarés, et me saisissant la main avec force : « On a beau dire, s'écria-t-il, il est pénible de mourir. » Puis il laissa tomber sa tête sur l'oreiller, et fondit en larmes. Je ne savais que dire, et me tenais immobile devant son lit. Alexis pourtant triompha bientôt de ce tardif regret. « Écoutez, me dit-il, notre docteur va venir aujourd'hui ; il me trouvera parti pour l'autre monde. Je m'imagine sa figure. » Et le mourant s'efforça de rendre la figure stupéfaite de son esculape. Peu d'instant après, il n'était plus.

Le matin du même jour, il m'avait chargé de renvoyer ses effets en Russie, à sa famille, à l'exception d'un petit paquet qu'il me laissait en souvenir. Dans ce petit paquet ne se trouvaient que des lettres. C'étaient les lettres d'une jeune fille, adressées à Alexis, et les copies des lettres qu'il lui avait écrites. Il y en avait quinze en tout.

Alexis Pétrovitch S.... connaissait Marie Alexandrovna B.... depuis longtemps, depuis son enfance. Alexis avait



un cousin, Marie une sœur. Ils avaient passé ensemble la première jeunesse, puis s'étaient séparés et ne s'étaient pas revus pendant longues années. Enfin le hasard les réunit tous, un été, à la campagne. Ils y devinrent tous amoureux, Marie du cousin d'Alexis et Alexis de la sœur de Marie. Cet été passa comme un éclair; l'automne vint, et ils se séparèrent de nouveau. Alexis, en homme qui voit clair dans son âme, reconnut que son amour n'avait rien de sérieux, et il se sépara fort galamment de sa belle. Son cousin, plus obstiné, continua deux ans encore à correspondre avec Marie. Puis, se convainquant à son tour qu'il se trompait et la trompait aussi, il finit par garder le silence. La première lettre d'Alexis fut écrite à Marie peu après cette rupture définitive. Il se trouvait alors à Saint-Petersbourg; mais il partit brusquement pour l'étranger, tomba malade à Dresde, et y mourut. Je me suis décidé à publier cette correspondance, dont il m'a fait légataire, et je compte sur la complaisance du lecteur, car ce ne sont pas des lettres d'amour, Dieu merci! Les lettres d'amour ne se lisent que par deux personnes, et cent fois de suite, il est vrai. Mais, à un tiers déjà, elles doivent paraître insupportables ou ridicules.

---

## PREMIÈRE LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Petersbourg, 7 mars 184..

Chère Marie Alexandrovna, je crois me rappeler que je n'ai jamais été en correspondance avec vous. Et voilà

que je vous écris. Le temps est bien choisi, n'est-ce pas? Voici à quelle occasion : Mon cousin Théodore m'est venu faire visite aujourd'hui, et m'a confié sous le plus grand secret (il ne confie jamais rien autrement) qu'il est tombé amoureux de la fille d'un grand personnage, et que, pour cette fois, il est décidé à aller jusqu'au mariage, qu'il a fait le premier pas, et s'est déclaré. Je le félicitai d'un si agréable événement. Il sentait depuis longtemps le besoin de se reprendre à quelque chose. Mais intérieurement, je vous l'avoue, je demeurai surpris. Quoique sachant bien que tout était fini entre vous, je fus étonné pourtant. J'allais sortir pour faire des visites; mais je suis resté à la maison, et me voilà causant avec vous. Si vous ne désirez pas m'entendre, jetez aussitôt cette lettre au feu, car je vous déclare que je veux être sincère. Remarquez pourtant que je n'aurais pas mis la plume à la main si je ne savais que votre sœur n'est pas auprès de vous. Théodore m'a dit qu'elle passe toute la saison chez votre tante; que le ciel lui donne toutes sortes de prospérités!

Ainsi donc, voilà comme tout a fini! Voilà tout ce qui reste de ce bel été! Ce serait le moment de vous proposer mon amitié. Mais ne craignez rien; je suis très-ennemi de tout épanchement sentimental. Je ne chercherai pas non plus à vous consoler. En consolant les autres, les hommes, en général, désirent se défaire d'un désagréable retour sur eux-mêmes. Je comprends une véritable sympathie, mais je n'ai aucun droit à vous la proposer. Je vous en prie, fâchez-vous contre moi, contre cet intrus qui parle amitié, sympathie, etc., parce qu'alors je serai sûr que vous lirez ma lettre jusqu'au bout.

Savez-vous à quoi ressemble tout ce que je viens d'écrire? Le voici : Un monsieur entre dans le salon d'une dame qui ne l'attendait point, qui en attendait peut-être un autre. Il se doute que sa visite est déplacée. Mais que

faire? Il s'assoit; il parle, Dieu sait de quoi, de la poésie, de la nature, des avantages de l'éducation; il radote. Mais les cinq premières minutes sont passées. La dame se résigne à son sort, et le monsieur parvient à dire des choses raisonnables, s'il en sait dire.

Cependant, malgré tout, j'avoue que je suis mal à mon aise. Il me semble voir en face de moi votre figure un peu étonnée, un peu fâchée peut-être. Je sens qu'il est presque impossible que vous ne me supposiez pas des intentions cachées; et c'est pourquoi, comme un Romain qui vient de commettre une lourde bêtise, je m'enveloppe majestueusement dans ma toge, et j'attends en silence votre arrêt.

Me permettez-vous de continuer à vous écrire?

Je suis votre très-dévoué,

A. S.

---

## DEUXIÈME LETTRE.

DE MARIE A ALEXIS.

Village de .... 52 mars 184..

Monsieur, j'ai reçu votre lettre, et en vérité je ne sais que vous dire. Je ne vous aurais même pas répondu s'il ne m'avait semblé que, sous votre langage plaisant, il se cachait un sentiment assez amical. Votre lettre a produit sur moi une impression fort pénible. En réponse à votre question, permettez-moi d'en poser une à mon tour. A quoi bon? quel besoin ai-je de vous, quel avez-vous



de moi? Je ne vous suppose aucune intention maligne; au contraire, je vous suis reconnaissante de ce témoignage d'intérêt. Mais nous sommes étrangers l'un à l'autre, et, quant à moi, je ne sens à l'heure présente aucun désir de rapprochement avec qui que ce soit.

Je suis, avec la plus parfaite considération, votre etc.,

Marie B.

---

### TROISIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Petersbourg, 30 mars 184..

Merci, Marie Alexandrovna, merci de votre petit billet, tout sec qu'il est.

Je suis resté tout ce temps-ci dans la plus grande agitation. Vingt fois par jour je pensais à la lettre que je vous ai écrite. Tantôt je me faisais des reproches, craignant de vous avoir offensée; tantôt je me trouvais parfaitement ridicule. Et maintenant je me sens de la meilleure humeur, et je me passe la main sur la tête comme à un enfant qu'on récompense par une caresse.

Marie Alexandrovna, j'entre en correspondance avec vous. Cela doit vous surprendre, après votre réponse. Ma hardiesse m'étonne moi-même. Mais tranquillisez-vous; ce n'est pas de vous que je veux vous parler, c'est de moi. Voyez-vous, il faut à toute force, comme on dit dans le grand style, que j'ouvre mon cœur. Je n'ai aucun droit de vous prendre pour ma confidente; mais prenez garde, je ne demande pas que vous me répondiez, je ne veux

pas même savoir si vous lirez mes lettres. Seulement, au nom du ciel, ne me les renvoyez pas.

Ecoutez-moi. Je suis absolument seul sur cette terre. Pendant ma jeunesse, j'ai mené une vie solitaire, bien que je ne sache pas avoir pris des airs à la Byron. Mais les circonstances, puis un penchant irrésistible à la rêverie, une certaine froideur de sang, l'orgueil, la paresse, je ne sais combien de raisons, m'éloignèrent du commerce des hommes. Le passage de cette vie rêveuse à une vie réelle et active se fit tard en moi. Peut-être n'est-il pas fait encore. Aussi longtemps que mes propres pensées et mes sentiments personnels suffirent à ma satisfaction, aussi longtemps que je pus me livrer à ces élans d'enthousiasme sans cause qui ne partent que de soi-même, je ne me plaignis pas de ma solitude. Je n'avais pas de camarade, il est vrai; mais j'avais de soi-disant amis, qui me faisaient besoin quelquefois comme la décharge à la machine électrique; mais voilà tout. Quant à l'amour.... Nous en parlerons plus tard.

Maintenant la solitude me pèse; et je ne vois aucun moyen de m'y dérober. Je n'accuse pas le sort; je suis coupable moi-même, et justement puni. Dans ma jeunesse, une seule chose m'intéressait, mon cher *moi*. Cet amour-propre naïf à force d'être immense, je le prenais pour de la timidité, et je fuyais la société des hommes. Et voilà que ce *moi* me cause un immense et mortel ennui. Que devenir? je n'aime personne; tous mes rapports avec les autres hommes sont faux et forcés. Je n'ai pas même de souvenirs, car c'est toujours moi seul que je rencontre dans mon passé. Sauvez-moi; à vous, je n'ai pas juré amour avec un enthousiasme à froid; à vous, je n'ai pas prodigué un flot de paroles sonores et vides. J'ai passé froidement devant vous; c'est pour cela que je me décide à recourir à vous. J'y pensais auparavant,

mais je ne vous croyais pas l'esprit libre. Parmi toutes ces joies et ces peines, œuvres de moi-même, le seul sentiment vrai a été cette faible et involontaire sympathie qui m'attira un moment vers vous, mais qui se flétrit alors comme un épi solitaire étouffé par des herbes parasites. Qu'il me soit donné, grâce à vous, de voir un autre visage humain. Le mien me répugne; je ressemble à un homme qui serait condamné à vivre éternellement dans une chambre garnie de glaces. Faites-moi don de la bienveillance silencieuse d'une sœur, ou, pour le moins, de la simple curiosité d'un lecteur. Je vous assure que je vous intéresserai.

J'ai l'honneur d'être votre véritable ami.

A. S.

---

## QUATRIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 3 avril 1811.

Je vous écris de nouveau, bien que je prévoie qu'il faudra bientôt me taire, faute d'un mot d'encouragement de voire part. Je le confesse, vous ne pouvez pas ne pas ressentir une certaine défiance à mon égard. Il est possible que vous ayez raison. Auparavant, je vous aurais solennellement déclaré (et je me serais peut-être cru sur parole) que, depuis notre séparation, j'avais marché dans la voie du progrès intellectuel; j'aurais parlé avec un dédain bienveillant de mon passé; je vous aurais initiée



avec une fatuité touchante aux mystères de ma vie actuelle. Mais à présent, je vous assure, j'ai conscience et honte de me rappeler seulement de quelle façon s'ébattait et se complimentait mon misérable amour-propre.

Ne craignez rien. Je ne viendrai pas vous annoncer de grandes vérités, de hautes conceptions. Je n'en ai point. Je suis devenu un bon enfant, je vous assure. Je m'ennuie, je m'ennuie à la mort : voilà pourquoi je vous écris. Il me semble que nous pouvons nous comprendre....

Mais décidément je ne puis plus parler avec vous que vous ne me tendiez la main, que je n'aie reçu de vous un autre billet, avec ce seul mot : Oui.

Marie Alexandrovna, voulez-vous m'écouter?

Votre dévoué,

A. S.

---

## CINQUIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 14 avril 184..

Quel homme étrange vous faites ! Eh bien, oui.

Marie B.



## SIXIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 2 mai 184..

Hourra ! merci, Marie Alexandrovna ! vous êtes très-bonne et très-complaisante. Je commence, d'après ma promesse, à parler de moi-même. J'en parlerai avec plaisir, avec appétit. De tout au monde on peut parler avec chaleur, avec entraînement ; mais ce n'est que de soi-même qu'on parle avec appétit.

Il m'est arrivé, l'un de ces jours-ci, une chose étrange. Pour la première fois, j'ai passé la revue de ma vie. Chacun de nous a l'occasion de penser à son passé, tantôt avec regret, tantôt avec dépit ; mais jeter un regard froid et clair sur toute sa vie écoulée, comme un voyageur qui, arrivé au sommet d'une montagne, se retourne pour voir le chemin qu'il a parcouru, cela ne peut se faire qu'à un certain âge. Un trouble secret s'empare du cœur lorsque cela se fait pour la première fois. Je sais que le mien fut douloureusement resserré. Pendant la jeunesse, de pareils coups d'œil en arrière sont impossibles ; mais la mienne est passée, et, comme à ce voyageur au faite de la montagne, tout est clair et visible.

Oui, la voilà étendue devant moi, ma jeunesse. Ce n'est pas un gai spectacle. Je me prends en compassion moi-même. Est-il possible, grand Dieu, que j'aie moi-même gâté à ce point ma propre vie ! Je suis revenu à la raison maintenant, mais il est trop tard. Vous est-il

arrivé de sauver une mouche des griffes d'une araignée? Vous l'avez mise au soleil; ses pattes, ses ailes sont collées. Comme elle se meut avec gaucherie! Comme elle essaye maladroitement de se délivrer de cette glu qui l'enveloppe! Elle rampe, elle tâche de déployer ses ailes; mais elle ne s'élèvera plus dans les airs, elle ne bourdonnera plus avec insouciance au soleil. Et ce n'est pas sa faute si elle est tombée dans cette toile perfide; mais moi, j'ai été ma propre araignée.

Pourtant, je ne puis pas trop m'accuser. Qui donc est coupable seul? Qui donc est responsable seul des fautes de toute la nation dont il fait partie? Nous sommes coupables, quoique chacun ne soit pas frappé. Ce sont les circonstances générales qui décident de nous. Ce sont elles qui nous poussent dans telle ou telle voie, et qui nous en punissent ensuite. On dit que chaque homme a son destin. Ce mot me fait venir à l'idée une comparaison un peu forcée peut-être, mais que je crois juste. De même que les nuages, formés des vapeurs de la terre, s'élèvent au-dessus d'elle et lui deviennent étrangers, puis lui apportent l'abondance ou la misère; de même, autour de nous et de nos propres émanations, se forme un élément qui, par la suite, exerce sur nous une influence bienfaisante ou terrible. C'est cet élément que j'appelle le destin. En d'autres termes, chacun fait sa destinée, et sa destinée le fait lui-même.

Oui, mais le Russe est contraint de trop faire sa destinée individuelle, et voilà son malheur. Comment agirait-il autrement? N'ayant aucun grand mobile hors de lui, aucun intérêt général et commun, il ne lui reste, pour l'emploi de ses forces, qu'à travailler sur lui-même; et le voilà, dès qu'il sort de l'enfance, occupé à pétrir et à pressurer sa malheureuse personnalité. N'ayant reçu aucune direction ferme de nos traditions nationales, ne



respectant aucune de nos lois, ne croyant à rien avec une foi sincère, obligés de nous créer jusqu'au point d'appui qui nous tient debout, nous avons pleine licence de nous modeler à notre gré, car on ne peut exiger que chacun comprenne dès l'abord l'inutilité d'un esprit « qui s'agite dans une activité vide<sup>1</sup> ; » et voilà dans le monde un avorton de plus ; voilà de plus un de ces êtres nuls, chez lesquels même la tendance au vrai est faussée par l'habitude de l'absence de liberté ; chez lesquels une naïveté ridicule vit côte à côte avec une fausseté mesquine ; un de ces êtres qui ne connaîtront jamais, hélas ! ni les joies salutaires d'une activité qui s'exerce au grand jour, ni les souffrances et les triomphes d'une invincible conviction. Réunissant en nous les défauts de tous les âges, nous privons ces défauts des qualités qui les rachètent. Nous sommes ignorants et simples comme des enfants, sans en avoir la franchise et la candeur ; nous sommes froids comme des vieillards, sans avoir la prudence de l'âge mûr. Et, avant tout, nous ne sommes pas jeunes, même dans notre jeunesse !

Cependant, pourquoi se calomnier ? N'avons-nous pas été jeunes aussi ? N'avons-nous pas senti frémir et fermenter en nous les forces de la vie ? Oui, nous aussi nous avons été en Arcadie ; nous avons aussi erré dans ses plaines riantes. Vous est-il jamais arrivé, en marchant dans les broussailles, de faire fuir devant vous ces petits grillons d'un gris sombre, qui, pour s'aider dans leur fuite, déployaient tout à coup des ailes d'un beau rouge de pourpre, et retombaient aussitôt dans l'herbe ? Eh bien, c'est ainsi que notre sombre jeunesse déploie pour un court moment ses ailes éclatantes. Vous souvient-il de ces silencieuses promenades du soir, à

1. Vers cité de Pouchkine.

nous quatre, le long de la haie de votre jardin, après quelques longs et chaleureux entretiens ? Vous souvient-il de ces heureux moments ? La nature nous recevait dans son sein avec une majesté caressante. Autour de nous le crépuscule s'enflammait d'une pourpre subite et tendre. Du ciel enflammé, de la terre radieuse, semblait nous arriver comme le souffle frais et chaud de la jeunesse, comme la faveur d'un bonheur immortel. Avec les feux du crépuscule, nos cœurs semblaient brûler d'une ardeur douce et passionnée ; et les petites feuilles des jeunes arbres s'agitaient confusément au-dessus de nos têtes, comme si elles eussent répondu aux frémissements intérieurs de nos vagues aspirations et de nos espérances infinies. Vous souvient-il de la pureté, de la candeur et de la confiance de nos pensées ? de cette émotion des nobles désirs ? de ce silence de la plénitude de nos âmes ? Est-ce que alors nous ne méritions pas quelque chose de mieux que ce que la vie nous a donné plus tard ? Pourquoi notre destin était-il de voir seulement dans le lointain le rivage désiré, de ne jamais y poser un pied solide, de ne jamais « répandre les douces larmes du premier Hébreu touchant enfin la terre promise ? » Ces deux vers de Feth<sup>1</sup> m'en rappellent d'autres du même poète. Vous rappelez-vous qu'un soir, marchant sur la route, nous aperçûmes un petit nuage de poussière rosée que le vent avait soulevé à l'encontre du soleil couchant ? « En nuage ondoyant, » commençâtes-vous, et sur-le-champ nous fîmes silence pour vous écouter :

En nuage ondoyant  
 La poussière s'élève dans le lointain.  
 Est-ce un cavalier, est-ce un piéton ?  
 Je ne puis le distinguer.

4. L'un des meilleurs poètes contemporains de la Russie.

Ah ! je vois , c'est un cavalier qui passe  
En galopant sur un rapide cheval....  
O toi , mon ami , mon ami si éloigné ,  
Souviens-toi de moi.

Vous cessâtes. Alors un souffle d'amour passa sur tous nos cœurs, et chacun de nous, j'en suis sûr, se sentit entraîné irrésistiblement vers cet inconnu lointain, où, dans la nuée brumeuse, le spectre du bonheur semble se lever et nous appeler. Et, remarquez cette bizarrerie ; quel besoin avions-nous de nous élancer vers l'inconnu ? N'étions-nous pas tous amoureux ? Est-ce que le bonheur n'était pas au milieu de nous ? Et qui vous demande encore pourquoi nous n'avons pas alors touché le rivage désiré ? Parce que le mensonge, cette malédiction de notre patrie, nous suivait côte à côte ; parce qu'il empoisonnait nos meilleurs sentiments ; parce qu'en nous tout était faux et forcé ; parce que nous n'aimions pas, et que nous faisons seulement effort pour nous persuader que nous aimions.

« Mais finissons. Pourquoi irriter des plaies mal fermées ? Tout cela est passé sans retour. Je me suis ému au souvenir de ce qu'il y eut de bon dans mon passé, et c'est sur ce souvenir que je veux vous dire adieu. Aussi bien, il est temps de fermer cette longue lettre. Je vais sortir pour respirer l'air du mois de mai, dans lequel, à travers la rigidité persistante de l'hiver, on sent percer la chaude haleine du printemps. Adieu.

Votre A. S.





## SEPTIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de ... 20 mai 184..

J'ai reçu votre lettre, Alexis Pétrovitch, et savez-vous quel est le sentiment qu'elle a éveillé en moi? L'indignation. Oui, l'indignation, et je vais vous expliquer sur-le-champ pourquoi elle m'a indignée; par malheur, je ne possède pas le don d'écrire; je le fais rarement, et ne sais pas m'exprimer en peu de termes avec clarté; mais j'espère que vous me viendrez en aide, et que vous ferez effort pour me comprendre.

Dites-moi, vous, homme d'esprit, vous est-il jamais arrivé de vous demander ce que c'est que la femme russe, quelle est sa destinée, sa position dans le monde, en un mot, quelle est sa vie? Si cette question vous est jamais venue à l'idée, je ne sais comment vous l'avez résolue. Quant à moi, j'aurais pu m'expliquer sur ce point dans une conversation; je ne sais si j'en pourrai venir à bout par écrit. Enfin, n'importe; essayons.

Vous conviendrez avec moi que les femmes russes, au moins celles d'entre nous qui ne se contentent pas des soins journaliers de la maison, nous recevons plus que toute autre femme notre aliment intérieur de vous autres hommes. Vous avez sur nous une influence complète, absolue. Eh bien, voyez ce que vous faites de nous. Je commencerai par parler des jeunes filles, surtout de celles qui, comme moi, vivent confinées au fond des provinces. Elles sont nombreuses en Russie. Et puis, je ne connais

pas les autres, et ne puis guère en juger. Représentez-vous une telle jeune fille ! Voilà que son éducation est finie ; et quelle éducation, bon Dieu ! La vie commence. « Elle voudrait se divertir, » direz-vous ? Oui ; mais le plaisir seul ne lui suffit pas. Elle attend beaucoup de la vie ; elle se met à lire ce qui lui tombe sous la main. « Elle rêve à l'amour, » direz-vous encore ? Oui, à l'amour ; mais ce mot signifie beaucoup pour elle : c'est à la fois lumière et liberté. J'ai hâte d'ajouter que je ne parle pas des jeunes filles chez qui nulle pensée ne peut pénétrer avec la réflexion. La voilà qui regarde, qui attend ; quand donc viendra celui qui doit éclairer et délivrer son âme ? Pour beaucoup d'elles, il n'arrive jamais. Mais supposons que le libérateur ait paru. La voilà dans ses mains, flexible comme une cire molle. Tout, le bonheur, l'amour, la pensée, lui arrivent ensemble comme un flot. Toutes ses angoisses sont calmées, tous ses doutes sont résolus ; il lui semble que la vérité même parle par sa bouche. Elle est en adoration devant lui, elle rougit de son bonheur ; elle croit, elle aime. Si c'était un héros, il l'eût enflammée, il lui eût appris à se sacrifier, et tous les sacrifices lui fussent devenus doux. Je ne sais s'il s'en trouve ailleurs ; mais il n'y a pas de héros en Russie. Il y a même si peu d'hommes qui aient quelque chose à nous apprendre, à nous donner ! Cependant, malgré tout, elle lui donne son âme. Elle recueille chacune de ses paroles. Elle ne sait pas encore combien la parole peut être vide et vaine, combien elle coûte peu à celui qui la prononce, et combien elle est peu digne de créance. Après ces premiers moments de confiance et de bonheur, vient presque toujours un départ, une séparation. Encore si les circonstances l'exigeaient ! Mais non, ce n'est rien de plus que cette même prudence, cette même lâcheté qui, dans les plus jeunes cœurs, accom-

pagnent jusqu'aux élans de la passion. Heureuse la jeune fille qui apprend sur-le-champ qu'elle n'a plus rien à attendre et que tout est fini! mais vous autres hommes, qui vous dites braves et justes, aimant et servant la vérité, vous n'avez que trop pris l'habitude de tromper les autres et de vous tromper vous-mêmes. A nous l'absence et la solitude. On pourrait en supporter les douleurs, si l'on gardait sa foi dans l'homme et ce qu'il nous a laissé. Mais comme deux personnes qui, parties ensemble de la source d'une rivière, peuvent en commençant se donner la main par-dessus son lit étroit, puis s'entendre d'une rive à l'autre, finissent bientôt par se perdre de vue; de même l'absence achève de séparer à jamais deux êtres qui devaient rester enlacés l'un à l'autre. « Eh bien, direz-vous, cela ne prouve qu'une chose, qu'ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. » C'est là précisément que se montre la différence entre l'homme et la femme. Il coûte peu à l'homme de jeter tout son passé comme un fardeau pour recommencer une nouvelle vie. La femme ne le peut point. Non, elle ne doit pas rejeter ce passé; elle ne doit point s'arracher de ce lieu où elle a pris racine; non, mille fois non. Et voilà que commence le spectacle d'un drame lamentable et ridicule. Perdant de jour en jour sa confiance et sa foi, et vous ne sauriez croire à quel point c'est pénible, elle se fane et s'éteint; toujours solitaire, s'obstinant à se retenir convulsivement à ses souvenirs, qui sont pour elle la vérité, et se détournant de sa vie présente, où tout ce qu'elle voit lui semble mensonge. Et lui, où est-il? S'arrête-t-il seulement pour jeter de loin un regard sur ce cœur qu'il a brisé, sans même lui donner la consolation de croire qu'il est sacrifié à quelque grand intérêt? Et si, par hasard, ils viennent à se revoir, de quelle puérile vanité il fait parade! Dans sa compassion polie, dans les explications qu'il condescend à don-



ner, comme il étale un sentiment de supériorité offensante! Comme il comprend peu le mal qu'il a fait! Comme il sait, en faisant montre de son esprit, ne pas soupçonner ce qui se passe dans votre âme!

Dites-moi, de grâce, où prendre la force de supporter tout cela? N'oubliez pas qu'ici, dès qu'une jeune fille a senti pénétrer dans sa tête quelques pensées d'un ordre supérieur, elle se sépare par là même de sa famille et de ses amitiés. Dès longtemps déjà, elle ne se contentait plus de leur vie; pourtant elle suivait encore la voie commune, tout en gardant ses secrets chéris. Mais la rupture éclate, dès que le fait a prononcé contre elle. Ils cessent de la comprendre; ils soupçonnent chacun de ses pas, de ses mouvements. D'abord elle en prend facilement son parti: mais plus tard, quand elle reste seule, bien seule, quand ce ciel idéal qu'elle rêvait, pour lequel elle a tout sacrifié, ne s'est point laissé atteindre, et que même tout ce qu'elle avait sous la main s'est éloigné, qui la soutiendra? Le persiflage, les ricanements, le pesant triomphe du bon sens grossier, tout cela peut se supporter encore. Mais que faire lorsqu'une voix intérieure se met elle-même à lui dire que tous les autres avaient raison, que c'est elle qui avait tort, et qu'une réalité, quelle qu'elle soit, vaut mieux que les rêveries? Lorsque les occupations favorites, les livres préférés, sont enfin pris en dégoût, alors qui vous soutiendra? Comment ne pas succomber dans une pareille lutte? Comment vivre dans un tel désert? Se sentir vaincue, et tendre une main mendicante vers des indifférents pour leur demander cette sympathie glacée qu'un cœur fier croyait naguère pouvoir dédaigner; passe encore. Mais se sentir ridicule à l'instant même où l'on verse des larmes amères; ah! que Dieu ne donne cette épreuve à personne!

Ma main est tremblante, mon visage brûlant; il est

temps de finir : je vais expédier cette lettre avant d'avoir le temps de rougir de ma faiblesse. Mais, au nom du ciel, dans votre réponse, pas un mot de pitié. Autrement, je ne vous écrirai jamais. Je ne veux pas que vous preniez ma lettre pour l'épanchement d'une âme incomprise qui se plaint.... Au reste, tout m'est égal. Adieu. M.

---

## HUITIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Petersbourg, 18 mai 1841.

Marie Alexandrovna, vous êtes une excellente créature. Votre lettre m'a ouvert les yeux. Voyez quelle malédiction ! L'homme s'imagine qu'il est enfin devenu simple et sincère, qu'il ne joue plus la comédie; et il suffit qu'on jette sur lui un regard plus attentif pour reconnaître qu'il est plutôt devenu pire. L'homme seul, et par lui-même, n'arrivera jamais à cette découverte; son œil ne voit plus en lui-même. Comme un correcteur d'épreuves, que l'habitude et la fatigue empêchent de voir les fautes d'impression, il lui faut un autre œil jeune et novice. Voilà pourquoi je vous remercie. Ah! comme ma dernière lettre, si sentimentale et si éloquente, me paraît ridicule! Continuez, je vous en prie, vos aveux. Notre proverbe a raison : L'instinct de la femme vaut mieux que la réflexion de l'homme. Et le cœur donc! Si les femmes savaient combien elles ont plus de générosité, de bonté, et même d'esprit que les hommes, elles en de-

viendraient fières, et cette fierté les gâterait. Par bonheur, elles ne le savent point, parce que leur pensée, comme celle des hommes, n'a pas l'habitude de se concentrer sur elles-mêmes. Elles réfléchissent peu; c'est leur faiblesse et leur force; c'est le secret, je ne dirai pas de notre supériorité, mais de notre puissance. Elles se prodiguent, comme un héritier l'or de son père, et nous, nous sommes tous usuriers. Comment lutteraient-elles?

Écrivez-moi encore. Si vous saviez tout ce qui me vient à la tête! Mais je ne veux pas vous parler, je veux vous entendre. Écrivez-moi.

Votre dévoué,

A. S.

## NEUVIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 42 juin 184..

A peine vous avais-je envoyé ma dernière lettre que je m'en suis repentie; mais il était trop tard. J'espère que vous aurez compris sous l'influence de quel sentiment, longtemps comprimé, elle fut écrite, et que vous m'aurez excusée. Je me rappelle que mon cœur battait si fort quand je l'écrivais, que ma plume tremblait dans ma main. N'allez pas croire que je veuille me dédire; mais je suis plus calme aujourd'hui.

A la fin de ma lettre, je vous parlais d'une jeune femme qui se sent isolée, même parmi les siens. Je ne



veux plus revenir sur ses sentiments, mais je veux vous donner quelques détails qui vous paraîtront piquants.

Premièrement, dans le voisinage, on ne m'appelle pas autrement que *la philosophe*. Les dames surtout me donnent ce sobriquet. Les uns soutiennent que je porte des lunettes et que je dors même avec un livre latin à la main; d'autres, que je sais extraire de je ne sais quoi je ne sais quelle racine cubique. Personne ne doute que je ne porte secrètement des habits d'homme, et qu'au lieu de dire bonjour, je ne m'écrie d'une voix brève : « George Zand<sup>1</sup> ! » Et l'indignation contre la philosophe s'accroît de tous ces contes. Nous avons un voisin bel esprit, et ma pauvre personne est pour lui un inépuisable sujet de plaisanteries. Il raconte de moi que, dès que la lune paraît au ciel, il m'est impossible d'en détacher mes regards, et il contrefait ma manière de regarder la lune; que je prends mon café, non pas avec de la crème, mais avec cette lune, en exposant ma tasse à ses rayons. Il est sûr que je suis toujours à chercher le mot de l'énigme, et que je m'élançe toujours là-bas; puis il demande avec une fureur comique : « Où est ce là-bas ? » C'est encore lui qui a répandu le bruit que je vais à cheval la nuit traverser le gué d'une rivière en chantant la *Sérénade* de Schubert ou en soupirant le nom de Beethoven. Tout cela m'est sur-le-champ rapporté. Vous souvient-il, lorsque vous étiez ici, comme déjà tout le monde nous regardait de travers? Maintenant ils triomphent. Mais j'ai à entendre des paroles qui me pénètrent le cœur bien plus douloureusement. Je ne parle pas de ma pauvre bonne mère, qui ne peut pas me pardonner l'oubli de votre cousin; mais

1. C'est le nom de l'auteur de *Lélia* prononcé à l'allemande et à la russe.

c'est toute ma vie qui court sur la braise, comme dit ma vieille bonne. Voici ce que je ne cesse d'entendre : « Certes, nous ne pouvons t'égaliser; nous sommes des gens du cru. Et pourtant, quand on y pense, toutes ces belles réveilleries, et tous ces livres, et toutes ces liaisons avec des savants, à quoi t'ont-ils menée? » Vous rappelez-vous ma sœur, non pas celle à qui vous avez fait la cour, mais notre aînée? Son mari, comme vous savez, est un homme simple, un peu ridicule; vous vous en êtes quelquefois moqué. Et pourtant elle est heureuse. Elle est mère de famille, elle aime son mari, son mari l'adore. « Je suis comme tout le monde, dit-elle; et toi? » Elle a raison, je lui porte envie.

Eh bien, non, je ne voudrais pas changer d'existence avec elle. Qu'on me nomme philosophe, qu'on me nomme comme on voudra, je resterai fidèle jusqu'au bout... à quoi? à mon idéal? Oui, à l'idéal. Oui, je resterai fidèle jusqu'au bout à ce qui a fait palpiter mon cœur, à ce que j'ai reconnu être le bien et le beau. Pourvu que mes forces ne me trahissent pas! Pourvu que mon dieu ne devienne pas une froide et muette idole inanimée!

Si vous ressentez sincèrement de l'affection pour moi, voici le moment de me venir en aide, de dissiper mes doutes, de soutenir mes croyances.

Hier, mon oncle, un vieux marin, me disait : « Tout ça, c'est des bêtises; un mari, des enfants, un pot de soupe au gruau; plaire au mari, laver les enfants, veiller au pot : voilà ce qu'il faut à la femme. »

Dites-moi : a-t-il raison?

S'il a raison, je puis encore retrouver le passé perdu; je puis reprendre l'ornière battue. Qu'ai-je à attendre, en effet? Qu'ai-je à espérer? Dans une de vos lettres, vous avez parlé des ailes de la jeunesse; comme elles restent longtemps attachées! Puis vient un moment où

elles tombent tout à coup ; et quitter la terre, voler vers le ciel, devient impossible. Écrivez-moi.

Votre M.

---

## DIXIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Pétersbourg, 19 juin 1841.

Je me hâte de répondre à votre lettre, chère Marie Alexandrovna. N'étaient mes affaires.... non, je n'en ai pas ; n'était cette sotte habitude de s'enraciner à un endroit, j'aurais été vous retrouver, et nous aurions causé tout à notre aise, tandis que, sur le papier, tout reste si froid !

Je vous le répète, les femmes sont meilleures que nous, et vous devez en donner la preuve. Bon pour un homme de jeter ses convictions comme un vieil habit, ou de les échanger contre un morceau de pain, ou bien encore de les laisser s'endormir du sommeil éternel et de leur mettre dessus, comme sur la tombe d'un ami jadis aimé, une pierre tumulaire où l'on ne vient que rarement prier ! Mais vous, femmes, restez fidèles à votre idéal. Ce mot, je le sais, est devenu ridicule ; mais qui craint le ridicule n'aime pas la vérité. Combien de fois le froid ricanement d'un sot a désarmé d'honnêtes gens, leur a fait, par exemple, abandonner la défense d'un ami absent ! J'avoue à ma honte avoir souvent commis cette lâcheté ; mais si, dans le torrent qui nous déborde, vous aussi, femmes



russes, vous vous laissez entraîner, c'en est fait de nous. J'espère en vous, toutefois. Vous cédez dans les bagatelles ; mais vous savez mieux que nous regarder, comme on dit, le diable dans les yeux. Ce n'est pas un conseil que je vous donne, un secours que je vous offre ; je vous tends la main, et je vous dis : « Patientez, et sachez que le sentiment d'une lutte dignement soutenue est plus élevé que l'orgueil de la victoire, car la victoire ne dépend pas de nous. »

Votre oncle a certainement raison à son point de vue ; la vie de ménage est le but de toute femme. Mais il n'y a que les jésuites pour prétendre que tout moyen est bon pour arriver au but. Non, il est impie d'entrer dans un temple avec les pieds salis par la boue du chemin qu'on a parcouru. Vous dites que vous pouvez rentrer dans l'ornière battue ; mais prenez garde, ne faites point un faux pas. Vous aurez beau faire, vous ne deviendrez jamais ce qu'est votre sœur. Vous vous êtes placée plus haut qu'elle ; portez-en la peine. Son âme est entière, la vôtre est brisée.

Parlons sans détour. Vous craignez de rester vieille fille ; vous avez plus de vingt-cinq ans. En effet, le sort d'une vieille fille n'est pas digne d'envie : tout le monde, avec une gaieté si peu généreuse, se moque de ses manies et de ses étrangetés ! Mais y a-t-il un seul être au monde, et je ne parle pas des vieux garçons, qu'on ne puisse montrer au doigt, qui ne prête à rire à satiété ? On ne prend pas le bonheur d'assaut ; et puis, ce n'est pas le bonheur, c'est la dignité de l'âme humaine, qui doit être le but principal de la vie.

Je comprends toute l'amertume de votre position ; l'on pourrait la nommer tragique. Mais il n'est personne parmi nous de qui l'on ne puisse en dire autant. Dans le pays où nous vivons, tout ce que nous croyons pouvoir admettre,

c'est que nous sommes un peu ridicules ; mais, à y regarder de près, nous sommes tous dignes de pitié, et peut-être de mépris. Vous me direz que cela ne rend pas votre position plus commode ; et moi, je vous répondrai que souffrir avec des milliers d'autres hommes est fort différent de souffrir seul. Souffrir seul, c'est encore une manière d'être égoïste.

Tout cela, direz-vous, sont des rêveries, et sans application possible. Pourquoi ? Je suis convaincu que tout ce qui est bon et vrai est applicable, et le sera tôt ou tard, même chez nous. Seulement, que chacun se tienne ferme à son poste, regarde droit devant lui, et ne courbe pas la tête. Mais il me semble que voilà trop d'abstractions. Je remets à plus tard la continuation de ceci, et je dépose la plume pour vous serrer la main.

Votre A. S.

*P. S.* — A propos, vous dites que vous n'avez plus rien à attendre, plus rien à espérer. Qu'en savez-vous ? Permettez-moi de vous le demander.

---

## ONZIÈME LETTRE.

MARIE A ALEXIS.

Village de .... 30 juin 184..

Que je vous suis reconnaissante de votre lettre, Alexis Pétrovitch ! Oui, je vois que vous êtes un homme bon et sûr. Je ne ferai pas avec vous la mystérieuse ; vous n'a-

buserez pas de ma confiance, et vous me donnerez un conseil d'ami. Écoutez-moi.

Vous avez remarqué la dernière phrase de ma lettre. Il y a ici un voisin.... Vous ne le connaissez pas. Si je voulais, je pourrais l'épouser. C'est un homme jeune encore, qui a de la fortune; mes parents consentent à ce mariage. C'est de plus un fort brave homme. Mais son esprit est si étroit, ses désirs si bornés, qu'il m'est impossible de ne pas sentir ma supériorité. Lui aussi semble la reconnaître, et s'en réjouir. C'est là précisément ce qui me repousse; je ne puis pas le respecter. Que dois-je faire? Pensez un peu pour moi, et donnez-moi votre opinion.

Mais je vous suis reconnaissante; votre lettre m'a fait du bien. Mes pensées avaient pris une teinte si amère! J'en étais venue à rougir presque de chaque sentiment, je ne dirai pas d'enthousiasme, mais seulement de confiance. Je fermais avec dépit tout livre qui me parlait de bonheur, d'espérance; je me détournais du ciel serein, de la fraîche verdure des arbres, de tout ce qui souriait et pouvait me réjouir. Quelle pénible situation c'était! Mais je dis c'était, comme si elle était passée.

Je ne sais; mais, si elle ne revient plus, c'est à vous que j'en aurai l'obligation. Voyez que de bien vous avez fait, sans vous en douter peut-être. A propos, je vous prends en pitié: nous sommes au cœur de la belle saison; les journées sont splendides; en Italie même, le temps ne pourrait être plus beau. Et vous êtes enfermé dans une ville pleine de poussière et de bruit; vous foulez un pavé brûlant. Si du moins vous aviez pris une maison de campagne! On dit qu'il y en a de charmantes sur le bord de la mer.

Je voulais vous écrire davantage; mais c'est impossible. Une bouffée d'odeurs si douces vient de m'arriver du jardin, que je ne puis rester dans la chambre. Je prends



mon chapeau, et je vais me promener. A une autre fois, bon Alexis Pétrovitch.

Votre dévouée M. B.

*P. S.* — Imaginez-vous que notre bel esprit est venu, l'un de ces jours, me faire une déclaration, et dans les termes les plus passionnés. J'ai cru d'abord qu'il continuait à se moquer de moi; mais il a terminé par une proposition formelle. Que dites-vous de cela, après toutes ses taquineries? Mais il est décidément trop vieux. Hier soir, pour le braver, je me suis mise au piano, devant une fenêtre ouverte, au clair de la lune, et j'ai joué du Beethoven : il m'était si doux de sentir cette fraîche lumière sur mon visage, et de remplir le silence de la nuit par les plus nobles sons de la musique, auxquels s'entremêlait le chant du rossignol! Il y a longtemps que je n'avais été si heureuse. Mais n'oubliez pas de me donner une réponse à ma question; c'est très-important pour moi.

---

## DOUZIÈME LETTRE.

ALEXIS A MARIE.

Saint-Petersbourg, 8 juillet 181..

Voici, en deux mots mon opinion, chère Marie Alexandrovna : le vieux bel esprit et le jeune soupirant, tous deux par-dessus bord. Ils ne vous valent pas, ils ne vous méritent pas; c'est clair comme deux et deux font quatre. Le jeune voisin peut être un honnête homme; mais il n'y

a rien de commun entre vous. Et vous croiriez pouvoir vivre ensemble! Mais à quoi bon vous hâter? Est-il possible qu'une femme telle que vous.... je ne veux pas faire de compliments, et n'ajoute pas un mot.... ne rencontre personne qui sache l'apprécier et se montre digne d'elle? Non, suivez mon conseil, si vous me croyez en effet votre ami. Un peu de patience. Mais avouez qu'il vous a été très-agréable de voir à vos pieds ce vieux calomniateur. A votre place, je lui aurais fait chanter toute la nuit l'*Adèle* de Beethoven, face à face avec la lune.

Au reste, que Dieu les bénisse, vos adorateurs. Ce n'est pas d'eux que je veux vous entretenir aujourd'hui. Je me sens dans une situation d'esprit fort étrange, à demi ému, à demi irrité, à la suite d'une lettre que j'ai reçue hier. En voici la copie. Elle m'est écrite par un de mes anciens camarades, excellent garçon, mais de peu d'esprit. Il y a deux ans qu'il est parti pour l'étranger, et ne m'avait pas donné signe de vie, Lisez. *Nota bene* : Il est d'une très-jolie figure.

« Cher Alexis, je suis à Naples, dans ma chambre, sur la *Chiaja*, devant ma fenêtre. Le temps est superbe. Je me suis amusé pendant un quart d'heure à regarder la mer, et tout à coup l'idée brillante de t'écrire m'est venue à l'esprit. J'ai eu toujours un grand penchant pour toi, parole d'honneur. Voici donc que je vais m'épancher dans ton sein. C'est ainsi, à ce que je crois, qu'on dit dans votre langage élevé. L'impatience m'a pris parce que j'attends une femme. Nous devons aller ensemble à Baja manger des huîtres et des oranges, nous rôtir comme des lézards au soleil, regarder des bergers, teints de bistre sous leurs bonnets rouges, danser la tarentelle. Enfin, nous allons jouir de la vie en plein. Mon cher ami, je suis si heureux que je ne puis te le dire. Oh! si je possédais ta plume, quel tableau n'aurais-je pas tracé devant

tes yeux ! Mais, par malheur, je suis, comme tu sais, un homme complètement illettré. Cette femme que j'attends, et qui me fait, depuis une heure, tressaillir en regardant la porte, cette femme m'aime. Et à quel point je l'aime, moi, je crois que même avec ta plume éloquente tu ne saurais pas le décrire.

• Il faut que tu saches qu'il y a trois mois que je la connais. Et, depuis le premier jour, mon amour va toujours *crescendo*, comme une gamme chromatique, de plus haut en plus haut; de sorte qu'à cette heure, il est par delà le septième ciel. Je plaisante; mais en effet, mon attachement pour cette femme est quelque chose d'extraordinaire, de surhumain. Imagine-toi, je ne lui dis jamais un mot; je ne fais que la regarder et rire, et rire comme une bête. Quelquefois je m'assieds à ses pieds, et je me sens stupide à manger du foin; et en même temps aussi heureux que stupide. Quelquefois elle me met la main sur les cheveux.... Mais tu ne saurais me comprendre; tu es un philosophe, et tu as été un philosophe toute ta vie. On l'appelle Nina, Ninetta; c'est la fille d'un riche marchand d'ici. Elle est jolie plus que tous tes Raphaëls mêlés ensemble; vive comme la poudre, gaie, spirituelle, à ce point qu'il est étonnant qu'elle ait pu aimer un simple comme moi. Elle chante comme un oiseau, et quant aux yeux.... Pardonne-moi, je te prie, ce trait de plume involontaire; il m'avait semblé entendre grincer la porte. Non, ce n'est pas encore elle, la méchante. Tu vas me demander comment tout cela finira, ce que j'ai l'intention de faire, et si je resterai longtemps ici. Je ne sais rien de tout cela, et n'en veux rien savoir, frère. Advienne que pourra: car, si l'on voulait s'arrêter à chaque pas pour réfléchir.... C'est elle. Elle monte en chantant l'escalier. La voilà! Adieu, frère. Ne m'en veuille pas; c'est elle qui a mouillé cette lettre en la frappant avec son bouquet. Elle croyait que



j'écrivais à une femme. Mais quand elle a su que c'était à un ami, elle m'a chargé de te saluer de sa part, et de te demander si vous avez là-bas des fleurs qui sentent bon. Si tu entendais comme elle rit! L'argent ne tinte pas avec plus de douceur. Et on y sent tant de bonté! Il ne reste plus qu'à baiser ses petits pieds mignons. Nous partons. Ne te fâche pas de mon grimoire illisible, et porte envie à ton M....»

La lettre, en effet, paraissait avoir été mouillée, et sentait la fleur d'oranger. Deux petits pétales étaient restés collés sur le papier. Cette lettre m'a vivement ému; elle m'a rappelé mon séjour à Naples. Le temps aussi était splendide; le mois de mai venait de commencer. J'avais vingt-deux ans, mais je ne connaissais aucune Ninette. J'errais seul dans Naples, dévoré d'une soif ardente de bonheur, et si pleine de saveur qu'elle ressemblait au bonheur même. Ce que c'est que la jeunesse! Je me souviens qu'une nuit j'allai me promener sur le golfe. Nous étions deux.... qu'avez-vous cru? Le batelier et moi. Quelle nuit, bon Dieu! Quelles étoiles! Comme elles se reflétaient dans les flots! De quel feu liquide s'allumait l'eau sous le coup des rames! Quel parfum enivrant glissait sur toute la mer! Mais ce n'est pas à moi de décrire une telle scène, malgré toute « l'éloquence de ma plume. » Un vaisseau de ligne français était à l'ancre dans la rade; il étincelait de lumières intérieures; de longues raies lumineuses, reflets des fenêtres éclairées, s'étendaient en tremblotant sur la sombre mer. Le capitaine du vaisseau donnait un bal. Une gaie musique arrivait à moi comme par rafales; je me rappelle entre autres le trille d'une petite flûte qui, parmi les sourds ronflements des contre-basses, semblait un papillon voltigeant autour de ma barque. Je me fis conduire près du vaisseau, et j'en fis deux fois le tour. Des ombres de femmes passaient rapidement de-

vant les fenêtres, emportées par le tourbillon de la valse. Je fis ramer plus loin, et nous nous enfonçâmes dans l'obscurité. Ces sons moqueurs me poursuivirent longtemps encore; ils expirèrent enfin. Je me dressai sur mon banc, et, dans une muette agonie de désirs, j'étendis mes embrassements à travers le vide. Oh! que mon cœur se sentit triste! Comme la solitude me parut pesante! Avec quelle ivresse je me serais donné tout entier, s'il y avait eu là à qui me donner! Avec quelle angoisse douloureuse je me jetai la face par terre dans le fond de la barque, en disant au batelier: *Mène où tu voudras.* »

Pour mon ami, il n'a rien ressenti de semblable. Il vit, lui. Ce n'est pas pour rien qu'il m'appelle philosophe. Chose étrange! On vous donne le même nom. Pourquoi ce malheur nous est-il arrivé, à vous et à moi?

Je ne vis pas! mais à qui la faute? Pourquoi suis-je à Saint-Pétersbourg? Pourquoi y tuer un jour après l'autre? Pourquoi ne vais-je pas à la campagne? Nos steppes ne sont-elles pas belles? N'y respire-t-on pas à l'aise? Quelle folie de courir après des souvenirs et des rêves, quand le bonheur est peut-être là, sous la main! C'est décidé; je pars dès demain, s'il est possible. Je retourne chez moi. C'est dire chez vous, car nos pays ne sont qu'à vingt verstes l'un de l'autre. Comment cette idée ne m'est-elle pas venue depuis longtemps? Au revoir, Marie Alexandrovna.

9 juillet.

Je me suis donné vingt-quatre heures de réflexion. Et je suis décidément convaincu que je n'ai plus à rester ici. La poussière vous dessèche les yeux dans les rues, et les gens qu'on y rencontre ont l'air abruti par l'ennui. Aujourd'hui je fais mes paquets; je pars demain ou après-demain, et dans dix jours au plus tard je vous revois.